LETTRES

D'UN

SAUVAGE

DEPAYSÉ,

Contenant une Critique des Mœurs du Siécle, & des Réflexions ſur des Matières de Religion & de Politique.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM.

Chez JEAN-FRANÇOIS JOLLY.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE SEIZIEME.

ZAKARA à KAROKAJO.

SI tu ſavois, Cher KAROKAJO, combien on s'eſt moqué de notre pavre Arlequin Sauvage, parce qu'il a voulu faire l'amour à la maniere de notre Païs, tu uſerois de tout ton

crédit pour détruire parmi nous une Cérémonie qui nous rend ridicules à tous les Peuples de l'Ancien Monde. J'avoue qu'il eſt bien difficile de changer l'uſage des Cérémonies qui ſe ſont rendues reſpectables par leur antiquité. On a bien de la peine à déraciner les Préjugés qu'on a en faveur des Maximes établies. Il faut être Anglois pour les vaincre. Je ne ſache que cette ſeule Nation au monde qui en ſoit capable. C'eſt une faveur que l'Auteur de la Nature leur a accordée preſque tout nouvellement. Il n'y a que deux cens ans qu'ils étoient encore confondus avec le reſte des Hommes, & je ne ſai ce qui a pu les rendre ſi privilégiés aux yeux de la Divinité. Il faudra que je paſſe chez eux pour le ſavoir; car ils ſont ſi décriés dans ce Païs, que je n'oſe plus parler d'eux. On dit que le Ciel dans ſa fureur a donné ce Privilege, qu'on apelle ici la *Boëte de Pandore*, qui renfermoit tous les maux dont la Divinité

nité pouvoit affliger les Humains. Depuis ce fatal préſent, ils ont été auſſitôt hérétiques qu'ils ont été raiſonnables.

Voici la liſte des malheurs qui leur ſont arrivés. Depuis ce tems-là, leur raiſon a plus approché de la Raiſon Sauvage de l'Amerique, que de celle qui a établi ſon trône en Europe. Cette Nation a ceſſé d'obéir aux Puiſſances Etrangeres. Elle s'eſt rendue redoutable. Elle a produit de grands Génies, & toutes les autres Nations lui ont cédé le pas du côté de l'Erudition. Elle a retranché de ſes Loix Civiles & Canoniques, tout ce qui ſentoit la Superſtition & la Barbarie. Enfin cette Nation refuſe d'obéir à tout ce qui n'eſt pas juſte & raiſonnable. Elle s'eſt portée à un point de hardieſſe qui paſſe l'eſprit humain. Elle a refuſé l'encens au Dieu qui avoit élevé ſes Temples & ſes Autels dans ſon Païs. Elle a oſé lui demander de produire ſes Titres, & les a déclarés nuls

& de nulle valeur, attendu qu'ils étoient datés du tems de l'Ignorance, & controllés par la Tirannie des Conſciences. Elle s'eſt choiſi un Dieu Juſte & Raiſonnable, avec proteſtation de ne recevoir jamais de Divinité qui viendroit à agir contre les Loix de la Sageſſe, de la Puiſſance, & de la Sainteté, qui ſont le Caractere diſtinctif de l'Etre Suprême. Cette Nation adore ce Dieu regnant glorieuſement au Ciel, dont je t'ai parlé dans ma V. Lettre. Elle a voulu que ſon Roi, qui eſt ſur la Terre une Image de la Divinité, lui reſſemblât autant qu'une Créature peut reſſembler à ſon Créateur. Elle lui a laiſſé un pouvoir ſans bornes pour faire le Bien, & l'a mis dans l'impuiſſance de faire le Mal.

Tu n'es qu'un ſimple Sauvage toi, & je ne crois pas que tu euſſes pu t'imaginer qu'il y eût un Dieu au monde, qui n'accorde les plus précieux de ſes Dons, que dans le tems de ſa cole-

colere & de ſa fureur. Ta petite imagination t'auroit d'abord fait croire tout le contraire ; & ſans balancer tu aurois dit ſans détour, qu'un Dieu qui s'y prendroit de cette maniere pour diſtribuer ſes graces & ſes faveurs, ſeroit encore plus inſenſé que ceux qu'*Ovide* a rendu ſi célebres par leur folie, ou que *Lucien* a rendu ſi ridicules dans ſes *Dialogues*. Tu aurois dit tout net, que l'Auteur de la Nature ne donne aux Hommes la force de s'élever au-deſſus des Préjugés, que pour les rendre ſages. Comme il n'a donné des aîles aux Oiſeaux que pour les faire voler dans les airs, & qu'il n'a pas fait cette grace à cette Nation ; c'eſt qu'il a voulu que ceux qui la compoſent, reſtaſſent ce qu'ils aiment à être : & qui ſait, ſi on n'auroit pas dit que tu as raiſon ?

Il ſemble que c'eſt là le vrai moyen de ſe faire un grand nom dans ce Païs. C'eſt ainſi que *Boileau*, & bien d'autres, ſe ſont rendus célebres. Ils ont pris

pris les François par leur foible. Ils leur ont dit : Meſſieurs,

De Paris au Pérou, du Japon juſqu'à Rome,
Le plus ſot Animal à mon avis c'eſt l'Homme.

Le mot de Paris, à la tête de cette liſte, flatte cette Nation. Les trois quarts & demi n'ont lu de *Boileau*, que cette ſeule Satire. On nous mépriſe nous pauvres Américains, parce qu'il ſemble que ce judicieux Cenſeur ne nous a pas trouvé dignes d'y avoir place.

Nous meritons pourtant d'y entrer pour quelque choſe. Notre conduite dans nos Amours, & les Ceremonies trop précipitées de notre Mariage, ſont ſujettes à des inconvéniens qui ont ſouvent des ſuites bien funeſtes. Je ſai que tu es toi-même un des premiers à les condamner; mais on a cru que tu le faiſois par paſſion ou par interêt, & non par ſentiment de juſtice. Je ne veux pas te retracer les malheurs où

où la plus jeune de tes Sœurs s'eſt précipitée, pour n'avoir regardé qu'à la force & à la beauté du corps, lorſque ſon jour fut venu pour courir l'allumette. Elle ſe livra à celui qui étoit le moins digne d'elle, parce qu'il étoit le moins raiſonnable.

La diſſolubilité du Mariage qu'on a inventée comme le remede le plus efficace à ce grand mal, ne ſert ſouvent qu'à rendre les Enfans plus malheureux ſans ſoulager les Meres. Il faudroit laiſſer aux Filles & aux Garçons le tems de pouvoir mieux connoître la ſympatie de leurs humeurs, & ne point faire tant de cas du prétendu bon ſens de ceux qui diſent qu'on paſſeroit alors toute ſa vie à chercher à ſe connoître. Si nous venions à corriger cet abus, nous en retrancherions bien d'autres dont il eſt la ſource. Nous paſſerions preſque pour parfaits ; car tout ce qu'on nous reproche d'ailleurs, ſont des griefs de ſi peu d'importance, qu'on ne

voudroit pas ſe donner la peine de les cenſurer. Je te dirai une autre fois le cas qu'on fait de quelques-unes de nos Maximes.

Tu ſeras fort ſurpris d'aprendre, que ceux qui cenſurent ce qu'il y a de ridicule dans nos Amours, commencent par le pratiquer avant de ſe marier. Il arrive même fort rarement qu'on y renonce, quoiqu'on le promette ſolemnellement dans les Cérémonies du Mariage. Il y en a fort peu qui ſe corrigent, à moins qu'ils ne ſe trouvent dans l'impuiſſance de continuer leur premier train.

Il y a ici un grand nombre de Filles qui courent l'allumette avec le premier venu, elles ne ſont pas avares de leurs faveurs; & ſi l'on y trouve quelque choſe à redire, c'eſt qu'elles en font ſouvent plus qu'on ne leur en demande, & qu'elles en ſurchargent ſi abondamment leurs Galands, que leurs jambes ont ſouvent bien de la peine à les ſupporter. Il arrive mê-

me que la charge eſt ſi conſiderable, qu'ils ſont obligés de porter leurs ſouliers en pantoufle. Mais ce n'eſt pas pour avoir des Enfans, qu'ils voient cette ſorte de Femmes ; ou s'il leur en font, ce n'eſt que pour peupler une quantité de Maiſons, qui ſont comme le Receptacle de la plus vile Canaille. Les enfans que fait un Comte, un marquis, ou un gentilhomme, à des Femmes de cette eſpece, n'ont d'autre titre que celui de Gredins ou Bâtards, qui eſt le dernier rang parmi le Petit-Peuple. Il n'y a qu'un Royaume en Europe, où les Bâtards ſoient eſtimés.

Quand on eſt las de courir l'allumette avec les Femmes de cet ordre, on choiſit une Fille ou une Veuve, & l'on prend garde alors de ne pas ſouffler l'allumette avant que le Prêtre en ait donné la permiſſion. Le Fruit de cette ſorte d'Amours eſt la nation benîte ; & quoique ces derniers ne ſoient pas toujours plus ſpirituels que

les Bâtards leurs aînés, ils ſont les cheris & les honorés : c'eſt encore belle grace pour un Bâtard, s'il peut être le palefrenier de ſon cadet le légitime. Les Mots ont ici une grande vertu. Un *Oui* ou un *Non* en fait la différence. Il arrive quelquefois que le Bâtard attrape ſon Frere le legitime, & qu'il fait à ſa Belle-Sœur inconnue, une poſterité noble, illuſtre, qui a des qualités bien différentes de celles qu'elle merite ; & faute de cette précaution on a vu tomber des Maiſons illuſtres ; il y en a quelques autres qui ſe ſont ſoutenues par-là.

Les Gens de façon ſont fort gênés dans leurs Amours légitimes. La Raiſon du Païs les oblige à ne point conſulter leur inclination ſur cet article, il eſt trop de conſéquence pour cela. Mais pour ce qui eſt pure Bagatelle, comme la Galanterie, c'eſt-à-dire, ce que les Sauvages entendent par Amour illégitime, elle les laiſſe dans leur pleine liberté.

Un

Un Homme de façon doit faire l'amour aux richeſſes. Il ne doit pas balancer à préferer une riche Guenon à une jeune Fille, belle, vigoureuſe, & qui n'a en partage que les agrémens du corps & de l'eſprit. S'il arrive qu'un Homme de diſtinction trouve dans une Fille, beauté, jeuneſſe, ſanté, nobleſſe, voilà une trouvaille. Mais avant de parvenir à la poſſeder, il faut vaincre des Rivaux, & quelquefois en venir à l'enlevement, & ſe brouiller avec toute une Famille dont on recherche l'alliance. S'il vient à réuſſir, c'eſt alors qu'il faut uſer de précaution. Il faut bien prendre garde à ne ſe pas charger de famille, il ne faut faire que deux enfans à ſa Femme, & faire enſuite lit à part: car le grand nombre d'enfans ne ſert qu'à faire tomber en décadence une ancienne Maiſon.

Si on n'a pas eu aſſez d'eſprit pour ſe contraindre à cet égard, ou qu'il ſoit arrivé par quelque autre accident

qu'on ſoit ſurchargé de filles & de garçons, il faut garder le Fils aîné chez ſoi, & fourrer le reſte dans un Cloître, ou les envoyer ſe faire caſſer la tête à l'Armée. Il faut bien ſe garder ſur-tout de permettre à une Femme de façon de nourrir ſes enfans. Il y a eu quelques Saintes Reines qui l'ont fait dans l'ancien Tems, mais il ne faut pas les imiter. Une Femme du bel air doit faire des enfans, & laiſſer à une Païſanne la peine de les nourrir, dûſſent-ils être changés en Nourriſſe, comme il eſt arrivé quelqurfois. Cela eſt pourtant fâcheux, il ſeroit à ſouhaiter que cela n'arrivât jamais. Mais qu'y faire? On ſait que ſi la Nature a donné des tetons aux unes & aux autres, c'eſt pour des uſages bien differens: dans les unes, c'eſt pour l'ornement; & dans les autres, c'eſt pour l'utilité. Qu'importe au bout du compte, de quelle complexion puiſſent être les enfans. On a toujours aſſez de relief, quand on peut être appellé

appellé le jeune Marquis, la jeune Marquiſe, le jeune Monſieur, la jeune Demoiſelle. Ne ſe marier que pour avoir beaucoup d'enfans, cela n'étoit bon que pour les anciens Patriarches. Aujourd'hui les Gens de façon ſe marient pour toute autre choſe, ils ſe marient pour ſe mettre à leur aiſe.

Je ſai que ces Meſſieurs n'aiment pas qu'on les contrediſe, auſſi leur dis-je qu'il ne convient qu'au petit Bourgeois, ou à l'Artiſan, de buter à avoir une famille nombreuſe. Les enfans de ces Gens de rien ſont toujours aſſez bien partagés, lorſque leur Pere leur laiſſe aſſez de ſcience pour pouvoir gagner leur pain quotidien. Ces Gens du bas étage n'ont ni nom ni rang à ſoutenir dans le Monde : ils ſont toujours trop heureux, s'ils ont le bonheur de travailler pour ſatisfaire le luxe & la vanité des Gens d'un certain ordre : & ſi leurs Femmes ou leurs Filles ſont jolies, vraiment on

fait

ſait bien pourquoi cela a été fait : c'eſt afin que vous leur faſſiez la grace de leur rendre de fréquentes viſites. Les Peres & les Maris ne doivent que prendre garde à ce que ſont leurs Ouvriers dans la boutique : ils vous doivent, en entrant & en ſortant, de profondes révérences : il n'eſt permis qu'à la belle Fille, & à la belle Femme de vous dire, *adieu Comte*, *adieu Marquis* ! Sans tout ce petit manege-là, que ſeroit-ce que la vie d'un Galant Homme ? il ſeroit dans un eſclavage éternel.

Ils s'imaginent que ſans cela ils ſeroient plus malheureux que les Sauvages de l'Amérique. Ils le ſont réellement, Cher KAROKAJO, quoiqu'ils ne s'imaginent pas de l'être. Si tu ſavois ce qu'ils ont à ſouffrir, lorſqu'ils s'adreſſent à une Beauté qui eſt au-deſſous de leur condition, ſur-tout ſi elle eſt du nombre de celles qui veulent être Femmes légitimes, ou ne l'être point du tout. On leur préfere un

un ſimple Bourgeois, & on leur dit qu'on ne regarde point à la Nobleſſe mais à la Vertu, & qu'on aime mieux un Mari pauvre qu'un riche Galant. Tu appellerois cela parler à la Sauvage, ainſi il ſeroit inutile de faire valoir les raiſons que leur ambition a coutume d'employer pour juſtifier leur conduite. Je ſai que tu te moquerois de tous les raiſonnemens que je pourrois fonder ſur ce principe. Porte-toi bien, & ſi tu ne peux parvenir à faire corriger ce qu'il y a d'abuſif dans notre Dogme de l'Allumette, ſouvien-toi qu'il vaut mieux que celui que la Raiſon de ce Païs pourroit y ſubſtituer.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XVII.

ZAKARA à KAROKAJO.

LA Nature s'étoit follement imaginée, que pour le maintien & le bon ordre de l'Univers, elle devoit inſpirer aux Peres & aux Meres un amour impartial pour leurs Enfans. Quelle folie! Cela étoit bon pour notre Hémiſphere, mais pour celui-ci il

ſi falloit tout autre choſe. Les Européens ont un goût particulier, & la Nature devoit le conſulter. Si elle a ſouvent le démenti, & ſi un Pere & une Mere ſe moquent de ſes Loix, & fruſtrent de la plus belle partie de leur héritage celui de leurs Enfans qui le meriteroit le plus, il ne faut pas que cette bonne Mere s'en prenne à d'autres qu'à elle-même. On n'en fait point à deux fois dans ce Monde-ci, on dit tout net que c'eſt ſa propre faute, & qu'elle devoit y prendre garde.

Vraiment ce ſeroit quelque choſe de beau, ſi un Gentilhomme, un Noble, ſur-tout en Païs de Droit Ecrit, s'aviſoit d'obſerver une Loi d'égalité entre ſes Enfans, ou qu'il donnât la préference à celui qui en ſeroit le plus digne, & que ſous prétexte de mérite il préferât un Cadet à ſon Aîné, le merite fût-il réel, ce ſeroit une ſottiſe, dit la Raiſon Civiliſée.

Quelle confuſion, quel deſordre cela ne cauſeroit-il pas dans le Monde,

de ? Il faudroit que les Aînés de Famille fuſſent auſſi ſages que les Cadets. Si cela étoit, ils aimeroient autant être Fils de Roturiers. La Raiſon de ce Païs a remedié à cet abus. Elle a fait une Loi du Droit d'Aîneſſe, qui donne tout à l'Aîné, & aux Cadets, rien ou très-peu de choſe. Voilà qui eſt beau, juſte, raiſounable, & particulier aux Gens de diſtinction : auſſi eſt-on bien ſcrupuleux ſur cet article.

Il eſt vrai que la Femme d'un Patriarche a porté atteinte à cette Loi, mais on y a mis ſi bon ordre que cela n'arrivera plus. On aſſure poſitivement qu'il n'y avoit que le ſeul *Jacob*, qui pût légitimement être préferé à *Eſaü* ſon Aîné. Les Théologiens prouvent ce fait d'une maniere qui ne peut ſatisfaire les Nobles ; parce que la plus forte de leurs raiſons eſt, que le Cadet méritoit mieux cet avantage que ſon Aîné. Les trois quarts & demi des Aînés de Famille doutent de ce Fait ;

&

& qui ſait ſi on n'en trouveroit pas quelques-uns qui iroient plus loin ? Il eſt sûr qu'il y en a beaucoup qui ne ſe ſont jamais aviſés de voir s'il étoit bien marqué dans la Bible, & je ne te conſeillerois pas de leur aller dire en Moraliſte Sauvage : Meſſieurs, j'ai vu cela dans ce Saint Livre, & votre Dieu l'y a fait mettre exprès pour corriger un abus qui s'étoit gliſſé dans le Monde. Bon ! diront-ils, cela n'a été fait que pour des Sauvages, ou pour le petit Bourgeois. Que diras-tu ? te voilà payé.

Mais cette queſtion n'eſt point de ton reſſort, ni de celui des Théologiens, ils n'avoient que faire d'y mettre le nez. Les Juriſconſultes leur ont bien donné ſur les doigts, & ont pris de ſi bonnes précautions, que les autres n'auront jamais envie de citer ſur cet article l'Hiſtoire de *Jacob*. Ne crois pas non plus qu'il y ait jamais de *Rebecca* qui s'aviſe d'enfreindre la Loi du Droit d'Aîneſſe. C'eſt contre l'arti-

fice des Femmes qu'on a pris des précautions raiſonnables. Jamais on ne pouvoit pouſſer la ſéverité plus loin. Si une Femme de qualité s'aviſe de faire deux enfans à-la-fois, comme cela eſt arrivé de ma connoiſſance, ne va pas t'imaginer que ce ſoit le premier qui vient au monde qui puiſſe prétendre au Droit de *Primogéniture*, pour parler le langage des Anciens Juriſconſultes. Il eſt venu le premier, il eſt vrai, on l'a déja reconnu pour le Fils-aîné. Voilà l'Héritier préſomptif des riches héritages du Noble, a dit la Sage-Femme. L'autre paroît, & & celle-ci le nomme Cadet. Mais ce n'eſt point à une Femme à décider la queſtion. On va lui aprendre qu'il y a bien de la différence entre une *Sage-Femme* & une *Femme Sage*. Ce n'eſt point ici bonnet blanc & blanc bonnet. La queſtion eſt différente, c'eſt aux Juriſconſultes à en décider.

Nous ne ſommes plus du tems de ces vieux Patriarches, diſent-ils, où les

les Femmes avoient ſçu s'attribuer par des voies ſubreptices, le droit de décider ſur cet article. C'eſt à nous qu'il appartient de ſavoir qui doit être le premier. La Raiſon Ruſtre de l'Amérique auroit decidé en faveur du Premier venu, parce que chez nous l'Aîné ou le Premier né, c'eſt la même choſe. Mais ici le Premier né eſt le ſecond, parce qu'ils ſont deux, & que le cas eſt extraordinaire. Ergo il faut agir extraordinairement, & compter à rebours en commençant par le dernier. Voilà ce qui s'apelle raiſonner. Ces Meſſieurs, allant toujours de conſéquence en conſéquence, tirent celle-ci, qui vaut bien mieux que l'autre. Nous ordonnons que le Dernier-venu ſoit le Premier-né, & qu'il ſoit reconnu pour l'Aîné &c. Il n'y a rien à repliquer. Le Corps de Juſtice l'a decidé, & il le ſera, & qu'on ne diſpute plus.

Tu veux bien m'en croire ſur ma parole, Cher KAROKAIO, ſans que

je m'amuſe à te citer une grande liſte d'Arrêts rendus ſur cette matiere. Il te ſuffit de ſavoir que le fait eſt vrai, c'eſt à toi à voir, ſi le jugement eſt juſte ou ridicule : car je ſai qu'un Sauvage ne veut pas qu'on faſſe violence à ſon jugement, & qu'on lui aille dire, cela eſt vrai, parce qu'un tel l'a dit. Mais pren garde à ne te pas tromper. Je veux bien t'avertir d'avance d'une choſe, afin que tu ſois très-circonſpect. Il n'y a rien de ſi dangereux que la précipitation, lorſqu'il s'agit de cenſurer les actions des Juges.

On dit ici qu'ils ont les yeux plus perçans que ceux du Linx, & je pourrois t'en donner des preuves s'il en étoit beſoin. Ces gens-là ont vu que le Fils qui étoit ſorti le premier, eſt celui qui avoit été fait le dernier. Je vai te mettre cette queſtion dans un beau jour. Suppoſons que deux Anes ſoient dans une écurie, & que tu ayes à décider qui eſt celui qui eſt entré le premier, comment t'y prendrois-tu ? Tu

ſerois

ſerois bien en peine, n'eſt-ce pas? Peut-être t'imagines-tu qu'il faudroit être Sorcier pour le deviner, ou qu'il faudroit le demander à ceux qui les ont fait entrer. Pauvre Sauvage! Ton ignorance me fait pitié. Tu n'as qu'à te tenir à la porte, pour voir celui qui ſortira le premier, & en bon Juriſconſulte tirer cette conſequence. Celui-ci eſt ſorti le premier, donc il étoit entré le dernier, & on n'oſeroit le contredire.

Tu ſais à preſent, Cher KAROKAJO, qui eſt celui qui doit avoir le Droit d'Aîneſſe; mais tu ne ſais pas encore aſſez bien en quoi il conſiſte, ni quelles ſont ſes prérogatives. Un Ainé a tout le bien d'une Maiſon Illuſtre. Si on donne quelque choſe aux Cadets, c'eſt ſi peu de choſe qu'ils ne peuvent ſe ſoutenir honorablement dans le monde, il faut qu'ils ayent recours à d'autres moyens.

La raiſon Civiliſée y a pourvu de reſte. Elle a établi des Benefices Ec-

cléſiaſtiques, qu'on nomme Conſiſtoriaux ou Commendataires. Le pis aller c'eſt le Froc, cela empêche un Cadet de Nobleſſe de mourir de faim. Ceux qui n'aiment pas le Pain-Benit, ont recours à la Profeſſion des Armes. Une Lieutenance, une Compagnie leur donne aſſez de relief. Ils peuvent pouſſer plus loin leur fortune, ſi la mort les épargne dans une bataille, ou dans un ſiege. On peut dire à la louange de ces Nobles, que ce ſont ordinairement les meilleurs Officiers qu'il y ait dans une Armée. Il y a quelques exceptions à faire à cette regle? mais où en trouver qui n'y ſoient pas ſujettes?

Thémis offre bien un aſile à quelques-uns. Mais comme cette Déeſſe eſt aveugle, à cauſe du bandeau qu'elle a ſur les yeux, elle n'en adopte que très-peu, encore eſt-ce par avanture. Tu ſais que les Aveugles ne choiſirent point, & qu'ils ne prennent ordinairement que ce qu'on leur don-

donne, voilà pourquoi cette Déeſſe ne favoriſe gueres les pauvres Nobles. Elle ne reçoit que ceux que la Fortune éleve juſqu'à ſon tribunal, il faut payer bien cher la place qu'on tient ſur les ſieges de Juſtice.

Tien, Cher KAROKAJO, je ſai un moyen pour mettre un Cadet de Nobleſſe au niveau de leurs Aînés, mais je me garderai bien de le dire à ces Fous qui ſe piquent de ſuivre la Raiſon Civiliſée. Il n'y a que les Anglois qui le ſachent; mais ils ne doivent pas être comptés pour Européens. La Nature les a ſéparés du Continent de l'Europe, pour les rendre Demi-Sauvages; du moins on le diſoit, du tems d'*Auguſte*. †

Ce beau ſecret ſeroit de concilier ces deux idées, *Noble* & *Marchand*. Il n'y a qu'en Angleterre, où un Gentilhomme peut être Marchand ſans déroger. Voilà ce qui fait fleurir

† *Virg. Egl.* 1.

cette

cette Nation. Je ne te le cacherai point. Je crois qu'il n'y en a point de plus ſenſée dans le monde ; mais elle a certains défauts, qui ne me plaiſent pas. Je prendrai la liberté de le lui dire à cœur ouvert, en bon Sauvage ; & ſi elle ne reçoit pas mes avis, je ſai bien ce que je ferai, je ne l'en mettrai pas moins dans la liſte des Nations Civiliſées.

Retournons ſur nos pas, nous pourrions nous écarter. Les Privileges d'un Fils-ainé ſont grands. Il n'eſt point obligé, comme ſes Freres puinés, de cultiver ſon eſprit pour ſe faire valoir. Un Aîné n'a pas beſoin d'induſtrie pour cela. Tu ne ſais peut-être pas ce qu'on entend par ſe faire valoir, je vai te l'expliquer ; car les termes ſignifient quelquefois ici tout le contraire de ce qu'ils devroient ſignifier. Un Aîné ſait ſe faire valoir, s'il ſait mépriſer ſes Freres, & les regarder comme trop-tôt venus, quoiqu'il ſoit vrai quils ſont venus trop tard. Il faut

faut qu'il ne ſe rempliſſe la cervelle que de bagatelles, & qu'il ne s'amuſe à rien d'eſſentiel. Il faut qu'il ſache parler d'un ton de Maître à ſes Chiens, à ſes Chevaux, & à ſes Domeſtiques. Il eſt aſſez ſavant s'il ſait dire, ceci, cela eſt à moi, c'eſt un bien qui m'eſt acquis par le plus beau de tous les titres. Tenez, mon Frere, cela vous revient. Mais que ferez-vous dans le monde avec ſi peu de choſe ? Vous n'y pourrez ſubſiſter avec honneur. Il me ſeroit honteux, ce ſeroit même un affront pour la Famille, ſi l'on pouvoit dire qu'il y a parmi nous des Gentilshommes grêlés.

Prenez le Petit Colet, je ſoutiendrai l'honneur de la Famille, on ne démembrera rien des biens de notre Maiſon. J'aurai tout, & je vous ferai une petite penſion viagere, avec quoi & ce que vous pourrez avoir du Bien d'Egliſe, vous ſerez à votre aiſe. On appelle cela parler comme un Oracle, & c'eſt toujours le plus sûr d'en paſ-

passer par-là, l'expérience le démontre tous les jours.

Voilà une affaire concluë. L'aîné doit soutenir le Nom de la Famille, il prend ses mesures pour cela. Il s'éxerce avec la jeune Villageoise, avec la Servante de l'Aubergiste, ou avec d'autres, il ne s'épargne point. Le voilà Maître passé. Il s'est tellement travaillé, qu'avant l'âge compétent il est fait *emeritus*, c'est un titre qui ne deshonore point. On lui donne bon gré malgré un Coadjuteur, & tout ce qui se fait, passe sous le nom du Noble. On félicite Monsieur & Madame. On dit au Noble, la Nature ne s'est pas trompée lorsqu'elle vous a fait pour être le soutien de la Famille. Ceux qui ne peuvent lui parler si librement, font des fêtes à la naissance du jeune Seigneur. Leur joie est grande. Ils ne craignent plus de manquer de Maître, en voilà un tout prêt, au cas que l'impotent Seigneur vienne à mourir. L'Ecclésiastique vient dire que ses priè-

prières ont été exaucées, on lui ſait gré de ſon zele. Mais ce que je trouve de plus ſingulier, c'eſt que ceux qui y ont le plus de part, ne diſent mot, ou s'ils ouvrent la bouche, c'eſt pour crier *vivat* avec les autres. J'entre en colere, Cher KAROKAJO, lorſque j'entends dire de pareilles ſottiſes. Je voudrois qu'il me fût permis de découvrir tout le miſtere. Mais je ſuis dans un Païs où il faut voir faire des ſottiſes ſans dire mot : encore eſt-on bien-heureux, ſi on n'eſt pas forcé à en faire porte-toi bien, &c.

FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XVIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE vais, Cher KAROKAJO, te faire part d'un Dogme fort extraordinaire, que la Raiſon Civiliſée a établi il y a environ 200. ans. Juſqu'alors les Hommes s'étoient imaginé que la Divinité tendoit à ſes fins par les voies les plus ſaintes & les plus raiſonnables.

ſonnables. La Raiſon Civiliſée s'eſt miſe en devoir de prouver tout le contraire. Elle a fait un Dogme contradictoire à celui que l'Auteur de la Nature avoit établi dès les commencemens du Monde, pour en maintenir la gloire & l'ornement. Dans ce tems-là, la Divinité n'avoit pu trouver de moyen plus ſaint & plus raiſonnable, que d'établir le Mariage entre l'Homme & la Femme pour la multiplication de l'Eſpece. Je croyois qu'il étoit impoſſible d'y trouver à redire. Mais la Raiſon Civiliſée, toujours fertile en Découvertes extraordinaires, a trouvé que le Célibat étoit plus ſaint que le Mariage, & que le Créateur de l'Univers s'étoit groſſierement trompé, lorqu'il a dit : *Il n'eſt pas bon que l'Homme ſoit ſeul, faiſons-lui une Aide ſemblable à lui.*

Les Peres du Concile de Trente, plus clairvoyans que la Divinité, ont redreſſé ſes abus. Ils ont apris aux Européens, que l'état où *Adam* vécut

avant ſon ſommeil dans le Paradis Terreſtre, étoit bien plus ſaint que celui qu'il y paſſa après que le Créateur lui eut fait une Femme, quoique la Divinité eût voulu faire tout le contraire. Cette erreur de la Divinité leur a paru une faute ſi lourde, qu'ils foudroyerent d'anathême tous ceux qui s'aviſeroient de tenir le même langage que tenoit pour lors le Créateur. *Si quelqu'un*, diſent-ils, *s'aviſe de dire que le Célibat n'eſt pas plus ſaint que le Mariage, qu'il ſoit anathême.* Te ſerois-tu imaginé que des Peres d'un Concile qu'on appelle les Oracles du Saint-Eſprit, puſſent donner un dement ſi formel à la Divinité ? Si j'étois en Amérique, je dirois bien qu'ils ſont les Oracles de toute autre choſe ; mais dans ce Païs-ci, il n'eſt pas permis de dire tout ce qu'on penſe.

Tu pourrois peut-être t'imaginer, que ce Dogme eſt auſſi mépriſé qu'il eſt mépriſable, & qu'il n'y a qu'une petite troupe de Foux, ou d'Impies, qui

qui adhérent à un Dogme qui ne tendroit qu'à la deſtruction du Genre Humain, ſi les Habitans de ce Monde vouloient preferer les Dogmes qu'ils croient les plus ſaints à ceux qui paſſent pour l'être le moins. Mais ne t'abuſe pas. Ce Dogme eſt fait pour les Saints & les Parfaits de ce Monde-ci. Il eſt fait pour les Papes, pour les Cardinaux, & généralement pour tous les Eccléſiaſtiques Séculiers & Réguliers, ou autres Gens qui ſe piquent de Sainteté & de Vertu; mais il n'eſt fidélement obſervé que par des Origeniſés.

Le Beau Sexe a voulu ſignaler ſa Dévotion pour ce Dogme nouveau. Il y a une multitude innombrable de Filles, qui font vœu de ne point courir l'allumette. Elles font gloire de renoncer à ces inclinations naturelles, qu'elles ont reçu comme un héritage, qui a paſſé ſucceſſivement du cœur d'Eve juſques dans celui de leurs Meres, & enſuite dans le leur. Elles

regardent le penchant naturel qu'elles ont pour la ſociété de l'Homme, non comme une qualité dont Dieu dota le cœur de la premiere Femme, avant de la preſenter à cet Homme parfait qu'il venoit de former; mais comme un preſent fatal de l'eſprit malin, qui cherche à les perdre. Cette illuſion les rend martyrs, juſqu'à ce qu'elles ſoient dans un âge ſi avancé qu'elles ne ſentent plus que la Nature ne les avoit faites Filles que pour devenir Femmes.

Mais ce n'eſt pas là le plus grand des maux qui ſuit ce Dogme ridicule. Si l'on s'en rapportoit aux *Contes de Bocace*, les Religieuſes ne ſeroient pas ſi fort les martirs de l'Amour, qu'elles ſe glorifient de l'être. Mais il ne faut pas s'amuſer à tous les contes qu'on en fait. Peut-être que dans ce grand nombre de Religieuſes qui ſont en France, il n'y en a pas le quart qui s'aviſent de mettre un Homme dans la poche, ou de le faire paſſer

au-delà de la grille. On ſait bien que les Moines ne ſortent gueres des Parloirs des Religieuſes. Mais il n'en faut pas conclure qu'ils ſoient tous égaux à celui à qui *Rouſſeau* fait dire, qu'il n'étoit pas venu là pour faire ſon ſalut.

Ce que je trouve de plus blâmable dans les Maximes qui ſuivent ce Dogme Nouveau, ce ſont les peines rigoureuſes qu'encourent les Filles qui par foibleſſe, ou autrement, ſe laiſſent vaincre par la chair, & n'obſervent pas fidelement un vœu forcé, qu'elles n'ont jamais fait que du bout des levres. Il y en a un grand nombre, qu'on a contraint à ſe faire Religieuſes pour décharger des Familles; mais on n'a point d'égard à cela. Si elles viennent à faire valoir leurs talens naturels, on leur fait ſubir la peine des Anciennes *Veſtales*, qui avoient laiſſé éteindre la ſainte Chandelle qui brûloit dans le Temple de *Veſta*. Ces traitemens rigoureux en ont obligé quelques-unes à cacher

une faute par une énormité. On a trouvé dans des jardins, ou dans des maſures de Monaſteres de Religieuſes, les oſſemens de quelques petits Enfans. Ce prodige a ſurpris bien du monde, mais on n'oſe donner l'eſſor à ſes penſées ſur cet article: on dit ſeulement, le Bon Dieu ſait comme ils y ſont venus.

J'aurois pu citer d'autres Auteurs que *Bocace* & *Rouſſeau*, pour prouver les deſordres que le Célibat fait commettre dans les Maiſons Religieuſes. Il n'y a preſque point de Ville, ou de Monaſtere, qui ne ſe ſoient rendus célebres par quelques traits de cette eſpece. On ſait que les grands revenus des Evêques, Abbés, & autres Gens de cet ordre, ne ſervent pour l'ordinaire qu'à nourrir des Chiens, des Chevaux, & des Maîtreſſes.

Lorſqu'ils ſe bornent là, il n'y a pas de quoi ſe recrier, cela eſt frugal. Tout le monde ſait que ceux qui font vœu de chaſteté, ne ſont pas ceux qui

qui l'obſervent le mieux. Il ſemble que les trois-quarts des Eccléſiaſtiques ne faſſent ce Vœu, & celui de Pauvreté, que pour laiſſer à d'autres le ſoin de les obſerver. Il n'y a rien de meilleur pour en impoſer au Vulgaire crédule, que de faire parade de certaines qualités qui n'ont rien de réel que le nom.

Le Peuple eſt édifié de voir un Géneral d'Ordre, un Provincial, un Abbé, faire Vœu de Pauvreté, tandis qu'il roule caroſſe, a un grand train, fait bonne chere, &c. mais il n'auroit pas été touché de voir ce même Homme obſerver fidelement ce Vœu. S'il ne l'eut point fait, & qu'il eût reſté dans le Monde à exercer la profeſſion de ſon Pere, on l'auroit vu miſerable, obligé de travailler comme un Forçat pour nourrir une Femme & des Enfans. Il eſt vrai que les Enfans l'auroient appellé Papa, tandis que ceux qu'il a aujourd'hui de ſes Maîtreſſes n'oſeroient lui donner

ce

ce nom : car c'eſt ici une infamie, de reconnoître pour Pere un Homme qui a fait vœu de Chaſteté. De tels Enfans ne peuvent participer à l'héritage de leur Pere. Mais malgré tout cela, les Privileges des Eccléſiaſtiques ſont grands. Leurs Enfans ne ſont pas ſi malheureux que tu pourrois t'imaginer. On leur donne des Bénéfices à ſimple Tonſure, ou d'autres d'une eſpece différente. On a ſoin de pourvoir à leur établiſſement d'une maniere ou d'autre.

Parmi les Eccléſiaſtiques Séculiers, on leur fait ſouvent plus d'honneur. Le Fils de Mr. le Chanoine, ou de Mr. le Curé, s'apelle Neveu. Une Réſignation en forme le met en poſſeſſion du riche Benefice du cher Oncle. Je n'aurois jamais fait ſi je te contois tous les tours qui ſe jouent parmi les Gens d'Egliſe à l'occaſion du Célibat. Ils damment le pion à tous ceux qui ſe mêlent d'Intrigues Amoureuſes.

Je te dirai ſeulement que du tems du

du Concile de Trente, la conduite des Gens d'Egliſe étoit fort décriée. QuelquesEnnemis de ce Corps illuſtre, enragés de les voir faire des Enfans à tors & à travers, ſans qu'ils euſſent la peine de les nourrir, en vertu du Vœu de Célibat, voulurent leur jouer un tour. Ils firent propoſer au Concile une queſtion, qui ſembloit être tout ce qu'il falloit pour les faire donner dans le panneau. On fut long-tems à déliberer ſi l'on donneroit aux Eccléſiaſtiques la permiſſion de ſe marier, comme on le pratiquoit dans la Primitive Egliſe. Une Femme paroiſſoit être plus utile à quelques-uns, qu'une Servante ou une Maîtreſſe. Ton imagination t'en fait aſſez pénetrer les raiſons. Tous les Vieillards tenoient pour le Mariage. Une Femme légitime n'eſt pas fort difficile à contenter; elle ſe donne volontiers des ſoins qu'on n'oſeroit éxiger d'une Maîtreſſe. Les Opinions furent longtems partagées. Enfin la victoire pancha

cha du côté des jeunes Peres, & on fit ce beau Canon, qui les delivra pour-toujours du joug du Mariage.

L'État Eccléſiaſtique eſt un État libre, ainſi le Mariage ne lui convient nullement. Il y a quelques Eccléſiaſtiques hors de ce Royaume, qui ont renoncé aux Privileges du Célibat. Ils ſe marient, & par-là ils ſe trouvent incorporés dans l'État, ce qui les gêne fort. La charge d'une Femme & d'une Famille, les rend tout-à-la-fois moins opulens & moins entreprenans. Ils ſont confondus avec le petit Bourgeois, & ſont obligés à ramper ſous l'autorité du Magiſtrat. Un homme, tant fier qu'il puiſſe être, fait ſouvent bien des choſes en conſideration de ſa Femme & de ſes Enfans.

Si certains Magiſtrats ordonnoient à leurs Eccléſiaſtiques de garder le ſilence ſur quelques diſputes de Religion, leur Autorité ſeroit bien plus reſpectée que celle d'un Roi de France;

ce, dont le pouvoir eſt ſans bornes, tandis qu'il ne commande rien qui puiſſe déplaire aux Gens d'Egliſe. Le Dogme Nouveau dont je te parle, rend ce Corps iſolé, & indépendant d'une Autorité Etrangere. Mais tous les Eccléſiaſtiques ne ſont pas ſi ruſés que ceux de ce Païs. C'eſt ce qui a fait dire à un Critique de *Calvin*, que ce Patriarche avoit été mal aviſé d'ôter à ſes Eccléſiaſtiques les Bénefices, & de leur permettre de ſe marier. Il a appellé cela brûler la chandelle par les deux bouts. Mais je ne vois pas en quoi les Eccléſiaſtiques y ont tant perdu. Ils en ſont devenus plus gens-de-bien, & pour sûr l'Etat y a gagné.

Je ne veux pas dire que l'intérêt le plus viſible eſt, que le nombre des Sujets en ſoit plus conſidérable. Il faudroit avoir perdu l'eſprit pour avoir de telles idées. Les Zélateurs du Célibat y mettent bon ordre. Si un Bourgeois, ou un Gentilhomme, vient à craindre que le trop grand nombre d'en-

d'enfans le surcharge, les Zelés du Dogme Nouveau n'ont pas grand peine à faire sentir à leurs Femmes tout le ridicule de cette pensée. Les Femmes prêtent fort facilement l'oreille aux Ecclésiastiques. D'autres t'en diront les raisons. En voici d'avance une preuve.

Lorsqu'on tint le Concile de Constance en 1414. on ne vit pas dans cette Ville une image du Paradis de *Christ*, comme tu pourrois peut-être te l'imaginer : on y vit une image vivante du Paradis de *Mahomet*, où les Musulmans auront un grand nombre de belles Femmes sans être mariés. Je vai te raporter ce qu'en dit *Spanenberg*. * *Cette Ville se trouva honorée de la présence de 346 Archevêques & Evêques, de 564 Abbés & Docteurs, & de 7000 Courtisannes qui suivirent les Saints Peres, sans compter les Concubines que ces Peres tenoient toujours*

* Epist. ad Cor. p. 252.

Au-

auprès de leur perſonne. Il eſt sûr que ſi ces Peres euſſent été mariés, leur Cour n'eut pas été ſi brillante, leurs Courtiſannes n'auroient pas eu tant d'empreſſement pour des gens mariés. Je pourrois te citer une multitude de pareils traits, qui te donneroient une idée claire du Célibat, & de la maniere dont il eſt obſervé, je me contenterai d'y joindre celui-ci.

Johannes Cremenſis, Cardinal, ayant été envoyé en 1126 en Angleterre pour préſider à un Concile, fit un Diſcours vif & pathétique contre le Mariage des Prêtres, & ſoutint que c'étoit un crime énorme pour eux de ſe lever du lit, où ils laiſſoient leurs Femmes pour aller vaquer à leur Miniſtere. Le Cardinal avoit paſſé juſqu'alors pour Saint : mais malheureuſement pour cette Eminence, on la trouva couchée avec une Femme. Le fait étoit trop notoire pour être nié. Le Cardinal fut obligé de ſe retirer à Rome, après avoir eſſuyé quelques traits mordans de la ſatire. † Si l'on

† Heinr. Huntiad. lib. 7. Hiſt. Aug. f. 382

étoit aujourd'hui si rigide, où en seroit le Cardinal *Coscia*, dont on a parlé si long-tems dans les Gazettes ?

Le Public a sous ses yeux des traits encore plus frappans, sans pouvoir se détromper sur cet article. La Puissance Séculiere, qui à d'autres égards est si opposée à la Puissance Ecclésiastique, prête son bras à celle-ci pour maintenir ce Dogme Nouveau. L'un livre aux flammes du feu de ce monde, un Malheureux qui soutiendra qu'un Dogme que la Divinité aura fait, est plus saint que celui que les Hommes ont substitué à sa place. Et la Puissance Ecclésiastique, qui ne sait point se prescrire de bornes, condamne aux flammes éternelles une Ame qui n'aura pas osé donner un démenti à la Divinité. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré que la vie d'un Homme ne tient à rien, si l'on s'apperçoit qu'il craint plus les jugemens de Dieu que ceux des Hommes.

FIN.

LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE'
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XIX.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE croyois, Cher KAROKAJO, qu'il n'y avoit rien de plus naturel que de faire du bien à ſes Amis. Ce Principe m'avoit toujours paru ſi clair, que je ne doutois pas qu'il ne conſervât ſon évidence dans l'Ancien Monde, comme le Soleil y conſerve

ſon éclat en y paſſant. Mais je me ſuis bien trompé. Il n'y a rien de plus naturel ici, que de ruïner ſes Amis. Cela ſe fait en badinant. On appelle jeu la maniere ſubtile dont on ſe ſert pour enlever à un Ami ſa bourſe & ſes effets, ſans que perſonne y puiſſe trouver à redire. Si on le faiſoit autrement, l'Ami n'en ſeroit ni plus ni moins ruiné : mais les cauſes qui produiſent les mêmes effets, n'ont pas toujours le même ſort.

Si un Homme s'aviſoit de prendre de force la bourſe d'un autre, il feroit là une ſottiſe qui auroit des ſuites bien funeſtes. Ce nouveau Propriétaire de la bourſe d'autrui ſeroit pendu, s'il venoit à être pris. Mais ſi un Homme invite ſon Ami à ſouper, & qu'il l'engage à jouer aux Cartes ou aux Dés, & qu'il ſache faire valoir les talens de *Fin Joueur*, qui veut dire en Langue Sauvage *Fin Fripon* ; s'il s'aproprie par ce moyen la bourſe de ſon Ami ; s'il pouſſe ſon ſavoir faire juſ-

juſqu'à l'engager à mettre ſur une Carte la valeur de ſon Caroſſe & de ſes Chevaux, ou le montant des Pierreries de ſon Epouſe, de ſes Châteaux, &c. Voilà bien autre choſe que la bourſe d'un Particulier qui va à la Foire ; voilà une Maiſon d'importance, une Femme de diſtinction, des Enfans Nobles ruinés de fond en comble. Si on leur avoit volé un ſou ſur le grand chemin, le Voleur eût été branché. Que penſes-tu qu'on fait à celui qui vole tout ? Cent Cochers impitoyables reçoivent ordre de leurs Maîtres de s'armer du fouet. Ne va pas croire que ce ſoit pour fouetter celui qui a perdu, ou celui qui a gagné, tu te tromperois comme un ſot. Si les Maîtres ordonnent à leurs Cochers de prendre le fouet, c'eſt pour ne point épargner leurs Chevaux ou leurs Haridelles, afin d'arriver les premiers pour feliciter le *Fin Joueur*, & lui ſouhaiter de nouvelles faveurs de la Fortune.

Il n'y a rien de plus dangereux que la fréquentation des Joueurs. Ils reſſemblent à ces fins Oiſeleurs, qui sément de bons grains devant leurs filets. Ils n'offrent que des plaiſirs à ceux qu'ils veulent perdre. Ils les attirent par l'attrait du gain, & dans la ſuite ils les abîment ſous prétexte de généroſité. Je ne veux point vous faire la guerre, *Monſieur*; allons le double, le triple; il ne vous faut qu'un coup pour vous raquiter. Ce diſcours eſt plus ſéducteur, que tu ne pourrois t'imaginer. Un Homme qui perd, ne ſait point ſe moderer, il eſpere toujours que la chance tournera, il s'imagine qu'elle dépend de l'inconſtance de la Fortune. Le lourdaut! il s'abuſe; mais on n'oſeroit le lui dire, il tueroit ſon Ami qui lui diroit: Inſenſé que vous êtes? la chance que vous attendez, ne dépend point du caprice de la Fortune, elle dépend de celui qui braſſe les Cartes. Si celui-ci épargnoit ſon Ami, l'autre

ne

ne le feroit pas. Un Joueur ſait bien qu'il eſt fripon, mais il ne veut pas qu'on le lui diſe.

Si je ne t'ai parlé que des Joueurs, tu n'en dois pas conclure qu'il n'y a que les Hommes qui ayent la fureur du Jeu. Les Dames ſe ſignalent auſſi par cet endroit. C'eſt au Jeu que l'on voit qu'elles ſont fortes. La Nature ne les a pas faites d'une complexion délicate pour toutes ſortes d'Exercices. On les voit quelquefois ſe laſſer à rien faire. Si tu ſavois ce que ſoufre leur délicateſſe lorſqu'il faut reſter aſſiſes à un Sermon, où elles étoient allées exprès pour voir & pour être vuës. La Comédie & l'Opera les ennuyeroient, s'il falloit percer la nuit: mais elles ſe plaignent qu'elle paſſe bien vîte, lorſqu'elles ont les Cartes à la main. Elles voudroient alors que la nuit durât autant que celle d'*Alcmène*: mais ce n'eſt pas pour avoir des *Hercules*, comme le diſent certains Jaloux, qui fondent leurs raiſonnemens

mens ſur cette expérience : *C'eſt qu'il y a bien loin d'un Mari qui dort à un Joueur qui veille.*

Il eſt vrai, Cher KAROKAJO, que les Joueuſes ſont ordinairement triſtes avec leurs Maris, & qu'elles ſont tout l'oppoſé avec un Joueur : mais cela veut dire tout au plus, qu'il n'y a rien qui déplaiſe tant à une Joueuſe, qu'un Mari qui ne joue pas. Les ſoupçonneux ont un défaut : c'eſt qu'ils donnent trop d'étendue aux conſéquences qu'ils tirent de leurs belles reflexions. Un Sauvage ne va pas ſi loin. J'ai fait cent fois la même remarque: mais je me garderai bien de ſoupçonner la conduite de ces Femmes, tandis que leurs Maris, qui ſont les ſeuls intéreſſés, ne le font pas.

On auroit tort à preſent de ſe recrier contre le Jeu, parce qu'il eſt venu à la mode. C'eſt elle qui a le droit de canoniſer les Abus les plus déraiſonnables. Il y a quelques Prédicateurs qui ſe ſont mis en tête de ſul-

fulminer contre cet Abus regnant. Mais qu'en arrive-t'il ? On les laisse dire, & on n'en fait ni plus ni moins. Je voudrois, pour les punir eux-mêmes, qu'on suivît leurs conseils, & qu'on ne jouât plus du tout. Ils seroient les premiers attrapés : car ils seroient obligés de jouer tout seuls, & de s'en tenir au Jeu du Solitaire, qui est toujours le pis-aller d'un Moine, parce qu'il ne fait point enfler la bourse.

Je sai que dans les siecles passés les Rois de France s'imaginerent que pour le bonheur de leurs Sujets, il falloit défendre certains Jeux, on obéit. Le François a cela de bon, qu'il est fort docile, & qu'il se soumet très-volontiers aux Ordres de son Roi. Tu crois peut-être que ces tems-là furent plus heureux que les nôtres ? Mais ne te trompe pas : on ne joua plus aux Jeux défendus, on en inventa de nouveaux. La diversité plaît, & voilà précisément ce qui fait qu'on ne s'en dégoûte point aujourd'hui.

d'hui. Il y a plus de ſortes de Jeux, qu'il n'y a de jours dans l'année.

Tu vois, Cher KAROKAJO, qu'il ne ſeroit pas facile de bannir le Jeu de ce Païs-ci, il a pris trop d'aſcendant. Il ne ſeroit pas bon même que cela arrivât; car on ne le pourroit faire, ſans retrancher les trois quarts de l'eſprit de cette Nation. Les premiers complimens ſont bien-tôt finis. Que faire enſuite? Se regarder les uns les autres? cela n'eſt bon que pour des Muets. Ne parler que pour dire toujours la même choſe? cela eſt ennuyeux pour celui qui parle & pour celui qui écoute.

Il n'eſt pas facile de briller par les talens de l'Eſprit, quoique les Ames de ce Païs en ayent de grands. Mais je ne ſai ſi ces éclatantes prérogatives ſont d'une auſſi grande importance qu'on ſe l'imagine. Toutes les Ames ſont ici ſpirituelles, il n'y a perſonne qui oſe le nier. C'eſt un Principe qui paſſe pour inconteſtable, quoiqu'il

ait un si grand nombre de Sots, que *Salomon* s'est cru en droit de dire qu'il étoit infini, *infinitus est stultorum numerus.* Mais peut-être n'est-ce qu'une hyperbole, qui ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'il y a ici tant de Foux, qu'on auroit bien de la peine à les compter.

Je sai que tu en auras bien à croire que ce Sage ait raison; parce qu'on ne sait pas en Amérique ce que c'est qu'une Ame Spirituelle qui n'a pas d'esprit. Il n'y a qu'en Europe où l'on puisse être sot avec une Ame toute spirituelle. Si l'on te disoit qu'une Femme de ce Païs, qui auroit l'Homme du monde le plus spirituel, peut rendre sot un Mari sans lui ôter la moindre petite partie de son esprit, le croirois-tu? Qui sait! si tu ne te moquerois pas de tous les raisonnemens que je pourrois faire pour te prouver ces vérités. Mais l'expérience t'en auroit bien-tôt convaincu, si tu t'avisois de venir prendre Femme dans ce Païs-

ci,

ci. C'eſt à l'expérience à convaincre les Incrédules.

Dans la compoſition des Ames de l'Ancien Monde, il n'y entre pas la moindre partie de matiere ſubtile: peut-être eſt-ce pour cela que *Salomon* ne trouvoit pas beaucoup de ſubtilité dans les Eſprits. Les Ames ont des idées innées. Ce ſont des impreſſions fortes, que la Nature y a gravé profondément, pour que rien ne pût les effacer. Les intentions de cette Mere commune de toutes choſes étoient bonnes, mais elle fait ici tout de travers, ou du-moins très-imparfaitement; & ſi l'Art n'y remédioit, ce ſeroit une pitié. Si on n'avoit pas ſoin de retracer ces idées, l'Ame ne s'appercevroit pas qu'elle les poſſede. Ces éclatantes prérogatives n'auroient pas plus de réalité, qu'il n'y en a dans le titre de Marquis pour un Homme qui n'a point de Marquiſat, ou qu'il n'y en auroit dans le titre d'Evêque pour un Prélat qui n'auroit pour tout

bien

bien que le titre d'Evêque *in partibus.*

Si dans ce Païs on veut avoir de l'eſprit, de la ſcience, de grandes connoiſſances, il faut les acquérir, il faut cultiver ſon génie. Sans cela il eſt preſque auſſi ſtérile, que les Deſerts de l'Arabie. Il en coûte de la peine & du travail pour rendre ſpirituelle une Ame qui eſt toute eſprit de ſa nature ; & celui qui n'en veut point prendre, court riſque d'être un ſot avec ſon Ame toute intellectuelle.

Il falloit te donner ces notions, pour te donner une idée de l'utilité du Jeu : ſans cela tu aurois pu t'imaginer que les Habitans de l'Ancien Monde reſſemblent à *Mitridate*, qui ſe nourriſſoit de poiſon pour n'être point empoiſonné. Apren donc, Cher KAROKAJO, que le Jeu eſt utile à bien du monde. Il anime ici les trois quarts & demi de ce Peuple. Je me ſuis trouvé quelquefois dans des Aſſemblées, où la converſation étoit auſſi triſte, que celle de ces Nations

Hiperborées qui ne reconnoiſſent qu'un jour & une nuit dans l'Année. On parla de faire la petite partie, on mit les Cartes ſur la table. La joie fut grande alors, tout parut animé. Les Habitans des deux Poles ne paſſent pas plus promptement de la triſteſſe à la joie, lorſque le Crépuſcule du jour vient paroître à leurs yeux, que le font ici les Joueurs à la vue d'un Jeu de Cartes.

Tout vit alors, tout eſt en mouvement. Le Jeu anime une Beauté languiſſante; il chaſſe la pâleur pour y placer un riche coloris; il fond la glace qui fige le ſang du Vieillard, il le rend capable de percer la nuit. Tu dirois que la Jeu eſt un *Thaumaturge*, qui ne ſait faire que des prodiges. Si dans une ſéance un Joueur s'abîme, dans une autre il ſe releve. C'eſt là que la Fortune joue les plus beaux de ſes tours. Dans un moment vous êtes riche, dans un autre vous êtes pauvre, & peut-être pour toute la vie.

Si

Si un Joueur ſe voit ruiné d'un coup de Carte ou de Dé, ne t'imagine pas que ſon courage en ſoit abbattu, comme l'eſt celui d'un Malheureux échapé du naufrage, ou de celui qui n'a rien pu ſauver de l'incendie qui a conſumé tous ſes biens. Un Joueur qui s'eſt ruiné, n'en devient que plus audacieux. Tu le verrois plus furieux qu'un *Ajax*, s'en prendre à *Jupiter* même, & le défier au combat. Les juremens, les blaſphêmes, les imprécations, ſortent en foule de ſa bouche. C'eſt-là un privilege que les Joueurs ſe ſont approprié. On les écoute ſans horreur, ou même ſans y prendre garde. Et ſi l'on jugeoit de l'intention des Spectateurs par leur contenance, on croiroit qu'ils ne s'intéreſſent, ni pour le Blaſphémateur, ni pour le Dieu blaſphémé. Si quelques ſentimens de compaſſion troublent leur indifférence, ce ſera pour la faire pancher du côté du Malheureux, qui s'en prend à la

Divinité, & qui voudroit lui faire porter la peine de la ſottiſe qu'il vient de faire.

Les Dames ne ſe portent pas à de tels excès. On les excuſe, ſi leur mauvaiſe fortune vient à leur faire lâcher quelques incongruités. Il y en a qui font des pertes conſidérables, ſans courir riſque de ſe ruiner. J'en connois même quelques-unes, qui ont fait fortune en ſe ruinant. Une belle deſolée fait ſouvent plus d'impreſſion ſur le cœur d'un François, que les charmes de la gayeté repandus ſur un beau viſage.

Le Jeu ne met point de bornes à ſes prodiges. Il donne de l'eſprit, ou du moins il met de niveau le Sot & le Spirituel. Il rend familiers le Roi & le Sujet, le Grand & le Petit. Et ſi l'on eſt jaloux de ſon autorité, & que l'on veuille ſe tenir ſur ſon quant-à-moi, il ne faut point jouer. Le jeu ne reconnoît de primauté, que celle qu'il donne. Le petit Bourgeois ſera pre-

préferé à ſon Seigneur, s'il met plus d'argent ſur une carte.

Il n'y avoit que le Jeu qui pût rabbattre l'orgueil & la fierté de ces Grands de la Terre, qui s'imaginent être iſſus de la race des Dieux, parce que les *Soſies* n'oſent leur aprendre la verité de leur origine. Le jeu ſeul étoit capable de découvrir tout le néant de leurs prérogatives. La Religion avoit fait d'inutiles efforts pour répandre plus d'unité parmi les Hommes, mais on s'en eſt moqué. Le Prélat, le Marquis, le Seigneur, conſervent par-tout leur rang & les Prérogatives de leur vanité. il n'y a que le Jeu qui les mette au niveau ou au-deſſus des autres Hommes, & qui les force à éxécuter ponctuellement leurs ordres. Jouez *pique*, *cœur*, *carreau*, dira un ſimple Particulier à ſon Seigneur, & le Seigneur obéit. Le Jeu fait des Merveilles, Cher KAROKAJO, mais il ne rend pas les gens plus ſages. Porte-toi bien, & ſi tu

veux te récrier contre ſes maximes ; que ce ſoit pour en dégoûter nos Sauvages, ſi la cervelle venoit à leur tourner juſqu'au point de leur faire préférer des Bagatelles à des Occupations ſérieuſes.

FIN.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE'
A
SON CORRESPONDANT
EN
'AMERIQUE.

LETTRE XX.

ZAKARA A KAROKAJO.

IL y a ici une eſpece de *Rendez-vous*, qui aproche de nos *Rokis-kauvv* de l'Amérique. On les nomme *Caffés*, qui eſt le nom d'une liqueur qu'on y boit le plus communément. On y parle fort librement ſur toutes ſortes de ſujets. Il n'y a point de ſubordi-

ordination tirannique au *Caffé*. Chacun a droit de parler ou de ſe taire, ſans que perſonne puiſſe y trouver à redire. On y fait figure à peu de frais, & je ne me ſuis point apperçû qu'il y fallût d'autre ſcience, que celle de ſavoir fumer. Auſſi perſonne ne s'aviſa de me reprocher mon ignorance Américaine, lorſque j'y parus pour la premiere fois. Je crus d'abord que ce *Rendez-vous* étoit établi pour les gens qui ſont du goût de l'Amérique, & je ne manquai pas de m'y rendre aſſidument.

Mais tous les Hommes ont un défaut commun, Cher KAROXAJO: c'eſt qu'ils ſont trop prévenus en faveur de leurs maximes. On s'en apperçoit facilement dans les *Caffés*. C'eſt là qu'on voit les Etrangers & les Originaires du Païs faire valoir à l'envi les Uſages de leur Patrie. L'Amour propre les rend éloquens, ſans les rendre beaucoup plus ſages. Ils ne voient preſque jamais le ridicule de leurs

leurs maximes. Serai-je toujours ſimple auditeur, me diſois-je à moi-même ? Faiſons briller le merite de nos Sauvages. Corrigeons ce qu'il y a d'abuſif dans ces Aſſemblées de Demi-Sauvages. Le Succès me parut facile.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, que les Femmes ſont le plus bel Ornement de nos Aſſemblées Publiques. Peut-être auroit on vu tomber ici la Comédie & l'Opera. Qui ſait ſi les Temples ne reſſembleroient pas à des Deſerts, ſi les Femmes n'euſſent pas eu la permiſſion d'y faire un étalage de leurs charmes ? Il ne manque que cela pour rendre les Aſſemblées des *Caffés* plus brillantes & plus agréables. Je me mis en tête d'y faire une reforme. L'établiſſement de ce *Rendez-vous* eſt beau, dis-je à un Frere Fumeur, mais il y manque une perfection qu'on trouve dans les nôtres.

Qu'y trouvez-vous à redire ? me dit-il. Cet endroit eſt fait pour la liberté

berté. Il n'y a rien de plus commode, tout Honnête-homme eſt ici le bien venu. Je n'y vois que des Fumeurs, lui dis-je, & dans notre Païs on y voit des Femmes, qui diſputeroient le prix au plus habile d'entre vous. La nouveauté de cette queſtion fit aſſembler autour de moi tous ceux qui compoſoient l'Aſſemblée. Je croyois qu'on m'alloit faire préſent de la Pipe à trois têtes, ſelon l'uſage de notre Païs. Mais ma joie fut courte. Mes belles raiſons eurent un effet qui auroit été bien funeſte dans notre Païs, où l'on ne ſe moque que de ce qui eſt ridicule. Il ſe répandit dans la chambre des éclats de rire, qui attirerent en foule tous ceux qui étoient dans les autres appartemens. Je crus avoir dit quelque héreſie qui méritoit tout-au-moins l'excommunication. J'eus recours au tour que m'avoit appris le Dévot dont je t'ai parlé dans ma VIII. Lettre. Je ne ſuis point un aveugle hérétique, m'écriai-je. Je vois

vois ici beaucoup moins d'Hommes que de Femmes. Je le vois par les yeux de la Foi qui ſont perçans, & qui me font voir clairement ce qu'on ne voit pas. Je vois qu'il n'y a que les Femmes qui rient pour ſi peu de choſe.

Lucius me reconnut à la voix. Il perça la foule, & diſoit : Meſſieurs, cet Homme-là eſt un Sauvage Américain, à qui il eſt arrivé une avanture qui lui fait craindre de paſſer pour héretique. Je vous le dirai une autre fois, mais il faut que je le remene à la Maiſon. Voila un étrange Païs, dis-je à *Lucius*. Que je vous ſuis redevable ? Si vous n'étiez pas arrivé ſi à propos, j'allois coucher immanquablement à la Baſtille ; car ces gens-là étoient bien fâchés contre moi. Point du tout, me dit *Lucius*. S'ils ſont fâchés contre quelqu'un, c'eſt contre moi ; car je leur ai enlevé leur plaiſir. Quoi ! j'étois là regardé comme un Homme d'importance ? Hé ! n'en dou-

doutez pas, me dit-il. Le Maître de la maiſon vous tiendroit quitte de tous frais, ſi vous vouliez y retourner. Il n'en faudroit pas davantage pour achalander ſon *Caffé*, ſur-tout ſi vous vouliez faire valoir vos maximes, & cenſurer les nôtres. On m'approuveroit donc! Que vous vous trompez! me dit-il, on ſe moqueroit de vous, & vous ſeriez le jouet de toute l'Aſſemblée. On eſt charmé lorſqu'on trouve de telles gens. Il n'y a rien de plus divertiſſant que le Ridicule extraordinaire, & toutes vos Maximes paſſent ici pour telles.

Si une Femme s'aviſoit d'imiter vos Américains, & de ſe produire dans un *Caffé* avec une pipe à la bouche, fût-elle d'ailleurs la plus honnête Femme du monde, elle ſeroit plus décriée que celles qui s'ennivrent, ou qui font un commerce infâme de leurs faveurs. Mais quelle raiſon a-t'on pour avoir tant d'horreur d'une action qui eſt ſi innocente dans un honnête

honnête-Homme. Point d'autre, me dit-il, si ce n'est que ce n'est pas la mode. Il y a bien quelques Païs en Europe où la coutume de fumer a pris faveur parmi les Femmes, cela est assez commun dans quelques endroits d'Irlande & d'Ecosse. Mais ce qui est ici un mal, est sanctifié ailleurs par la Coutume & par la Mode.

Un Maître de *Caffé* qui auroit laissé entrer une Femme dans le Temple des Fumeurs, seroit plus décrié qu'un Chartreux qui auroit laissé entrer une Femme dans son Couvent. Il n'en seroit pas quitte pour faire bruler de la poudre dans les endroits où cette Femme auroit mis le pied ; & comme ils firent ces bons Saints, lorsque la Reine CHRISTINE profana leur Sanctuaire, en y entrant, quoiqu'on eût la précaution d'étendre des Tapis de Turquie dans les endroits où elle devoit passer. La Prophanation de ce Temple des Fumeurs auroit si fortement pénetré dans toutes ses par-

ties, qu'on ne ſauroit le purger.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que c'eſt ici la Mode qui ſanctifie tout. Les Actions les plus innocentes dans un ſiécle, ſont des Abominations dans un autre; & ce qui eſt Abominable aujourd'hui, ſera peut-être Canoniſé dans cent ans. Cette Maxime eſt générale. Elle s'étend à tous les différens états de Politique & de Religion. Ici le Peuple ne reconnoît rien de juſtement dirigé, que ce qui ſe gouverne par l'autorité deſpotique d'un ſeul Homme. Cela eſt bien, tandiſque c'eſt à la Mode, qui eſt auſſi inconſtante qu'une girouette. Un moment fait d'étranges différences. Le Peuple prend-il gout pour la Démocratie? tous ceux qui ſe trouvent entichés de l'Héréſie qu'on appelle *Deſpotiſme*, ſont mis à mort. Quelle grace ne ſeroit-ce pas, ſi on les laiſſoit languir ſous le joug d'une ſervitude barbare, après avoir abandonné aux flammes ou au pillage, leurs maiſons & leurs effets. Le

vent

vent de la Mode change-t'il, le *Deſpotiſme* devient Orthodoxie, & accable ſous le poids de la fureur tout ce qui lui eſt oppoſé, ou ſemble l'être.

Dans la Religion c'eſt la même choſe. Un Prince Payen livre aux flammes tous les Chretiens qui tombent ſous ſa main. *Tibere*, *Néron*, *Dioclétien* font des feux de réjouiſſance, en brûlant ſur le même bucher les Corps de dix-mille Chretiens. Pourrois-tu croire, Cher KAROKAJO, que le Peuple, qui étoit le jour avant indigné contre ces Princes barbares, leur pardonne en vertu de ces fureurs. Ils s'étoient rendus odieux par leurs crimes, & ils ſe font chérir par des énormités. Le vent de la Mode change-t'il, un Prince Chrétien paroît-il ſur le trône, il ſera toujours vertueux, il ſera toujours *Conſtantin le Grand*, quoiqu'il ſe ſoit lavé dans le ſang humain pour ſe guérir de ſa lepre. Si un Prince Eccléſiaſtique prend ſa place, ce ſera encore pis.

Le meilleur des Papes ne vaudra peut-être pas le plus méchant des Rois Chrétiens. Le Juif, le Huguenot, le Schiſmatique, ſeront la victime de ſes fureurs. On verra le Juif livré aux flammes par ſentence de l'Inquiſition, & pourquoi ? parce qu'il a voulu reſter fidele à ſon Dieu. On inſultera à cet Infortuné, qui s'écrie du milieu des flammes. Eternel ! tu as tiré de la fournaiſe *Sidrac*, *Méſac*, & *Abednego*, parce qu'ils reſtoient fideles dans l'obſervation de ta Foi. Tu ſais que je ne ſuis ſur ce bucher, que parce que j'ai voulu t'obéir. Eternel, ſauve-moi ! On lui fera un nouveau crime de ſa fidelité, & de ſa conſtance. Il eût eu la Couronne du Martyre, s'il eût été du tems des Machabées, mais c'eſt tout le contraire aujourd'hui. On dit que ſa Religion eſt hors de mode. On traitoit plus rigoureuſement celle des Huguenots dans le ſiecle paſſé, parce qu'on craignoit qu'elle ne ſe mît à la mode.

mode. On faiſoit des meurtres & des maſſacres : on exterminoit ſes Zelés, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre. Le Schiſmatique ne ſe laiſſe pas attraper, il ſe défend, il réſiſte, & je conſeille à nos Sauvages d'en faire autant.

Je ſai, Cher KAROKAJO, que le pouvoir de la Mode eſt grand. Mais je ne ſaurois m'imaginer, que les actions n'ont pas en elles un caractere qui les rende bonnes ou mauvaiſes, indépendemment des caprices de la Mode. Tuer ſon Pere eſt un crime énorme par tout Païs, quand même on le feroit pour l'amour & la gloire de Dieu, comme l'ont fait quelques Saints. Tremper ſes mains parricides dans le ſang de ſon Roi, & devenir parjure au ſerment de fidelité qu'on lui a ſolemnellement jurée, c'eſt une énormité qui ne peut meriter que les éloges des Jéſuites, & de leurs Zelés. Proteger la Veuve & l'Orphelin, ſera toujours une action

bonne, quand bien les motifs en ſeroient mauvais. Etre Sobre, Juſte & Tempérant, ſeront toujours des qualités eſtimables, quoiqu'on les trouve ſouvent dans un Janſéniſte ou dans un Huguenot. Etre Avare, Meurtrier, Ambitieux, ſeront toujours des qualités abominables, fuſſent-elles dans le Saint Pere le Pape. On auroit beau dire qu'ils ſont infaillibles de leur nature. Cela ne peut être vrai qu'à la faveur d'un *Diſtinguo*. Lorſqu'ils ne font rien que de juſte, *Concedo*: lorſqu'ils font des ſottiſes, *Nego*.

C'eſt au *Caffé* que j'ai apris à faire cette diſtinction. On peut profiter quelquefois dans ces ſortes d'Aſſemblées. La liberté, dont on y jouit, donne des aîles au génie. Car ſans la liberté l'eſprit eſt rampant, comme un captif accablé ſous le poids de ſes chaînes. Mais tous les *Caffés* ne ſont pas égaux. Il y en a où l'on ne peut aprendre que ce qui regarde le Commerce

merce & les Actions : d'autres où l'on ne fume que fort peu ou point-du-tout, & où on n'entend parler que d'Erudition, il y en a d'autres où l'on ne s'entretient que de Bagatelles : & quoiqu'elles ſoient les amuſemens ordinaires de la plus grande partie du Genre Humain, on n'y voit ni Femme, ni Prêtres, ni Moines ; & le Petit-Peuple ou la Canaille n'oſeroit s'y faufiler : il faut qu'on ait tout au moins la mine d'être d'Honnêtes-gens. En voici les raiſons, c'eſt d'un grand Fumeur que je les tiens.

Un Maître de *Caffé* s'étoit établi vis-à-vis d'un Pont qu'on faiſoit bâtir ſur le Tibre. Il comptoit faire fortune, lorſqu'il ſe vit allarmé par une Inſcription qu'on mit ſur le Pont dont je te parle, la voici : *Pretti, Fratti, Monachi, Putanæ, è altre ſimile Canailla paſſando qua na pagarenno. Les Prêtres, les Moines, les Filles de joie, & autre ſemblable Canaille, ne payeront point en paſſant par ici.* Ce Maître du

Caffe y ajoûta, *que ces gens-là au Caffe n'entrent point.* On pris cela pour un ordre du Pape, & juſqu'à preſent on l'a ponctuellement executé.

Si ta curioſité te portoit à me demander ce que font ces gens-là, je te dirai que le Petit-Peuple fait mouvoir la navette, la truelle, & le marteau, ſelon ſa profeſſion. Mais les Prêtres & les Moines ont des occupations plus nobles. Ils chantent dans leurs maiſons, & hors de là ils font valoir leurs grands pouvoirs. Ils ſont preſque tous Directeurs de conſcience, ſans être fort lettrés. Le même ſera employé chez Madame ou Mademoiſelle telle, & de là il paſſera chez la petite Bourgeoiſe. Ils ont aſſez de complaiſance pour épargner au Beau Sexe la peine de ſe rendre à leur couvent: mais pour le Monſieur, & le Bourgeois, il faut qu'ils viennent à *Jubé*, on ne va les confeſſer chez eux qu'en cas de neceſſité.

Je diſois l'autre jour à *Lucius*: morbleu!

bleu ! j'enrage de vous voir faire de grands ſalamecs à deux Cafards qui viennent confeſſer votre Femme & votre Fille, & leur dire à l'oreille tout ce qu'ils veulent. Un Sauvage, morbleu ! ne le ſouffriroit pas. Ah ! vous ne connoiſſez pas ces gens-là, me dit-il : ils ne ſont pas comme bien d'autres, qui viennent pour faire une choſe, & qui en font une autre : tous ne ſont pas des Pere *Girard*. Hé ! que ſavez-vous s'ils ne vous attrapent pas ? lui dis-je. Ils ne viendront pas vous le dire, & votre femme ne s'en vantera point. Car les Femmes gardent inviolablement leurs propres ſecrets, quoiqu'elles ſe plaiſent à divulguer ceux des autres. Je n'ai pu corriger *Lucius*. Il dit pour raiſons, qu'il n'y a pas là de mal ; & quand ces bons Peres ſont venus, ſa Femme le laiſſe dormir plus tranquillement, & qu'elle ne le reveille pas pour lui dire qu'elle a des troubles de conſcience. Il ne lui vient plus alors dans l'eſprit de reveil-

ler

ler ſon Mari, pour lui dire quelle ſe ſouvient d'avoir dit un *Pater* pour un *Ave Maria*. Que ceci reſte entre nous, Cher KAROKAJO, je crains que notre Ami *Lucius* ne ſoit la dupe de ſon Confeſſeur. Porte-toi bien, & garde-toi de donner à ta Femme & à ſon Prêtre, les occaſions de te tromper, ſi tu ne veux pas l'être.

FIN.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXI.

ZAKARA à KAROKAJO.

Il n'y a rien de plus ridicule que de faire l'entendu, lorſqu'on n'entend rien. Un Homme de cette eſpece reſſemble à ce ſot Oiſeau de la Fable, qui ſe pâra des plumes du Paon pour ſe produire dans la belle troupe des Oiſeaux. Ils ont tous deux

deux le même ſort : ils ſe font mépriſer. Voilà ce qui eſt arrivé à un certain *Obſervateur*, *Littéraire*, *Hiſtorique*, *Philoſophique*, *Galant*, *Moral* & *Critique*. Cet Homme ſi pompeuſement titré, & ſans doute avec autant de raiſon que les Marquis ſans Marquiſats, ou les Barons ſans Baronnies, s'eſt déchaîné contre les *Lettres d'un Sauvage Dépayſé*. Il me menace des traits de ta plume, Cher KAROKAJO. Il dit pour ſes raiſons, que tu as du bon ſens, mais que tu ne ſais pas raiſonner. Il ne te manqueroit que d'en avoir auſſi peu que lui, pour raiſonner comme un Docteur.

Il avoit annoncé qu'il te feroit part de ſes lumieres. Son Eſprit devoit venir par la Poſte de Paris & de Londres : mais qui ſait s'il ne lui ſera pas arrivé quelque malheur, & s'il ne ſe ſera pas caſſé le cou en chemin ? car tout ce qu'on a vu de ſes Productions depuis ce tems-là, ne porte que les triſ-

triſtes marques d'un cerveau bleſſé, qui excitent la compaſſion. Je plains ce pauvre Homme. C'eſt un Illuminé, dont le zele merite des éloges. Donnons-lui un peu de notre encenſoir par le nés, cela fera plaiſir à ceux qui ſavent juger de la Religion auſſi ſainement que lui.

Quels éloges n'a-t'on pas donné à *Hercule* pour être venu au ſecours d'*Atlas*, qui étoit déja ſi fatigué qu'il ne pouvoit plus porter le ciel ſur les épaules ? La Religion couroit autant de riſque de s'écrouler *ſous les coups furieux qui lui étoient portés ſans ménagement par des mains prétendues ſauvages*, ſi cet Homme fort ne ſe fût preſenté pour faire les exploits d'un *Hercule*. On aime un zele vif qui met la main à l'œuvre. Un zele ardent mérite des éloges, diras-tu d'abord ; mais c'eſt lorſqu'il eſt bien mis en place, hors de là il eſt ridicule. Voilà tout juſtement ce que j'ai dit. On auroit trouvé cela beau dans la bouche

d'un Dévot, mais c'eſt tout autre choſe dans celle d'un Sauvage. Il n'en faut pas davantage pour faire ſaigner le cœur à des Dévots : On appelle cela *des Coups furieux portés ſans ménagement à la Religion :* on auroit peut-être pardonné au Sauvage, s'il avoit frappé *avec ménagement.* Mais qui ſe ſeroit douté qu'il ne pût être permis de la heurter, pourvu que ce ne fût pas trop fort ? Il n'y avoit peut-être que le ſeul Dévot *Obſervateur* qui l'ignorât. Sa douleur a été vive. Et qui ſait, Cher KAROKAJO, ſi elle ne l'auroit pas ſuffoqué, s'il n'eût eu la ſatisfaction de voir *la répugnance que le Public* avoit pour *ces ſortes de licences & d'attentats.* Dis-moi, KAROKAJO, entens-tu ſon galimatias ? Pour moi je t'avoue que je ne l'entens pas.

Sa premiere piece a donné dans la vue à bien du monde. C'eſt auſſi ſon Chef-d'œuvre, & la ſeule que le Public ait voulu voir. Tu ne ſais peut-être

être pas bien ce que c'eſt que le Public, Cher KAROKAJO, il ne ſera pas hors de propos de te l'aprendre : faute de le connoître, on s'expoſe ſouvent à faire des ſottiſes. Le Public eſt un Seigneur d'importance, dont tous les gens raiſonnables recherchent la faveur. Il n'y a rien de plus terrible que ſes jugemens. Les plus grands Génies ne ſe preſentent devant ſon tribunal qu'en tremblant. On les voit, humiliés dans des Préfaces, demander ſon approbation. Ils ne vont point debuter par leur propres éloges, comme a fait *l'Obſervateur* dans les deux Patentes qu'il a produit dans ſa premiere Feuille. Le Public dit qu'un tel procédé eſt ridicule, parce que ſuivant le ſage *Salomon*, il n'y a qu'un Sot qui puiſſe ſe louer ſoi-même. Lorſqu'on voit des Auteurs s'y prendre ainſi, on dit qu'ils ne feront que de l'eau claire. Pour moi, j'ai attendu juſqu'à preſent ſes Réponſes ſi pompeuſement

annoncées. Peut-être ſera-ce quelque choſe de beau : car je ne ſuis pas encore aſſez fait à la maniere de raiſonner des Habitans de l'Ancien Monde, qui diſent : *La Montagne eſt en travail*, Ergo *elle accouchera d'une ſouris.*

Si un Sauvage pouvoit s'aviſer de répondre d'avance aux Objections qu'on peut lui faire, ce qui eſt dans ce Païs un des plus beaux tours & des plus ſubtils que l'éloquence a inventé, je dirois peut-être quelque choſe d'aſſez plauſible. Mais les Sauvages ne doivent pas lancer leurs traits à l'avanture. Ce ne ſera donc point aux Raiſons de l'Auteur que je repondrai ſans les avoir vues, cela ſeroit contraire à nos uſages. Je dirai ſeulement qu'il faut que ce bon Homme ſe raſſure, & qu'il ne ſe laiſſe pas abbattre par ſa douleur ; que le péril n'eſt pas ſi grand, & qu'un petit Sauvage ne peut pas frapper *des*

coups

coups assez *furieux* pour faire écrouler la Religion.

Je connois un Docteur qui m'a dit, que cet Edifice étoit *fondé sur le Rocher inébranlable des siecles.* Il m'a dit plus. Il m'a dit, que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Il a passé ensuite à des faits. Il m'a dit que la rage & la fureur des *Payens* & des *Idolâtres*, les coups redoublés que lui ont porté *Spinosa*, & d'autres *Athées*, n'ont servi qu'à montrer que rien n'étoit capable de la renverser : Que *l'Antechrist* même travaille tous les jours à lui donner quelques secousses, & qu'il s'épuise & affoiblit ses forces, en tâchant inutilement de l'ébranler. On doit savoir cela, quand on veut faire le Docteur.

Si je voulois dire tout, & ne rien reserver pour une autre fois, je dirois qu'on m'a assuré, qu'il avoit été résolu dans un Conseil Antichretien, de ne la plus attaquer par des Subtilités Scholastiques : que ces sortes de

coups ne faiſoient que blanchir : & qu'il ſeroit auſſi ridicule de l'attaquer par des raiſonnemens, que de vouloir reduire en poudre les ramparts d'une Citadelle en l'attaquant avec des pommes cuites.

Si tu vois cet Auteur, dis-lui qu'il ſe tranquilliſe, & que le riſque n'eſt pas ſi grand qu'il s'imagine. Je ne veux point déclarer la guerre à ſa Religion. Je ſuis un Sauvage qui raconte à mon Ami ce que j'entens dire, & ce que je vois faire, ſans avoir d'autre deſſein que celui de l'éclairer, & de lui faire remarquer le ridicule où il ſe trouve. Dis-lui que je n'oublie pas à te faire remarquer ce qu'il y a de bon, lorſqu'il vient à ma connoiſſance ; & ſi je ne parle pas ſi ſouvent de ce qui eſt ſenſé, que de ce qui ne l'eſt pas, ce n'eſt pas ma faute. C'eſt qu'il y a ici beaucoup de l'un, & très-peu de l'autre. Qu'on eſſaye, qu'on retranche tout le ridicule qu'il y a ici, & l'on verra que je n'en dirai pas

le

le moindre mot. Mais si par une raison inverse on vouloit m'obliger à parler de tout ce qui n'est pas sensé, je ne te le cache point, je quitterois la partie.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que je te parle fort confidemment, je n'en voudrois pas tant dire à l'Auteur qui me déclare la guerre. Il y a tant de ridicule dans le Titre de mon Ouvrage, diroit-il, que ce Sauvage s'abîmera, s'il veut s'amuser à en faire la démonstration par parties. Cela le meneroit dans un labirynthe dont il ne pourroit jamais sortir. Je ne saurois en disconvenir, Cher KAROKAJO; & si l'on savoit que je l'avois tenté, on se moqueroit de moi.

Il faut que je t'aprenne un secret. Il y a long-tems qu'il est connu dans l'Ancien Monde, quoiqu'il ne le soit pas dans le Nouveau. Il y a une espece de gens qui sont, ou qui prétendent être les Banquiers de la Science. Bonne Drogue, aussi utile que le

Pain

Pain ; mais ils ne font pas si surement fortune, que les Boulangers. Ce Peuple s'apelle les auteurs, & il y en a de tant de sortes qu'on n'en sauroit faire l'énumération.

Ils ont divers moyens pour se mettre en crédit, chacun fait à qui mieux mieux. Les uns mettent de beaux Ecriteaux sur les paquets de Science qu'ils veulent débiter. Les autres, pour contrecarrer ces Charlatans, donnent au Public de bonnes Drogues sous des Titres modestes. Ces derniers ont bien de la peine à se mettre en crédit, & les premiers l'ont bien-tôt perdu.

Les lecteurs pour l'ordinaire sont frapés par un Titre qui promet beaucoup. On vit vendre autrefois un sot Livre, parce qu'il portoit cette inscription.

Fortunam Priami cantabo, & nobile Bellum. *

Sans ces petits tours de Passe passe, que les Vers feroient de ravage dans

* Horat. de Art. Poet.

les Boutiques des Libraires ! Si tu ſavois combien *Pierre Marteau* a fulminé contre un miſerable Grec, qui avoit fait un bon Livre, auquel il n'avoit donné qu'un Titre modeſte. Ne me déferai-je jamais de ce Poete maudit ! diſoit le bon Homme à Cologne. Je n'en vens par an que deux ou trois Exemplaires à de pauvres Savans. Ils ſont ſi gueux pour la plupart, & en ſi petit nombre, qu'on ne ſauroit manquer de ſe ruiner ſi on s'amuſoit à faire un Magazin des Livres qui fuſſent de leur goût.

Que le Métier de Libraire eſt dangereux ! dit un autre. Ne voilà-t'il pas un tel qui s'eſt ruiné, pour s'être aviſé d'imprimer une belle *Bible* en Païs Catholique. Mais c'eſt un ſot, qui ne ſait pas ſon métier. Il auroit fait fortune, s'il avoit imprimé les *Viſions Miraculeuſes*, ou quelques Livres de ſornettes. Je viens de voir dans la Gazette qu'un tel a fait imprimer un Livre de *Sermons*, & qu'un autre, encore plus fou, a imprimé en beau papier

papier un Livre de *prieres* in 40. Ils auroient mieux fait d'imprimer des A, B, C, ou les *Regles de Jean Despautere*, on ne ſauroit s'en paſſer dans les Ecoles.

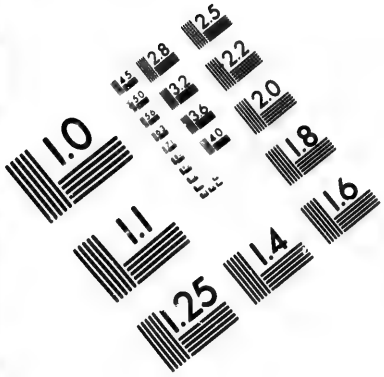
Voyez le ruſé *Nicolas*, rien ne lui reſte dans ſa Boutique. J'ai en Latin les *Inſtitutes de Juſtinien*, imprimées ſur la plus éxacte des Copies, revue, corrigée, & collationnée ſur l'Original, avec des Remarques par le Grammairien *Bobinet* Mais ce vieux Renard caſſe le cou à tous les Libraires, je ne vens aucun de ces Livres, depuis qu'il a fait annoncer qu'il imprime actuellement ces mêmes *Inſtitutes de l'Empereur Juſtinien*, traduites du Latin en François, pour la commodité des jeunes Avocats qui n'entendent pas le Latin. Il ne s'en débite pas d'autres en France. *Maître Nicolas* a la vogue, comme s'il faiſoit autant de miracles, qu'en a fait Abbé *Paris*, depuis qu'il eſt trépaſſé. Son Grenier eſt rempli de Traducteurs, & ce Libraire, qui n'entend pas

pas plus que moi, & bien d'autres, le Grec ni le Latin, paſſe pourtant pour un Docteur, qui a appris à *Démoſthène* & à *Cicéron* à parler bien François.

Si j'étois en fond, dit un autre, je ferois un bon coup, j'imprimerois la *maniere de chicaner*, traduite du Bas-Normand. Il en faudroit pour le moins un Exemplaire aux jeunes Procureurs, qui n'entendent pas bien la Chicane. Et ſi les Clercs vouloient devenir auſſi ſavans que leurs Patrons, je ſerois à la ſixiéme Edition dans ſix mois.

Il faut de la hardieſſe dans notre Métier, dit la Veuve *Daniel*; mon Mari auroit fait fortune, s'il n'eut pas tant appréhendé la Baſtille. Un tel a debité quatorze Editions de *Queſnel*. Tel autre a imprimé cent petits *Mémoires ſecrets*, qu'on s'arrachoit des mains. Tel autre n'a changé que le Nom d'un Prince, au lieu d'un IV. il a mis un III. il n'en faut pas davantage pour faire fortune.

Char-



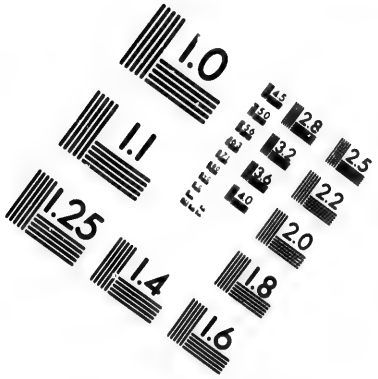
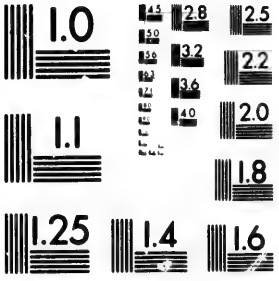
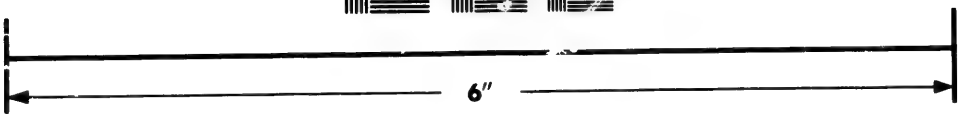
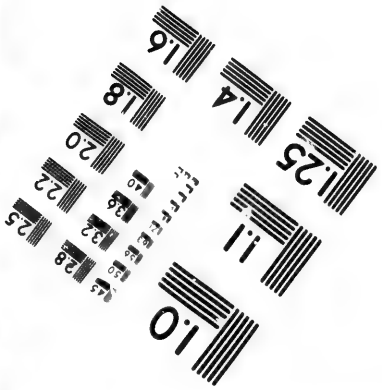
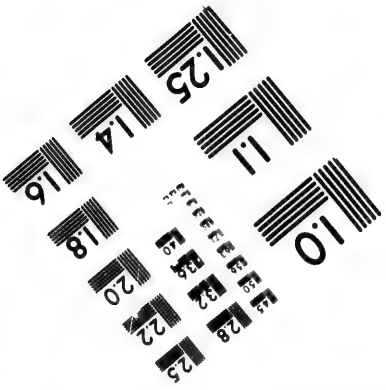


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Charles Benet n'auroit pas eu tant d'eſprit, nous l'aurions vu au Pilori, s'il avoit eu le même Auteur qu'a eu *Jean l'inconnu.*

Les Libraires d'Italie ont un tour encore plus extraordinaire pour ſe défaire des Livres qui les embarraſſent. Ils les font mettre à l'*Index*, qui eſt le Catalogue des Livres Défendus, & déclarés capables de gâter l'eſprit & de corrompre le cœur, & voilà juſte ce qu'on cherche. Par ce moyen un ruſé Libraire eſt débarraſſé dans quatre jours d'un mauvais Livre. Il ſe pratique d'autres ſtratagèmes pour attraper des Lecteurs capricieux, qui ne veulent rien de commun, rien de trivial, & qui veulent pourtant qu'on leur parle des ſottiſes que fait le Genre Humain. Tu crois peut-être avoir deviné. Il n'y a qu'à écrire des ſottiſes, dirois-tu. Mais tu te trompes, tu ne devines qu'à demi. Il faut écrire ſagement des Sottiſes : c'eſt là un ſecret d'importance, tous les Auteurs qui ſavent le faire, font fortune.

Si l'on voit quelquefois trébucher de Grands Génies, ſi on les voit paſſer de la Boutique du Libraire dans celle de l'Epicier, c'eſt qu'ils ont manqué ce petit point. Il y a des Auteurs qui ſont heureux, & qui ſubſiſtent quoiqu'ils s'en écartent de cent piques. Ils ont eu l'art de plaire à quelques Garçons *Fraters*, gens d'un goût fin pour la plûpart, quoiqu'ils n'ayent jamais lu que de petites Feuilles, qu'ils peuvent avoir toutes les ſemaines pour un ſou, s'ils ſont en compagnie avec leur Maître.

Liſez-vous L... L... la petite Feuille qui court, diſent-ils au Petit-Maître, en lui mettant le plat-à-barbe ſous le menton. Je la lis moi, c'eſt un Ouvrage fort joli. J'ai conſeillé à Monſieur tel de la prendre. Mais Monſieur tel ne ſait pas lire, dit le Monſieur. Non, dit le ſavant *Frater*; mais il ſe la fait lire par ſon Valet-de-chambre, & ils trouvent tous deux cela fort beau. On achete la petite Feuille, mais ce n'eſt pas pour la

lire, c'eſt pour la laiſſer en parade ſur la table, il n'en faut pas davantage pour paſſer pour un Homme de goût.

Il vient un Freluquet qui voit la petite Feuille, il demande ſi elle eſt jolie. Je n'ai pas encore eu le tems de la lire, dit l'Homme qui paſſe ſa vie à rien faire, nous la lirons une autre fois! Je vais donner ordre à mon Libraire de me l'envoyer régulierement, dit l'Homme occupé à rendre des viſites ou en recevoir depuis le matin juſqu'au ſoir. Voilà la maniere ordinaire de mettre cette ſorte d'Auteurs en crédit. Il y a d'autres petits Secrets, que je pourrois t'apprendre; mais je crai que les Sauvages ne ſont point tentés de porter le glorieux titre d'Auteur. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & profite de ces avis, ſi la Fureur d'écrire, & de publier tes Productions, te prenoit.

FIN

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE'
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXII.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON voit un grand nombre de Sociétés en Europe, mais le nombre de celles qui n'ont pu se soutenir est encore plus considérable. Les Societés qui subsistent, ont presqu'autant de peine à se soutenir, qu'elles en ont eu à se mettre en crédit. On

aime le changement, & la nouveauté : mais ceux qui les introduiſent, courent grand riſque de paſſer pour ridicules. Si c'étoit là le pis aller, il n'y auroit peut-être pas un ſeul Etabliſſement qui pût durer quatre jours. Il ceſſeroit pour faire place à un autre, qui auroit peut-être un ſort encore plus triſte. Ceux qui ſubſiſtent, ne le doivent qu'à la force & à l'autorité de leurs Fondateurs, ou à la politique & à l'induſtrie de ceux qui les protegent.

On met de toutes parts des Mouches en campagne, pour découvrir les Membres d'une Societé qui s'eſt nouvellement établie dans ce Royaume : on les appelle *Francs-Maçons*, mais on ne voit encore rien, de ce qu'ils ont maçonné, parce qu'ils ne s'occupent qu'à faire des châteaux en Eſpagne : ouvrages qui reſſemblent à ces édifices, que nous appellons des chimeres en Amérique.

Il ſeroit auſſi difficile de ſavoir les

Dogmes Théoriques de leur Confrairie, qu'il l'eſt de voir les effets de leurs Pratiques. Ce que le Public en dit, n'eſt guères propre à inſpirer du zele pour entrer dans leur Congrégation. Lorſqu'on déplaît au Public, on eſt malheureux. Les traits de ſa langue ſont perçans, mais ils ne tuent pas, ſans cela il n'y auroit point de *Francs-Maçons* dans le monde. La curioſité m'avoit fait naître l'envie de me faire un Saint de Confrairie, mais les contes qu'on en fait, me dégoûtent. On dit qu'on les maçonne de telle façon, qu'il n'y en a jamais eu aucun qui ait oſé dire comment on l'a fait, mais cela ne les empêche pas de ſe multiplier, parce qu'il y a bien des gens qui ſe moquent du qu'en dira-t'on.

Cette Societé agit par un principe de Politique qui déplaît au Public. Elle ne veut point ſa faveur, elle fait plus, elle la mépriſe. Elle ſait qu'il eſt curieux, qu'il veut tout ſavoir,

& elle s'opiniâtre à ne lui rien dire du tout, voilà ce qui le rend ſoupçonneux. On auroit beau dire qu'on ne ſe rend à certaines Aſſemblées clandeſtines, que pour prier Dieu. Quand cela ſeroit vrai, le Public n'en croiroit rien. Mais c'eſt bien pis, lorſqu'on ne veut lui rien dire du tout, comme le fait la nouvelle Compagnie dont je te parle. Chacun raiſonne alors à ſa fantaiſie : l'un dit ceci, l'autre dit cela, mais perſonne n'en dit du bien ; parce qu'on n'eſt pas accoutumé à ſe cacher, lorſqu'on en veut faire.

Il n'y a que dans les endroits où cette Compagnie a pris faveur, qu'on n'en dit ni bien ni mal. Peut-être ne ſont-ils ni l'un ni l'autre. Si cela étoit, ce Corps ſeroit réellement illuſtre : car on n'a encore jamais vu de Societé ſi parfaite, qu'on n'ait pu lui reprocher quelque ſottiſe. On peut facilement s'en convaincre, ſi l'on ſe donne la peine de lire la Vie des Saints. Il

n'y

n'y en a pas un, qui ne ſe ſoit ſignalé par quelque faute aſſez marquée. Cela eſt attaché à la nature de l'Homme, dit Salomon : *Septies in die cadit juſtus.* C'eſt-à-dire,

Chaque jour l'Homme ſage
Peche ſept fois ſelon le Sage :
La Femme ſage combien ?
Ma foi le Sage *n' n ſait rien.*

Les *Francs-Maçons* ne doivent point être exceptés de cette regle générale, à moins qu'ils ne prouvent le contraire. On auroit beau dire qu'ils ſont ſi modeſtes, qu'ils ſe cachent pour ne faire pas parade de leurs vertus. Tout ce que l'on pourroit faire en faveur de leur modeſtie, ce ſeroit de les mettre dans le catalogue des gens modeſtes. C'eſt préciſément de ces gens-là que parle le Sage. Hé bien ! diſons à leur louange, qu'ils ſont bien différens du reſte des Hommes, & qu'ils ne font que ſept ſottiſes par jour.

D'autres diſent que ces nouveaux Confé-

Conféderés ne font aucun mal, qu'ils travaillent au Grand-Oeuvre, & qu'ils cherchent la Pierre Philoſophale. Peut-être la trouveront-ils, peut-être ne la trouveront-ils pas. Il eſt sûr que ſi un grand nombre de perſonnes s'occupoient à chercher une aiguille qui ſeroit tombée dans une charette de foin, ils pourroient la trouver plus facilement, qu'un Homme, qui s'aviſeroit de la chercher tout ſeul: mais cette raiſon n'eſt pas du goût de tout le monde. Il y a des gens qui préfere celle-ci, *Theſaurus totus eſt inventori*, le Tréſor eſt pour celui qui le trouve. On ne fait pas beaucoup de grace à ces derniers. On dit qu'ils ſont plus foux que les autres, & qu'ils reſſemblent à ce Chien de la Fable, qui creva parce qu'il vouloit tout avoir. Il arrive fort ſouvent, que ceux qui veulent tout, n'attrapent rien. Tous ceux qui ont cherché ce grand tréſor, ont donné a gauche. Ils ont couru après la Fortune,

par des chemins qui les ont conduits à l'Hôpital.

Ces mauvais succès irritent les Curieux. La Nouvelle Compagnie des *Maçons* fait valoir la truelle. On fait par-tout des fourneaux. Il y en a ici, dit-on, il y en a là : & lorsqu'on y va faire la visite, on n'y trouve rien. Qui sait, s'il n'en sera pas de même, lorsqu'on voudra épuiser leurs Trésors ? car ils ne veulent pas se laisser attraper deux fois. Mais peut-être seront-ils généreux, lorsqu'ils auront trouvé la Pierre Philosophale, qui est un Océan de Richesses. Je tâcherai bien alors de leur faire entendre raison. Je leur dirai : Messieurs, laissez puiser dans cet Océan de Richesses ceux qui en sont alterés. Il y a toujours assez d'eau dans l'Océan pour ceux qui veulent boire, & celui que vous avez trouvé n'est pas moins intarissable. Voudriez-vous ressembler à ces gens qui se firent battre autrefois pour la Pêche des Harancs. Pre-

nez

nez garde à vous, ſi vous voulez par trop faire les maîtres ſur la mer de vos tréſors. Toutes les Nations de la Terre ſe ligueront contre vous, & vous empêcheront d'aprocher de ſes Côtes.

Mais ce n'eſt pas la Pierre Philoſophale qu'ils cherchent, dit un autre. Hé bien que cherchent-ils ? Ce qu'ils cherchent ? Je n'en ſai rien, mais je voudrois bien le ſavoir. Voilà le *non plus ultrà*, pour les Curieux qui ne veulent pas entrer dans la Confrairie. Tout ce qu'on ſait de réel, c'eſt qu'il y a des Cordonniers, des Avocats, des Grands Seigneurs, des Chaudronniers. On dit qu'un tel a dans ces Aſſemblées le pas au-deſſous de *Maturin* le Perruquier, & que celui-ci eſt tout glorieux de ſe voir de niveau ou au-deſſus d'un Seigneur d'importance.

Vous parlez en ignorant, dit le Doyen d'un *Caffé*, qui depuis ſoixante ans n'a pas manqué à lire les Gazettes & les avertiſſemens qu'on y ajou-

te,

te, afin que le Lecteur ait dequoi s'exercer. Nous ſavons ce que c'eſt que les *Francs-Maçons*, nous l'avons bien vu dans la Gazette. Ces gens-là ont de mauvais deſſeins. Les précautions qu'ils prennent pour ne ſe pas méprendre, & pour s'aſſurer qu'ils ont des Hommes, cela ſeul me les rend ſuſpects. Je n'aime pas qu'on regarde à la poitrine d'un Homme, pour voir ſi ce n'eſt point une Femme. Tous ces gens-là ſont des hérétiques. Si leurs ſecrets étoient bons, ils les publieroient.

C'eſt aux Femmes qu'on s'eſt adreſſé pour divulguer les ſecrets les plus utiles au Genre Humain. Notre..... Mais qu'allez-vous chercher? dit un autre en l'interrompant. Si ces gens-là ne veulent pas de Femmes dans leurs Sociétés, c'eſt qu'ils veulent être libres, & qu'ils ne pourroient pas l'être ſans cela. Où trouverez-vous un *Maçon libre*, quand il aura ſa Femme auprès de lui? Il ne faut pas

être

être Docteur, pour le comprendre? Que ſavez-vous ſi le ſecret ne fait pas l'eſſentiel de leur inſtitution? Ignorez-vous qu'on publie ſourdement que ce ſont des Politiques Platoniciens, qui veulent executer le plan de cette belle Republique, dont ce Philoſophe voulut jetter les fondemens, il y a trois ou quatre mille ans. Tout le monde la trouvoit belle, mais perſonne n'a voulu s'y conformer : parce qu'on eſt fort gêné, lorſqu'on eſt obligé d'être ſage.

Dans les grands Deſſeins le ſecret eſt d'importance. Quels éloges n'a-t'on pas donné au jeune *Pomponius*, pour n'avoir pas voulu dire à ſa Mere le ſecret du Sénat, & avoir mieux aimé pécher du côté du reſpect, que de celui de la diſcrétion. On ne lui a point ſçu mauvais gré de ce qu'il avoit ſoupçonné ſa propre Mere d'avoir la langue un peu trop longue. Il y a long tems que les Femmes paſſent pour incapables de garder le ſecret, c'eſt

un

un fardeau qui surpasse leurs forces, & dont les *Francs-Maçons* ne veulent pas les charger.

Mais que fit *Pomponius*, dis-je au Docteur, pour mériter tant d'éloges? Sa Mere le sollicita à reveler le secret du Sénat, elle lui promit sous serment de n'en rien dire. Ce jeune Sénateur lui dit, qu'on délibéroit *si l'on donneroit deux Femmes à un Mari, ou un Mari à deux Femmes.* La Dame Romaine craignoit trop les suites d'une Délibération si importante, pour rester dans l'inaction. Elle fait mettre les chevaux au carosse, & va faire part de cette nouvelle à quelques Dames. Celles-ci le vont dire à d'autres. Chaque Sénateur trouve chez lui des supplications, des remontrances, pour empêcher les suites d'une Délibération qui pourroit être si préjudiciable à celle des deux Parties, qui n'avoit point de voix au Sénat. Il n'étoit pas difficile de démontrer aux Sénateurs, qu'une Femme pouvoit plutôt suffire à deux Maris qu'un Ma-

ri à deux Femmes. Il n'y en avoit peut-être pas un, qui ne sçût cela par expérience.

Le Sénat s'assemble extraordinairement ce jour-là, on demande qui peut être l'auteur de ces bruits repandus. *Pomponius* se leve, il s'en déclare l'auteur, il en découvre les motifs. On exalte sa prudence prudence, on le loue d'avoir pris un tour si ingénieux, pour cacher les grands Desseins de l'Auguste Assemblée. Qui sait de quelle importance peuvent être les Délibérations de la Republique des *Francs-Maçons*? Vous êtes un *Franc-Maçon*, dit un autre en colere, sans cela vous ne voudriez pas vous singulariser, en faisant l'éloge d'une Societé dont tout le monde se moque... Moi, *Franc-Maçon?* pour qui me prenez-vous? je les donnerois plutôt tous à tous les Diables! Mais pourquoi, dit un troisiéme? font-ils du mal? Non, du moins je n'ai pas ouï dire qu'ils en fissent. Tous ceux qu'on con-

connoît en Angleterre, & ailleurs, paſſent pour de très-honnêtes-gens, le nom d'un ſeul de *Franc Maçon* me dégouteroit : en quelque Profeſſion que ce puiſſe être, on ne ſauroit rien dire de plus injurieux à un Ouvrier, que de lui dire qu'il eſt un *Franc-Maçon.*

Mais j'en reviens toujours à ceci, dit le vieux Doyen. Ils regardent au genou & à la poitrine, cela ne ſignifie rien de bon : & pour faire un *Franc-Maçon*, on ne doit point faire tant de miſtere : il n'y a que dans les cas d'importance, où l'on doive paroître ſcrupuleux. Il faut, par exemple, être aſſuré d'avoir un Homme, lorſqu'on veut faire un Pape : il eſt permis alors d'aller plus loin, & de s'aſſurer de ce qu'il a dans les h..... parce qu'il faut prendre garde à ne pas mettre ſur le Saint Siege une Papeſſe *Jeanne.* Voilà des cas où l'on ne ſauroit prendre trop de précautions, pour que l'Egliſe ne ſoit pas ſcandaliſée.

Un autre dit qu'on lui a dit pis, & qu'on lui a assuré que ce sont des Cabalistes, qui interprétent les Ecritures à rebours, comme le faisoient certains Docteurs qui vivoient du tems d'*Herode*, voilà pourquoi on ne veut point les souffrir dans le Territoire du Pape. Je n'aurois jamais fait, si je te disois tout ce qu'on en dit. Leurs plus mortels Ennemis disent, qu'ils veulent rebâtir le Temple de Jerusalem, & qu'ils en tracent la figure à la Reception de leurs Membres. Je ne leur conseillerois pas de s'aviser de vouloir prendre la Place des Templiers, & je ne crois pas non plus qu'ils y pensent, Cher KAROKAJO: mais ils ont grand tort de donner lieu à des soupçons si dangereux.

Je ne sai si les anciens Chevaliers du Temple ont merité le sort malheureux qu'ils ont eu, mais je sai que les soupçons ont commencé leurs malheurs. Jamais on n'avoit vu recevoir un Templier, & de là on tira cette conséquence, qu'il falloit qu'il se pas-

sât

sât à leur reception des choſes qu'il étoit dangéreux d'expoſer au grand jour. Voilà ce qui a donné lieu à ces accuſations atroces, qui ont fait exterminer la Societé la plus redoutable qui fut alors dans l'Univers. Si j'avois à donner un avis à cette Nouvelle Societé de *Maçons*, je leur conſeillerois de rendre publics les Inſtituts de leur Ordre, & de faire voir qu'on a eu tort une fois en la vie de dire, *qui malè agit, odit lucem*, on ne ſe cache pas pour faire le bien.

Je plains ces gens-là, Cher KAROKAJO. On dit que dans le grand nombre de ceux qui ſont connus, il n'y en a pas un dont on puiſſe ſuſpecter la probité. Je ne puis comprendre par quelle fureur ils s'opiniâtrent à garder un ſecret qui feroit peut-être éclater leurs vertus s'il étoit connu, & qui les rend odieux parce qu'ils le cachent. On dit qu'un Prêtre d'Avignon a trouvé qu'ils ſeroient bien tôt détruits. Ils s'étoient multipliés à Geneve, du tems des Troubles. Le Rhô-

ne en fut si infecté, qu'il gâta quelques Catholiques d'Avignon. Un Curé de Paroisse s'en apperçut, & annonça à son Peuple qu'ils étoient menacés d'un grand malheur, mais qu'il ne dureroit pas. *Reges Saba veniunt offerentes Aurum, Thus & myrrham*, dit le Curé. Vous ne savez pas, Messieurs, ce que cela veut dire. Je vais vous l'expliquer : car vous ne ressemblez pas à ces Huguenots rebelles, qui veulent tout savoir sans s'en rapporter à la foi du Curé. *Reges Saba venient*, les Enragés du Sabat viendront. Ne vous allarmez pas, c'est là apparemment ce que veut dire *offerentes Aurum*, autrement le passage ne seroit pas clair. Ils auront *Thus*, la toux, & *Myrrham*, & mourront. C'est un Dévot qui a mis cette explication dans un Livre imprimé avec Privilege. Tout ce que cela veut dire, Cher KAROKAO, c'est qu'il n'y a rien de plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon.

FIN.

LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON a établi dans ce Païs des Académies, pour élever les Chevaux de qualité. Il y a un grand nombre de Docteurs, qui s'occupent depuis le matin jusqu'au soir à donner une éducation noble aux Chevaux de distinction. Leur Maître leur aprend

à

à faire des mouvemens hardis & extraordinaires. Il y a autant de difference entre un Cheval dreſſé au Manege, & celui qui n'a appris que les mouvemens que ſon inſtinct lui enſeigne qu'il y a entre un Homme élevé à la Cour, & un Païſan qui n'eſt jamais ſorti de ſon Village. Tu croirois qu'ils ſont d'une eſpece toute différente, & je ſuis sûr que tu ne balancerois pas à dire que l'un à de l'eſprit, & que l'autre n'eſt qu'un ſot. Je crois réellement que l'Education fait tout dans ce Païs, & que ſans elle l'eſprit même le plus délicat ſeroit pour le moins auſſi materiel que ceux de l'Amérique. L'expérience s'eſt miſe en devoir d'en montrer l'évidence.

On a vu un miſérable Fils de Païſan, qui ſembloit n'être né que pour garder des Cochons, parvenir par la force de l'éducation au faîte des Grandeurs Humaines. Que dis-je ! il alla bien au delà. Il monta ſur le Trône de la Divinité, il en eut le Sceptre & la

a Couronne pour régir ſon Egliſe ici-
as. Il avoit déjà paſſé une partie de
a vie dans le plus vil de tous les Exer-
ices, lorſque la Fortune, qu'on apel-
e ici la Providence, menoit par la
ain un Cordelier, qui faute de ſa-
oir la Carte du Païs, couroit riſque
e coucher dehors, s'il n'eût trouvé
n autre Guide. Notre Gardeur de
ochons ſe préſente, il laiſſe à la For-
ne le ſoin de garder ſes Pourceaux.
ſe charge de conduire au Couvent
Cordelier, qui venoit d'être nom-
é Gardien au Chapitre. Il ſe trouva
Poſte vacant, le génereux Gar-
n en gratifia ſon Conducteur, &
fit Portier du Monaſtere. Il y a bien
la difference entre ces deux Poſ-
, quoiqu'en puiſſent penſer les
ophanes, qui diſent que *les Moi-
ſont les Cochons du bon Dieu.*

Voilà le commencement de ſon
vation. on lui fit aprendre à lire & à
ire. On l'envoya enſuite aux Aca-
aies, où l'on dreſſe les Génies, &

où

où on leur apprend à faire des élan-
cemens méthodiques, qui leur font
franchir d'un plein saut des précipi-
ces, où un maladroit ne manque-
roit pas de tomber. L'esprit ainsi dres-
sé se guinde jusques dans les Cieux. L
il découvre ce qui s'y passe. Il lève
le voile qui couvre les Secrets que l
Divinité vouloit cacher aux Mortel
curieux. Il vient les publier à grand
cris sur la Terre. Un Esprit dressé a
manege méthodique des Académie
ne se borne pas là. Il descend jusqu'a
fond des Enfers. Il regarde tout c
qui s'y passe. Il n'oublie de tout c
qu'il a vu, que le chemin qu'il a pr
en y allant, & l'endroit où est
Purgatoire. Il ne sait pas non plus
distance qu'il y a de l'un à l'autre. Ma
il n'y étoit pas allé pour en faire
Carte Topographique, son voyage
sans cela toutes les utilités requises

Ecoutez, il vous dira tout ce qu
a vu. Ce sont des choses extraord
naires, aussi ne fait-on de longs y
yag

yages que pour cela. Il a vu les Ames des Payens & des Hérétiques, qui étoient auſſi rouges que le braſier où elles étoient depuis pluſieurs ſiecles. Il ſait que le ver rongeant de la conſcience, ce repentir qui dévore l'Ame, & qui lui repreſente ſans ceſſe la folie qu'elle a fait de preferer un malheur éternel à un bonheur qui n'aura jamais de fin; il ſait que ces ſortes de tourmens ne ſont pas ſuffiſans pour des Ames immatérielles, & qu'il n'y a que des tourmens matériels qui ſoient propres à des Ames immatérielles. Et pour prouver que l'Ame eſt immatérielle, il ne trouve rien de plus plauſible, que de ſoutenir affirmativement dans une Theſe, que cette Ame a perdu ſa couleur naturelle, & qu'elle eſt devenue auſſi rouge que le braſier où elle eſt. Voilà des Démonſtrations qui frappent l'imagination. Il eſt vrai qu'il en falloit qui puſſent convaincre l'eſprit: mais celles-ci ſont bien meilleures, parce qu'elles

qu'elles font tout le contraire. Une conſéquence tirée tout à rebours de ſon principe, affermit ſolidement la Foi d'un Catholique. Elle conduit un Candidat à la Prelature, & quelquefois elle le mene plus loin : tandis qu'un Janſeniſte va droit à la Baſtille, pour s'être aviſé de tirer une conſéquence juſte de ſes principes.

Diras-tu à preſent, Cher KARAKAJO, que les Académies ne ſont pas bonnes à quelque choſe ? Je n'entrerai point pour le preſent dans le détail de toutes les ſublimités qu'on y enſeigne, cela me meneroit trop loin, peut-être même n'en connois-je que la plus petite partie, & cela ne ſeroit pas étonnant : car il y a ici un grand nombre de Sexagenaires qui n'en ſavent rien du tout, quoiqu'ils ayent été fort proches voiſins des Colléges : auſſi ne voit-on point ces *Ignares* & *Non Lettrés* parvenir aux Poſtes éminens du Cardinalat. Si *Sixte* V. leur eut reſſemblé, il ne fut jamais

élevé

élevé à la Pourpre Romaine. Il faut un mérite extraordinaire pour y faire parvenir des gens d'une baſſe extraction, ou il faut une protection forte. Si PHILIPPE eut parlé à un Pontife, il lui auroit fait faire tout ce qu'il auroit voulu. Ne vit-on pas les Prêtres d'*Ammon* ne demander qu'une parole d'ALEXANDRE pour le faire un des Fils aînés de JUPITER. Si les derniers Papes ſe ſont tant fait tirer l'oreille, pour trois ou quatre Chapeaux, c'eſt qu'on ne leur a pas parlé d'un ton de Maître, comme le fit ALEXANDRE.

Tu vois, Cher KAROKAJO, qu'il faut que la Dignité de Cardinal ſoit quelque choſe de fort grand, puiſqu'on ſe donne tant de peine pour avoir ſeulement le Chapeau de Cardinal; & que peut-être les Papes le refuſent fierement aux têtes Couronnées. T'imagines-tu que ces Chapeaux ſoient d'un prix infini, qu'ils ſoient bordés comme celui d'un Petit-Maître, avec cette difference qu'ils

ſont enrichis de perles & de pierreries, & que la brodure en eſt belle. Il n'y a rien de tout cela. Toute la brodure qu'il y a, c'eſt trois ou quatre mots que le Pape a prononcés en y jettant trois ou quatre goutes d'Eau-Benite. Tu as les yeux perçans, mais tu ne ſaurois trouver de différence entre un Chapeau que le Pape a acheté pour deux piſtoles dans la boutique du Chapelier, ou celui qu'il vend ſi cher lorſqu'il y a donné une façon de quatre mots qui n'y ont rien changé au fond. Si tout ce que je te dis-là ne te met pas encore en état de juger de la valeur extraordinaire de ces Chapeaux, ce n'eſt pas ma faute. Je te dis tout ce qui en eſt, & tu ne ſaurois m'en demander davantage. Mais peut-être pourrai-je te faire mieux comprendre ce que c'eſt que la Dignité d'un Cardinal.

Les Cardinaux ſont une troupe de Princes à qui on donne le titre d'Eminence. Ces Seigneurs diſent qu'ils tien-

tiennent la place d'une troupe de pauvres gens, qui n'étoient riches qu'en bonnes œuvres. Leur Maître leur avoit défendu de s'acquérir d'autres tresors sur la terre. Il leur étoit fort indifférent de vivre en Europe ou en Asie. Ils ressembloient au bon homme *Bias*, qui portoit tous ses biens avec lui. Mais il n'en est pas de même des Cardinaux, ils ne sauroient se remuer s'ils en portoient la moitié. Je ne sai même si le plus pauvre, ou le plus vigoureux d'entr'eux, pourroit porter sa batterie de cuisine. Mais ces Seigneurs ne sont pas faits pour cela. Ils sont faits pour régir l'Eglise de Dieu, qui tomberoit bien-tôt en décadence, si on en laissoit l'administration à des Pauvres, tels qu'étoient ceux dont ils ont pris la place, On n'a pas besoin de s'amuser à prouver ce fait, qui ne marqueroit que trop combien le premier Fondateur du Christianisme a manqué de conduite, lorsqu'il a confié la Regie de son Eglise à de

pauvres gens, qui n'avoient pour tout trésor que de bonnes œuvres, & qui n'avoient pas le sou en poche; à des gens qui n'étoient connus que sous les simples noms de *Pierre*, *Paul* & *Barnabé*. Cela peut-il entrer en comparaison avec la Dignité de Cardinal, les Titres d'Eminence, de Monseigneur? Les Etats n'ont de lustre qu'à proportion de ce que le titre de leurs Chefs les fait valoir. C'est ce que disoit l'autre jour un Catholique, dans une dispute où on le déclara vainqueur de tous les Huguenots, qu'il ne confondoit peut-être, que parce qu'il n'y en avoit aucun de present pour lui repliquer. Une République, dit-il, sera toujours d'un degré au-dessous d'un Etat dont le Chef a le titre de Majesté : & une Religion qui aura à sa tête des Princes, des Monseigneurs, sera toujours au-dessus de celle qui n'aura que des Ministres, qui n'ont le pas au-dessus d'un Particulier, que lorsqu'ils sont dans leur Consistoire.

Ne

Ne voit-on pas, disoit ce Docteur, par ce qui se pratique en Hollande, en Angleterre, & dans une partie de l'Allemagne & de la Suisse, que cette pauvre Eglise va fort mal. Ces misérables Peuples, dit-il, s'amusent à soulager la Veuve & l'Orphelin, & à chercher le chemin du Ciel en pratiquant de bonnes œuvres, sans que leurs pauvres Pasteurs s'avisent de leur chanter un *Libera* après leur mort, pour les retirer du Purgatoire, au cas qu'ils y fussent. Leurs Pasteurs leur disent seulement, que s'ils veulent aller au Ciel, il faut marcher dans le chemin épineux de la Vertu, & qu'on ne fait point son salut autrement; que c'est là une affai-

ZAKARA est certainement mal informé, du moins pour la *Hollande*. Un Protestant, simple particulier, n'y prend nulle part le pas sur un Ministre, qui ne le cede, comme de raison, qu'à ceux qui y sont élevés aux Dignités Séculieres. Je n'ai pas oüi dire qu'il en fût autrement ailleurs.

re:

re qui ne ſe fait point par procureur; qu'il ne ſuffit pas de faire dire ſon Breviaire par ſon valet-de-chambre; & quand on ſe ruineroit à payer des Prêtres pour faire l'office pour ſoi, on n'avanceroit pas ſes affaires. Si c'eſt là une Religion, elle n'eſt que pour les Gueux, auſſi appelle-t'on ainſi à Bruxelles depuis 200 ans, ceux qui profeſſent cette branche du Chriſtianiſme.

Tu vois, Cher KAROKAJO, par ce Diſcours Catholique, qu'il y a bien de la différence entre les Chefs de l'Egliſe Gallicane, & ceux des Egliſes de Hollande. Il y en a autant qu'il y en avoit entre ces anciens Généraux Romains, qui quittoient la charrue pour aller mettre aux fers les ſuperbes Monarques de l'Aſie, leur aprendre que les Richeſſes ſont bien loin au-deſſous de la Vertu. On trouve cette difference entre un Genie dreſſé dans les Ecoles des Proteſtans, & celui qui eſt élevé dans les Academies

des

des Ultramontains. Les pouvoirs qu'ils donnent à leurs Chefs, different bien plus encore. Un Pape, à la faveur d'une conſéquence tirée à rebours de ſon principe, acquiert un pouvoir ſans borne. Voici le raiſonnement. Une Femme demanda au Roi des Chretiens une place dans ſon Royaume. Ce grand Roi lui repondit que dans ſon Royaume, *celui qui voudroit être le premier ſeroit le dernier.* Ergo, diſent tous les Scholaſtiques, *tous les Royaumes appartenoient au Pape, qui eſt & qui veut être le premier de tous dans ce Royaume* Tu n'es qu'un ſimple Sauvage toi, qui n'as jamais été dreſſé au manége méthodique des Scholaſtiques, voilà pourquoi tu ne ſaurois jamais tirer de telles conſéquences.

Mais ce n'eſt pas le plus grand avantage que retire un Pontife d'un argument ſi extraordinaire. Outre le droit de commander à tous les Rois de la Terre, il lui donne encore l'infaillibilité.

faillibilité. Quand il n'y auroit que ce dernier privilege, ce seroit assez pour réveiller l'ambition de tous les Mortels. Je suis bien assuré que tu voudrois l'être toi, qui n'as pas beaucoup d'ambition. Le Gardeur de Pourceaux vouloit l'être aussi, & il y parvint en faveur d'un raisonnement extraordinaire. On le crut imbécile. *Ergo*, dit-on, *il faut le faire Pape.* Il n'y a rien de plus vrai que ce que je te dis. Quand on s'aperçut de la mepriſe, l'allarme fut grande. On se repentit de l'avoir fait Pape, lorsqu'on vit que c'étoit un Homme intelligent. Je ne suis pas encore assez instruit des Pratiques secretes du Sacré Collége des Cardinaux, qui est l'Areopage de la plus grande partie des Chretiens, pour te dire quelles peuvent être les raisons qui engagent ces Illustres à ne placer sur le Trône de leur Eglise, que des Hommes qui sont dans un âge où l'on radote pour l'ordinaire, notre Raison Sauvage ne sau-

ſauroit dévoiler ce myſtere. Elle ne manqueroit pas d'agir d'une maniere tout oppoſée, ſi elle devoit placer un Homme à la tête d'une multitude innombrable de gens d'eſprit. Elle en choiſiroit un dont l'eſprit & le bon-ſens ſeroient dans toute leur force. Elle ne ſe féliciteroit pas ſi elle y avoit placé un Benêt, dont l'eſprit va toujours en décadence. Jamais on ne verroit notre Raiſon ſe repentir d'y avoir placé un Homme de bon-ſens, plus capable de régir que d'être gouverné comme un imbécille. La mémoire d'un tel Hmme ne ſeroit point en éxécration. On ne diroit point de lui, *il y eſt entré comme un Renard, il y a vécu comme un Lion, & il y eſt mort comme un Chien.* Il y a deux manieres de raiſonner : celle qu'a introduit le Bon-Sens, & celle que la Raiſon Civiliſée fait briller dans les Raiſonnemens Scholaſtiques. Tu peux choiſir toi, parce que les Sauvages de l'Amérique ont l'eſprit auſſi libre

libre que le corps. Mais c'eſt tout le contraire dans ce Païs. Les Habitans ſont libres, mais ce n'eſt que lorſqu'ils veulent aller de bon gré où on les veut mener. Porte-toi bien, Cher KARKAJO, & ſois aſſuré qu'il en ſeroit de même de toi, s'il te prenoit envie de venir goûter la liberté de l'Europe.

FIN.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXIV.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE ſuis bien fâché de n'avoir pas fait une plus grande proviſion de cet Or, dont on fait ſi peu de cas en Amérique. Je n'en ai jamais connu le prix qu'à preſent. Tu ſais que je te diſois qu'il falloit que nous ne connuſſions point l'uſage de ce

ce Métail, que l'Auteur de la Nature nous avoit donné en propriété, laiſſant à nos ſoins de faire la recherche de ſa valeur, ainſi que des autres Minéraux & des Plantes qui ſont cachés dans le ſein de la Terre, ou répandus ſur ſa ſurface. Il y a long-tems qu'on connoit ici la vertu de l'Or. Sa rareté l'a fait eſtimer dans l'Ancien Monde, & peut-être que nos Peres l'ont mépriſé, parce qu'il eſt trop commun dans le Nouveau. La peſanteur & la flexibilité de ce Métail le rendent plus impropre que les autres, à faire des uſtenſiles pour les commodités de la vie. A en juger par ſes propriétés naturelles, il devroit peut-être avoir le dernier rang parmi les Mineraux. Mais ce Métail eſt heureux, parce que ce ſont les Hommes qui donnent le prix aux choſes d'ici-bas. Ce qui eſt preſque toujours le moins utile, eſt preſque toujours le moins eſtimé.

J'ai remarqué que ce jugement n'é-

toit

toit point particulier aux choſes inanimées, il s'étend bien plus loin. La Raiſon & le Bon-Sens de ce Païs veulent qu'on ne balance pas à donner la préférence à une Laide qui ſeroit capable de faire horreur, ſi elle étoit dépouillée de pierreries, & du reſte de l'attirail de ſa vanité, qui fait tout ſon merite. La Raiſon de ce Païs veut qu'on préfere ce Monſtre doré à une Beauté ſimple & naturelle, qui n'a d'autre ornement que la modeſtie & l'innocence.

Un riche Faquin doit l'emporter ſur un Pauvre qui n'a en partage que l'honneur & la vertu. Un Sage, un Philoſophe, ſe gardera bien de diſputer le haut bout à un riche Etourdi, qui ne fait que faire parade de ſes ſottiſes. Il ſait ce Sage que le Peuple inſenſé de l'Ancien Monde ne reconnoît d'autre Dieu que les Richeſſes, & n'a point balancé à renier Dieu qui a operé les merveilles que nous voyons au Ciel, pour aller offrir ſon encens

à un Veau d'Or, que des mains sacrileges venoient placer sur l'Autel du Dieu des Cieux & de la Terre.

Si je te prie de m'envoyer une bonne provision de cet Or que tu mépriſes, ne va pas t'imaginer que ce ſoit pour en faire mon Dieu. Je ne ſerai jamais aſſez corrompu pour adorer une Divinité qui ſe laiſſe fouler ſous les pieds, & qui n'a d'autre merite que celui qu'une imagination inſenſée veut lui attribuer. Je ne prétends m'en ſervir que comme d'une choſe vile & mepriſable, qu'on peut échanger pour d'autres choſes viles, qui malgré leur baſſeſſe peuvent ſervir à nous procurer les commodités de la vie. Je ne regarderai jamais l'Or comme un Dieu, mais comme un fumier dont le ſage Laboureur ſe ſert pour faire croître des Herbes & des Fruits néceſſaires à la vie de l'Homme. Jamais je n'aurai à me reprocher de l'avoir employé aux uſages éxécrables auxquels on les employe ici tous les jours

On ne pourra pas dire que je l'aye fait ſervir à corrompre l'integrité d'un Juge, ou la vertu d'une Fille. Je n'en abuſerai point pour rendre un Devot parjure à ſon Dieu, ou un Sujet rebelle à ſon Roi, ou un Serviteur infidelle à ſon Maître. Je ne l'employerai point pour payer un Meurtrier ou un Corrupteur de la Jeuneſſe. Je n'en ferai jamais le ſalaire d'une Femme adultere, ou le dedommagement de l'honneur d'une Fille. Jamais on ne pourra me reprocher de l'avoir employé à porter une Fille abuſée à expoſer ſon Enfant, ou à le détruire avant ou après lui avoir donné le jour, ou à commettre des énormités encore plus criantes. Quoique l'Or ſoit la ſource de tous les Maux dont je viens de parler, il eſt auſſi celle de tous les agrémens dont on peut jouir dans ce Païs. Ce Métail, qui eſt ſi impuiſſant dans notre hémiſphere, a dans celui-ci un pouvoir ſans bornes, tant pour le Bien

que pour le Mal. Son pouvoir surpasse celui de la foudre, dit un Ancien.

JUPITER fut le premier qui en connut toute la puissance. Ce Dieu extravagant s'étoit vainement armé de son tonnerre, pour triompher de la vertu de *Danaé*. Il avoit éprouvé qu'on n'est pas sûr de vaincre, lorsqu'on attaque des sentinelles avec la foudre & le tonnerre. Il voyoit qu'il ne pouvoit jamais se faire jour au-travers des murs d'airain, qui mettoient la vertu de cette Belle en sureté, s'il n'avoit recours à une puissance plus forte encore que la foudre dont il s'étoit armé. Il se changea en pluie d'Or, & réussit sur le champ. Voilà la belle Leçon qui a apris aux Peuples de l'Ancien Monde, le moyen assuré de triompher de l'innocence. Ce Dieu étourdi en a bien plus apris à ses Dévots, qu'il ne se l'étoit imaginé. Depuis ce tems-là ils se sont moqué du Dieu tonnant, ils ont cru que l'Or étoit le tout-puissant, le seul qui pût

faire

faire des merveilles. Ils ont cherché à s'en emparer, ils l'ont enlevé à JUPITER même. Ils se sont saisi des richesses que ce Dieu avoit dans ses Temples. Ils ont renversé ses Statues & ses Autels. Ils ont mépriſé un Dieu qui n'étoit fort que par une puiſſance étrangere. Un Dieu qui ne sait se faire valoir que par des armes si foibles, est aussi mépriſable que cet ancien Roi de Phrigie, qui avoit des fleches d'Or & des oreilles d'Ane.

N'a-t'on pas vu le Dieu d'un pauvre Prêtre de Village sauter dans la poche d'un Voleur, pour s'être aviſé de se laiſſer renfermer dans une petite Boette d'or ou d'argent, dont je t'ai parlé dans ma *Lettre* XI. Il lui arrivera encore quelque choſe de pis, s'il n'y prend garde. La Soif des Richeſſes rend les Hommes hardis & entreprenans.

..... *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri ſacra fames!

L'Or ne met point de bornes à ſa

puiſſance. Ce que la brillante Armée de PHILIPPE n'étoit pas capable d'entreprendre, ce Prince étoit sûr de le faire éxecuter par un mulet chargé d'Or. C'eſt ce Métail qui fait mouvoir les grands reſſorts qui operent ces évenemens qui étonnent toute la terre. Il détrône les Rois, il les couronne. Il écraſe les Tirans ou les éleve. Il détruit les Empires, & en fait des nouveaux. Un Roi qui manque d'Or, eſt auſſi impuiſſant que l'Invalide qui a perdu les bras & les jambes à ſon ſervice. Comme le Soldat ne meſure ſa fidelité & ſa bravoure qu'au poids de l'Or; on cherche à enlever au Particulier, par mille moyens différens, ce Métail tout-puiſſant, quoiqu'un vil Ouvrier ſache le réduire & s'en faire obéir à coups de marteau.

Le Particulier à ſon tour ne pouvant acquérir ce Métail par la Loi du plus fort, emploie tous les moyens imaginables de s'enrichir. Les plus vils ſont meilleurs que les plus honorables

rables, s'ils ſont les plus certains. L'Artiſan s'occupe à flatter la ſotte vanité des Riches, & les rend encore plus inſenſés. Il les regarde comme s'ils étoient les Dieux de la Terre, parce qu'ils ont dans leurs coffres l'idole qu'on adore. Il encenſe à leurs vices comme à leurs vertus. Qui ſait ſi un Riche peut s'imaginer qu'il commette des injuſtices ?

On loue PHILIPPE d'avoir ſçu corrompre à force d'argent les Magiſtrats de la Grece, tandis qu'on attache à la potence des Miſerables qui ſe mêlent d'imiter ce grand Prince. On a vu des Voleurs de grands chemins enrichis par le meurtre & par la rapine, devenus aſſez puiſſans pour attaquer de bons Rois. On les a vu ſe faire adorer, parce qu'ils ont eu aſſez d'Or pour payer des mains parricides teintes du ſang de leur Roi. Ces horribles exemples ſe ſont rendus communs, & le Soleil s'eſt enfin accoutumé à voir de tels forfaits ſans s'arrêter.

Un

Un Américain n'eſt pas capable de concevoir tout ce que l'Or eſt capable de faire de bien & mal, à peine peut-il le croire quand il le voit. Si l'Or ne roule point dans une Ville, dans un Etat, tout paroît être ſans vie, c'eſt encore trop peu dire. La Pauvreté, la Miſere, la Peſte, la Famine, enfin tous les malheurs ſemblent venir fondre ſur cette Ville & ſur cet Etat. L'Or vient-il à y circuler abondamment ? tout refleurit, l'abondance ſuit ce Métail précieux, il releve les ramparts de cette Ville, il les agrandit, il change de vieilles maſures en des maiſons ſuperbes. Il rend cette Ville & cet Etat formidables. Enfin c'eſt à l'Or que les Hommes & leurs Ouvrages doivent leur gloire & leur bonheur. Tu ſeras malheureux toi, & tous nos Freres Américains, ſi vous ne vous opoſez aux Etrangers qui viennent au travers de mille périls vous enlever des tréſors dont vous ne connoiſſez pas le prix.

Des

Des millions d'Hommes déja maſſacrés dans le Pérou, doivent nous avoir apris que cet Or pour lequel on repand tant de ſang, n'eſt pas une choſe de ſi peu d'importance que nous nous le ſommes imaginés.

Si nous avions de l'ambition & du courage, nous pourrions nous faire regarder comme les Dieux de l'un & de l'autre hémiſphere. Les Carthagiois ont fait une brillante figure dans le Monde, tandis qu'ils ont payé au prix de l'Or le ſang d'un Soldat mercenaire qui combattoit pour leur gloire & pour leurs intérêts. Sortons une fois de cette indolence, qui nous rend ſi mépriſables aux yeux de toutes les Nations de la Terre. Aprenons aux Raviſſeurs de nos biens & de nos terres, que le Dieu de l'Amérique nous a donné des bras capables de nous défendre & de nous faire craindre. Qu'on ſache une bonne fois que notre Raiſon Sauvage peut faire tête à la Raiſon Civiliſée de l'Europe. Il vaut

vaut mieux faire tête aux Peuple
d'une ſeule Partie du Monde, qu
d'attendre que tous les Peuples de ce
hémiſphere ſe ſoient unis pour nou
vaincre & pour nous détruire. Je ſa
de bonne part que les Peuples de l'A
ſie & de l'Afrique ont deſſein de ve
nir partager avec les autres des bien
que nous défendons ſi mal, ils croien
qu'il y a de la gloire à nous enleve
des treſors dont nous paroiſſons ſi in
dignes.

Sachez que vous êtes livré à la fu
reur des Dévots du Dieu qui habi
au-delà des Pirenées. Il y a ici u
Homme qui tient la place du Die
des Cieux, ou du-moins qui préten
être tel, quoique tous les Proteſtan
lui ſoutiennent qu'il tient la place d
tout autre choſe. Cet Homme, do
le pouvoir chimerique a été ſi fatal
toutes les Nations de la terre, a fon
dé les prétentions des Deſcendans
CHARLES-QUINT ſur toute l'Amer
que, depuis l'Arrêt fatal que cet Uſu
pate

pateur de la place de Dieu a rendu contre nous. Les meurtres, les forfaits, les massacres qu'on a fait de nos Freres en Amérique, & tous ceux qui se feront desormais ; toutes ces cruautés ne peuvent manquer d'acquérir des Couronnes de gloire aux Meurtriers des Justes & des Innocens.

Si vous jouissez encore de la Vie & de la Liberté, ce n'est ni à votre sagesse, ni à la clémence de vos Ennemis que vous en êtes redevables, mais à la seule stérilité des Déserts qui vous entourent. Prenez garde à vous. Il est vrai que vos Ennemis ne vont pas si vîte à pied, que lorsqu'ils sont portés dans les maisons qu'ils font glisser sur les ondes, mais ils ne laissent pas d'avancer chemin. S'ils viennent une fois à percer jusques dans ces Regions heureuses que vous habitez, vous êtes perdus sans ressource. Leurs Militaires menent toujours avec eux toutes les Foudres de l'Enfer. Réfléchis sur ce que je t'en ai dit

dans

dans ma XII. *Lettre.* Je ne t'en ai fait qu'un abregé fort imparfait, & jamais ton imagination ne ſauroit ſe figurer toutes les horreurs qui les ſuivent. C'eſt quelque choſe de bien terrible que de tomber entre les mains d'un ſoldat furieux, qui croit gagner le Ciel en détruiſant des Hommes qui ſont l'ouvrage de ſes mains. Vous ne pouvez eſperer de grace, ſi vous êtes vaincus. Aprenez que les Papes ont livré vos corps & vos biens à leurs Dévots, à condition que les Prêtres ſeroient maîtres de vos ames, & qu'ils éleveroient en Amérique le Tribunal de l'Inquiſition, pour faire brûler vifs tous ceux d'entre vous qui voudroient faire uſage de leur raiſon, & qui aimeroient mieux encenſer au Dieu regnant au Ciel, qu'au Dieu foible que fait un Prêtre, & qui eſt ſi étroitement emmaillotté dans les apparences du Pain, qu'il reſte immobile dans la place où on le met, & qu'il ne peut ſe défendre.

Votre

Votre Raiſon Sauvage admet un principe dangereux, qui ſera la cauſe de votre perte. Vous ne pouvez croire que des Hommes qui tremblent aux pieds d'un Dieu ſi foible, ſoient courageux. Faut-il que la perte de vos biens, de vos vies, & de votre liberté, vous convainque d'une verité dont les Habitans du Pérou ont fait une ſi triſte expérience ? Sachez que les Nations qui ont des Dieux foibles, ont pu vaincre celles qui avoient réellement un Dieu fort, & le ſeul qui mérite ce nom. L'Auteur de la Nature ne prend point de part aux querelles qui s'élevent entre les Nations: car il arrive fort ſouvent que le parti de l'Injuſte eſt victorieux, tandis que celui du Juſte eſt vaincu. Cela ne doit point te paroître étrange, il n'y a là rien que de naturel, la Loi eſt égale de part & d'autre. Si l'Injuſte ſe ſert de ſes bras pour attaquer, le Juſte doit ſe ſervir des ſiens pour ſe défendre. Les Sauvages ne ſavent pas ce

qu'ils poſſedent, ni la valeur des biens qu'ils mepriſent. C'eſt l'Or qui rend les Nations redoutables. Le Corps d'une Nation en general, & chacun des Particuliers qui la compoſent, ne ſont reſpectables qu'à proportion de la quantité d'Or qu'ils poſſedent. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ne manque pas à m'en envoyer, ſi tu veux que je ſois un Homme d'importance.

FIN.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXV.

ZAKARA à KAROKAJO.

RIen n'égale le reſſentiment des Dieux, il ne finit qu'avec leur Divinité, & c'eſt en cela ſeul que leurs Devots les imitent. La fureur de JUNON ne reconnoît point de bornes, elle perſecute également le Juſte & l'Injuſte. La pieté d'ENE'E

ne peut le mettre à couvert de l'acharnement de cette jalouſe Déeſſe, ſon cœur n'eſt point ſouillé par des reſſentimens cruels, qui ſeroient horribles dans tout autre cœur que celui d'un Devot. On eſt aujourd'hui ſi accoutumé à voir de tels excès, que ce ſeroit une folie de ſe recrier contre de pareils abus, & de dire de nouveau,

..... *Tantæne animis cœleſtibus iræ!*

Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots?

Leur fureur a aujourd'hui le nom ſacré de ſaint zele. On voit les Dévots du même Dieu ſe déchirer cruellement par des invectives atroces, & des barbaries qui ſeroient intolérables dans les cœurs les plus inhumains. Tout cela ſe fait, dit-on, pour l'honneur & la gloire de Dieu. Il n'y a que la Raiſon Civiliſée qui puiſſe donner un tel tour aux choſes. Notre Raiſon Sauvage ſe ſeroit-elle aviſée de pen-ſer qu'on pût faire des actions diaboliques pour la gloire de Dieu?

L'E-

L'Egliſe de ce Païs eſt diviſée en deux Factions, dont peu de gens ſentent toute la conſéquence. Les trois quarts des Zelés ont pris parti ſans connoiſſance de cauſe. Tout ce qu'ils en ſavent, c'eſt que les uns s'appellent *Janſeniſtes*, & les autres *Moliniſtes*. Le Public s'imagine follement qu'il s'agit de la *Foi* dans cette querelle mais il eſt bien la dupe de ſon ignorance. La *Foi* n'en eſt que le prétexte, c'eſt la jalouſie & l'envie de dominer qui font le fond de l'affaire.

Les noms odieux que ſe donnent les deux Partis, ne ſervent qu'à déguiſer l'état de la queſtion. Les *Janſeniſtes* ne ſuivent pas plus le ſentiment de *Janſenius*, que les *Jeſuites* celui de *Molina*. Les uns & les autres ne prennent des maximes de leurs Patrons, que ce qui les accommode, & rejettent le reſte. Tout ce qu'on en voit clairement, c'eſt que les deux Partis ont pris le nom de leurs Patrons, qu'ils ont ſubſtitué à la place

de celui de *Chretiens*, qu'ils ont renoncé à l'Eſſentiel de la Religion; qui eſt la Charité & l'Amour Fraternel. Si le Fondateur du Chriſtianiſme qu'on appelle le Meſſie, ſi cet Envoyé extraordinaire revenoit ſur la terre, quels reproches n'auroit-il pas à leur faire? ſur-tout s'il ſe reſſouvenoit des maximes qu'il a enſeignées, & de l'interpretation ſenſée qu'il a faite de la Loi & des Prophetes. *Aimez Dieu de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même.* Voilà l'accompliſſement de la Loi & les Prophetes. Les deux Partis ne trouvent rien à redire à cette explication ſenſée, tout ce qui leur en déplaît, c'eſt la pratique.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que cette explication ne veut pas dire, les *Janſeniſtes* ſeront les maîtres, ou les *Moliniſtes* écraſeront les *Janſeniſtes*, ſoit en Europe, ſoit à la Chine & ailleurs. Cette conſéquence eſt heretique dans la ſpéculation, mais

mais elle eſt orthodoxe dans la pratique. Les fourbes, les trahiſons, les cruautés, les perſécutions barbares, les forfaits mêmes les plus outrés, ſont des actions dignes du Ciel, lorſqu'elles peuvent faire parvenir les Dévots à leurs fins.

Les *Jeſuites* avoient ſanctifié le Culte Idolâtre des Chinois. Ce beau ſecret les avoit élevés aux Honneurs. Ils étoient devenus Mandarins, ils avoient du crédit, des richeſſes, & s'étoient acquis la faveur du Souverain, & du Corps celebre des Lettrés de la Chine. Les *Janſeniſtes* voulurent les ſupplanter. Ils y envoyerent des Miſſionnaires, comptant qu'il n'y avoit qu'à faire entendre à ces Peuples, les abus que les Jeſuites avoient introduit dans la Religion Chrétienne. Ils s'imaginerent follement, qu'il n'en falloit pas davantage, pour s'élever au-deſſus de leurs Ennemis. *Luther* n'en avoit pas fait davantage pour s'acquérir la Suprémacie

macie, en Allemagne, mais ils ne prirent pas garde que les intérêts de la Chine étoient differens de ceux d'Allemagne : cette bévue a ruiné entierement leurs affaires dans ce Païs-là.

Les *Janſeniſtes* voyant que leurs affaires alloient mal à la Chine, voulurent intereſſer l'Europe dans leur querelle. Ils auroient triomphé, s'ils avoient eu affaire à des Ennemis moins ruſés. Il ſembloit même que la Fortune s'étoit declarée pour les premiers. Ils avoient obtenu un Bref du Pape INNOCENT X, qui condamnoit les pratiques des *Jéſuites* comme ſuperſtitieuſes & idolâtres. Le coup étoit terrible pour la Societé. Le zele qu'elle a toujours temoigné pour ſoutenir l'Infaillibilité du Pape ſe trouvoit bien mal payé. Tu t'imagines, Cher KAROKAJO; que ce coup de foudre devoit les abattre, ou les faire renoncer au Dogme de l'Infaillibilité. Mais la Raiſon Civiliſée eſt

eſt fertile en expédiens. Les *Jéſuites* ne ſe ſoumirent point à ce Decret, tout infaillible qu'il pût être. Ils ne firent pas plus de cas de celui qui l'avoit donné, que de ceux qui l'avoient obtenu.

Le Pere *Moralez* qui avoit porté ce Decret à la Chine, n'y eſſuya que des mortifications. Les *Jeſuites* eurent la complaiſance d'envoyer à Rome le Pere *Martin Martini*, qui fit la leçon au Pape, & lui aprit qu'un Pape ſe trompe en ne ſe trompant pas. Le Pape ALEXANDRE VII, Succeſſeur d'INNOCENT X, ne douta point que ſon Prédéceſſeur ne fût un veritable *Innocent*. Il donna un Decret contradictoire à celui que les *Janſeniſtes* avoient obtenu. Voilà les moyens extraordinaires pour prouver l'infaillibilité du Pape, & pour établir ce Dogme. L'Hiſtoire ſe trouve remplie de pareils traits, ou d'autres encore plus frapans. Ce Décret n'aſſura pas ſi fort la victoire aux *Jeſuites*, qu'ils ne

né cruſſent qu'il falloit faire jouer d'autres reſſorts. Les *Janſeniſtes* publioient hautement en Europe, que c'étoit là un de ces tours extraordinaires de la Société, on crut réellement en France, & ailleurs, qu'il y avoit là un peu de friponnerie.

Les *Jeſuites* crurent devoir ſe juſtifier. Ils obtinrent de l'Empereur de la Chine une Declaration auſſi honorable pour eux, que flétriſſante pour leurs ennemis. Ce témoignage glorieux leur fut donné en 1700, ſuivant le calcul des Chretiens. Le Pape, étourdi par les cris des *Dominicains* & des *Auguſtins*, qui pour ſe faire valoir, ont joint aux qualités de leurs Patrons l'opiniâtreté de *Janſenius*; le Pape, dis-je, voulut pour le bien de la paix envoyer à la Chine un Légat *à Latere*. Il nomma l'Eminentiſſime *Thomas Maillard*, Patriarche d'Antioche, & Viſiteur Apoſtolique des Miſſions d'Orient, qui fut enſuite élevé à la Pour-

pr

pre Romaine, & connu ſous le nom de Cardinal *de Tournon*, mais il eſt encore plus celebre par ſa fin tragique. Ce Prelat arriva à la Chine le 8. Avril 1705. Jamais on n'a fait tant d'honneur à perſonne, qu'on en fit à ce Patriarche. Il fut reçu de l'Empereur, & des Grands de ſa Cour, avec tous les honneurs qu'on fait à l'Héritier préſomptif de la Couronne. Il ſe ſeroit maintenu dans tout l'éclat de ſa haute fortune, s'il avoit ſçu profiter des conſeils des *Jéſuites*. Ces Reverends le priérent de ne point parler du Culte qui s'étoit introduit à la Chine : mais ce Prelat mal aviſé voulut faire à ſa tête, & il ſe perdit. Il crut que ſa Religion étoit quelque choſe de ſérieux, & que l'honneur & la gloire de Dieu étoient intereſſés dans le mélange que les *Jeſuites* avoient fait à la Chine des Ceremonies Religieuſes des *Chinois* avec celles des *Catholiques*, & que cela attaquoit la Religion. Mais à quoi penſoit-il ? Ne

voit-il pas que ſi ces Ceremonies avoient été condamnées par le Pape INNOCENT X, elles avoient été approuvées par ALEXANDRE VII ? Convient-il à un Patriarche *in partibus*, de vouloir s'élever au-deſſus de deux Papes, pour les juger ? Ne devoit-il pas ſavoir qu'ils étoient infaillibles tous les deux ? Mais diſoit-il : ces deux jugemens ſont contradictoires : donc il y en a un de vrai, & l'autre eſt faux. Sottiſe toute pure ! il s'agit bien de raiſonner là-deſſus. N'y avoit-il pas un moyen plus court pour trancher la difficulté ? Il n'y avoit qu'à dire, c'eſt un Miſtere, & delà on tire une conſéquence juſte : c'eſt que cela eſt raiſonnable & déraiſonnable tout à la fois, & qu'il faut le croire toujours à bon compte.

Je ſuis fâché de voir un grand nombre d'honnêtes-gens s'expoſer à des perſecutions, & ſe faire martiriſer pour des choſes ſi indifferentes. Mais afin que cela n'arrive plus, j'ai envie de

de leur dire : Gens de petite foi, y a-t'il plus de mal à ſe proſterner aux pieds d'une Idole de *Confucius*, qu'à le faire devant une Croix, faite par les mains d'un Charpentier ou d'un Maçon ? Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre. Meſſieurs les *Janſeniſtes*, vos idées ſont ridicules, vous pouvez avoir la paix à bon marché. Soyez auſſi raiſonnables, ou auſſi foux, que les *Jeſuites*. S'ils pêchent par un endroit, vous pechez par un autre. Ils ſont accommodans, dites-vous : & vous Meſſieurs, vous ne l'êtes pas aſſez. Vous vous recriez contre la Conſtitution de CLEMENT XI. Sachez que vous les avez forcés à faire donner cette Bulle. Il falloit avoir recours à une Autorité Suprême, pour faire condamner votre Morale, ſans cela la leur n'eut pu ſubſiſter. Vous leur aviez apris à jouer de pareils tours, ils ne font que vous rendre la pareille : & tout bien compté, un CLEMENT XI. vaut bien un INNOCENT X.

Les *Janſeniſtes* ſont ridicules, cher KAROKAJO, ils ſe plaignent du mauvais traitement qu'on a fait à leur Pere *Queſnel*. Je trouve qu'on l'a bien ménagé, il eſt mort tranquillement en Hollande. Il a été honoré & chéri de tous ceux qui aprochoient de ſa perſonne. Il a été bien plus heureux que le Cardinal *de Tournon*; car il y a une grande différence entre martiriſer un Livre, ou martiriſer l'Auteur en perſonne. Eſt-ce qu'il n'y a pas bien de la difference entre la tête d'un ſimple Prêtre qui n'a que le droit de porter un petit bonnet quarré, & celle d'un Cardinal qui eſt couverte d'un grand chapeau rouge? Si j'avois un conſeil à donner aux *Janſeniſtes*, je leur dirois de ſe tenir en repos, & de faire attention que leur Parti eſt auſſi décrié en France, qu'il l'étoit il y a trente ans à la Cour de la Chine. Je ne ſuis qu'un petit Sauvage moi, à qui il n'appartient pas de faire le Prophete, ſans cela je leur dirois:

Ecou-

Ecoutez mes prédictions : vous êtes prêts à être chaſſés de France, comme vous l'avez été de la Chine : je ſuis bien ſurpris que votre Saint *Paris* n'ait pas fait cette Prophétie en faveur de ſes Devots, elle leur eût été plus utile que toutes les merveilles que vous prônez tant, & dont tout le monde ſe moque. Tu louerois peut-être mon zele toi, Cher KAROKAZO, qui aimes la paix ; mais les gens ſenſés de l'Ancien Monde te trouveroient ridicule, il faut être fou pour s'imaginer qu'on peut faire entendre raiſon à une certaine troupe de Théologiens. Porte-toi bien, & ſois aſſuré que le vrai Dieu ne ſe plaît point à ces Diſputes, & qu'il ne demande que des Actions juſtes & raiſonnables.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXVI.

ZAKARA A KAROKAJO.

TU auras bien de la peine à t'imaginer, qu'un Sauvage puiſſe prendre la reſolution de reſter dans un Païs où l'on riſque tout en diſant ce que l'on penſe. J'avoue que c'eſt là une ſervitude bien dure pour un homme raiſonnable, on croiroit même

me que ce joug eſt inſupportable à l'Eſprit Humain, ſi l'expérience ne démontroit journellement le contraire. Il n'en coûte pas plus à un François de dire, je crois d'eſprit & de cœur que ce qui paroît noir à mes yeux eſt blanc, & blanc comme neige; qu'il n'en coûte à un Américain, de dire, je crois que le ſoleil luit en plein midi. Je n'emploie là qu'une comparaiſon bien foible. Il n'y a point de mérite à croire dans notre Païs que ce qui eſt noir eſt noir, ou que ce qui eſt blanc eſt blanc: mais il y en a en France pour ceux qui peuvent croire tout le contraire, & le nombre de ces Croyans n'eſt pas petit. Cette fauſſe Croyance eſt une erreur à la mode, fut-elle encore plus ridicule. C'eſt une folie de ne pas la ſuivre. Il t'eſt permis à toi qui es en Amé[illegible] que, de penſer & de dire tout ce qu'il te plaira: il n'y a perſonne qui puiſſe te blâmer, ſi tu ne dis rien que de raiſonnable. Mais tout cela ne fait

rien à l'affaire, & tu n'en saurois rien conclure, si ce n'est que les Sages de ce Païs seroient des Foux en Amerique, & que les Sages de l'Amerique seroient ici de très-grands Foux.

Je conviens avec toi que cette servitude d'esprit est quelque chose de dur : mais on est bien dédommagé de cette contrainte, par la liberté dont on jouit à d'autres égards. Convient-il à un petit Mortel, à un chetif Sauvage, de trouver insupportable un fardeau que les plus grands Rois de la Terre font gloire de porter ? Je suis à-present le premier à blâmer notre sotte vanite, je n'en dois pas paroître plus mépriſable à tes yeux. Sage & judicieux KAROKAJO, on me fait encore belle grace de me laiſſer penſer ce que je veux : on n'en a pas tant fait à HENRI IV, le meilleur de tous les Rois, & le meilleur Catholique du monde en apparence. Les Illuminés de la Foi, qui s'attachent principalement à ſonder l'intention des

Grands,

Grands, eurent la fatale penétration de lire dans ſon cœur, qu'il penſoit en Huguenot quoiqu'il agît en Catholique. Ce Prince, dont la mémoire ſera toujours précieuſe à tous les Ages, fut la victime du zele furieux du Dieu du Païs. Ce Prince, né pour le bonheur des Humains, fut retranché de ce monde dans le tems que ſes Peuples commençoient à goûter le bien qu'il étoit capable de leur faire. Ce terrible exemple a rendu bien des gens ſages à ſalut.

Il y a ici une multitude de gens ſenſés qui penſent auſſi judicieuſement que toi, & qui jouiſſent des agrémens de ce charmant Païs. Ils mourront après avoir coulé les jours les plus tranquilles & les plus heureux. Un Savant n'eſt ici malheureux que par ſa faute. Je pouſſe cette proposition à ſon plus haut point. Un Savant même Proteſtant n'eſt ici malheureux que par ſa faute. Son Dieu ne l'a point contraint à reſter dans un

Païs,

Païs, où ſon nom n'eſt pas agréable. Je me ſuis inſtruit de ce fait dans leurs Saints Livres. *Si l'on vous perſecute dans une ville, fuyez dans une autre*, leur a dit ce Dieu qui aime la paix. Il a pouſſé cet ordre, ou ce conſeil, juſqu'à un point de déſintereſſement, qui revolte le cœur Humain. Jamais il n'y a eu de Dieu qui fût ſi ennemi de la diſpute. *Si l'on vous conteſte votre tunique*, dit-il, *donnez auſſi votre manteau*. Mais perſonne n'a encore pris cela au pied de la lettre. Je ne ſai ſi c'étoit là abſolument ſon intention. Je te dirai ſeulement en paſſant, qu'on l'interprete comme l'on veut; & de là viennent les diſputes éternelles de tant de braves gens, dont les paroles & les actions, à cela près, les auroient fait paſſer pour des Demi-Dieux, chez les anciens Peuples de l'Europe & de l'Aſie.

Tu pourrois parcourir la terre & les mers, ſans trouver un Peuple qui aimât tant ſon Roi, & un Roi qui ai-

aimât tant ſon Peuple. On les voit pourtant ſouvent brouillés enſemble, mais ces querelles relevent l'éclat de la gloire de cette Nation. Le principe en eſt noble, il n'y a que la longueur de trop. Le Roi veut faire le bonheur parfait de ſon Peuple, le Peuple veut faire le bonheur de ſon Roi: voilà toute la querelle. Le Roi n'a d'intention que de prévenir les diſſentions qui peuvent altérer le tranquillité de ſes Peuples : & cela eſt ſi vraï, qu'il n'y a perſonne qui en doute, pas même ceux qui lui ſont oppoſés. Il n'eſt preſque occupé au-dedans, que du ſoin d'entretenir l'harmonie entre les deux Puiſſances qui ſont dans ſon Royaume. L'une eſt la Puiſſance Séculiere ou Temporelle, l'autre eſt la Puiſſance Spirituelle ou Eccléſiaſtique. Ces deux Puiſſances, jalouſes l'une de l'autre, troublent le repos du Roi, qui n'a jamais donné à l'une & à l'autre que des marques d'une affection paternelle.

Peut-

Peut-être n'y a-t'il qu'un malentendu entre elle-, mais le préjugé est fort. La Puissance Temporelle instruite, par l'expérience, que la Puissance Ecclésiastique absorbe toujours l'autorité de sa rivale, pour peu qu'elle lui laisse prendre pied, tient ferme contre la bénignité du Prince, de peur qu'elle ne se laisse surprendre par les spécieux prétextes que celle-ci a coutume d'employer pour surprendre la bonté des plus grands Rois. Les exemples que fournit l'Histoire des siecles passés, font craindre pour de si terribles évenemens. Voilà le seul point capable de porter le Parlement à resister à son Roi. Cet Illustre Corps suplie son Roi d'examiner l'état de la question, & de faire sentir tout le poids de son indignation, à celle de ces deux Puissances qui attente aux droits & prérogatives du Souverain.

Je n'entrerai point avec toi, Cher KAROKAIO, dans un détail qui éxigeroit que je fusse mieux instruit de tou-

toutes les contestations qui se sont élevées sur ce sujet, je voudrois que tu fusses à portée de voir ces choses de tes propres yeux. C'est un spectacle digne de l'attention d'un homme judicieux. Tout ce qu'il y a de gens sensés, tant ici que chez les Peuples voisins, ont les yeux attachés à ce rôle que la Discorde joue en France, & qui est bien plus de conséquence que le Public ne se l'imagine.

S'il est vrai qu'il s'agisse dans cette querelle de la Prérogative Royale, & des Libertés de l'Eglise du Païs, l'affaire est de la derniere conséquence. Quelle mortification ne seroit-ce pas pour une Nation aussi jalouse du point d'honneur que les François, de voir leur Roi soumis au caprice d'un Prêtre, & de le voir, comme un HENRI IV, Empereur, humilié aux pieds d'un Pontife, & recevoir publiquement des coups de bâton, ou de le voir réduit au triste sort d'un JEAN SANS-TERRE en *Albion*? Il faut qu'on dégui-

déguiſe au Public l'état de la queſtion, ou que les François ſoient bien dégénerés. Il ne convient pas à un Sauvage tout nouvellement débarqué, de prononcer ſur cet article. Tout ce que je puis croire de cette querelle bruyante, c'eſt qu'il s'y agira de quelques termes nouveaux qui choquent l'oreille des François, ou que cette Nation ſe défie du jeu de mots des Italiens. A entendre parler le Sénat, & les *Janſeniſtes* de ce Païs, la choſe eſt claire, le péril eſt grand, ils ont ſonné le tocſin. Les Parlemens ont arboré leur pavillon contre les bannieres du Pape, ils ont fait brûler par main de Bourreau des Ordonnances ſignées de celle du Pontife, & on fait le même traitement à quelques Brochures de même étoffe.

La Cour a deſaprouvé la conduite de ſes Gens de Juſtice, ſans pouvoir s'en faire obéir entierement. Les Parlemens prétendent lui donner des marques de fidelité en lui déſobéiſſant.

Tu

Tu ne pourrois croire, Cher KAROKAJO, que leur procédé pût être juſte & raiſonnable, ſi je ne te l'expliquois plus clairement : il n'en faudroit pas davantage pour révolter un Sauvage, s'il n'étoit pas inſtruit des Maximes du Gouvernement de ce Païs. Le Roi eſt Souverain, & Maître abſolu dans ſon Royaume, perſonne ne lui diſpute cette prérogative. Ses Sujets veulent qu'il ſoit maître, & abſolu réellement, & qu'il ne dépende d'aucune Puiſſance de la Terre, voilà pourquoi ils lui réſiſtent aujourd'hui. Ils prétendent que la Cour de Rome ne s'eſt élevée que par ſes artifices, & qu'elle en emploie aujourd'hui de ſi cachés & de ſi détournés, que Sa Majeſté, toute ſage qu'elle eſt, ne s'en apperçoit pas. Ils diſent qu'elle a le cœur trop bon & trop pur, pour s'imaginer qu'il puiſſe y avoir quelque choſe de mauvais dans celui du Saint Pere ; mais que les noms font rien aux choſes, & qu'on a vu des *Scélérats* porter le nom de *Juſte*. Ces Meſ-

ſieurs n'épargnent pas le Saint Pere.

Voilà les cauſes de leur déſobéiſſance. Cauſes nobles s'il en fut jamais ! Auroit-on pu blâmer les *Athéniens*, s'ils euſſent retenu leur Roi CODRUS, lorſque, par un principe de Religion, il voulut s'expoſer à périr pour ſauver ſon Peuple ? Diroit-on que ce Roi n'aimoit pas ſon Peuple, ou que ce Peuple n'aimoit pas ſon Roi ? Jamais il n'y a eu d'amour plus ſincere & plus réciproque. Voilà l'image de cet amour pur & vif, que le Roi de France a pour ſes Sujets, & celui que ſes Sujets ont pour lui. Y a-t'il eu perſonne ſur la terre, qui ſe ſoit aviſé de blâmer les François, d'avoir ôté à leur Roi FRANÇOIS I. la liberté de paſſer en Eſpagne, pour ſe rendre captif de CHARLES V ?

Ce Roi, le plus zèlé obſervateur de ſa parole avoit promis à CHARLES V. de retourner en captivité à Madrid, au cas qu'il ne pût ſatisfaire aux engagemens qu'ils avoient contractés enſem-

enſemble. CHARLES avoit abuſé de la bonne foi de FRANÇOIS, & ce dernier veut tenir ſa parole à ſon dam. Ses Peuples s'y oppoſent. Dis-moi, ſont-ils criminels ? Voilà l'état de la querelle d'aujourd'hui, il n'y a que les mots de changés : au lieu de CHARLES, mettez PAPE, diſent les Gens de Robe ? Le préjugé eſt fort, ſurtout ſi ce que les Oppoſans diſent eſt bien vrai. Ils diſent, que le Roi de glorieuſe mémoire, ſous le Regne duquel ces troubles ont commencé, étant alors à l'article de la mort, dit au Pere *le Tellier*, qui lui recommandoit la *Conſtitution*, & le prioit, en preſence de deux Cardinaux, de donner ſur cela ſes ordres. Vous ſavez bien, dit ce grand Roi, que jamais je n'ai entendu cette affaire, que je m'y ſuis conduit par vos avis ? Il y joignit qu'il s'en remettoit à leurs conſciences, & qu'ils en répondroient devant Dieu. Tous trois lui répondirent, qu'ils ſeroient volontiers ſes cautions. Ce trait ſeul, s'il eſt auſſi

vrai qu'on le publie, ſuffiroit pour prouver que ceux qui ont l'oreille du Roi, ne ſont pas ceux qui ſont les mieux intentionnés pour lui.

Si ces trois Cautions euſſent eu affaire aux Rois du Mexique, on les auroit dépêchés pour aller repondre perſonnellement de leur garantie. Mais il n'en eſt pas ainſi du Confeſſeur d'un Monarque, ou d'un Particulier de l'Europe : il ne va jamais ſe préſenter, que lorſque le procès eſt jugé définitivement, & qu'on n'a plus beſoin de ſa garantie. Il n'y en a pas un ſeul qui voulût s'expoſer à aller répondre au Tribunal de la Divinité, au moment que le jugement ſe doit rendre. Un Prêtre ne ſe rend jamais caution, que lorſqu'il eſt aſſuré de n'être point obligé de payer : ſans cela ils ne voudroient jamais répondre pour perſonne. On en voit très-peu qui veuillent répondre pour une petite ſomme d'argent, que leur Parent ou leur Ami auroit empruntée d'un Uſurier. La choſe eſt de conſéquence

alors

alors, ce n'eſt plus une bagatelle, comme de répondre corps pour corps & ame pour ame, comme ils le font au Tribunal de Pénitence. La différence eſt grande, je tâcherai de te la faire appercevoir. Selon le ſyſtême de la Religion du Païs, le jugement qui ſe fait au moment du trépas, n'eſt point ſurſis pour faire intervenir en cauſe le Garant, & le rendre reſponſable pour celui dont il s'eſt déclaré caution; & delà on conclud qu'il n'y a point de meilleure garantie que celle que fait un Prêtre, parce qu'il ne riſque rien. Dans les Tribunaux de l'Ordinaire, la Caution eſt obligée de payer, ſi celui pour qui il s'eſt rendu garant, eſt inſolvable, ou ne veut pas payer. S'il en étoit de même au Tribunal de la Juſtice Divine, le riſque ſeroit grand pour les Prêtres qui ſe rendent ſi témérairement caution pour ceux qu'ils dirigent. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré que devant Dieu, chacun eſt obligé de répondre pour ſoi.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXVII.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON voit ici des choſes extraordinaires. Ce ne ſont pas les Eccléſiaſtiques qui ont ſeuls le privilege d'aprendre aux autres ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Un Sauvage eſt un ſot animal. Ne te met pas en colere ſi je te le dis. Je veux bien, ſi tu le

le veux, faire une exception pour toi ſeul : car je t'aime, & je ne veux point te choquer : mais tu ſais que tu m'as fait promettre de te dire librement ce que je penſe des Maximes Européennes, & des nôtres. Il y a bien loin des unes aux autres, il y a cependant du ridicule partout.

Le Bon-Sens nous a apris bien des choſes, mais ſi nous n'en ſavons pas davantage, c'eſt bien notre faute. La Raiſon Civiliſée avoit trouvé un moyen aſſuré pour dammer le pion à la nôtre. Elle alloit triompher, ſi elle n'eût apris à ſes Dévots l'art de tirer des conſéquences extraordinaires. Elle avoit trouvé le ſecret de répandre partout la ſcience & l'érudition : & afin que tous ſes Sujets fuſſent des Erudits, elle voulut qu'on vendît le ſavoir à grand marché.

Si notre Raiſon Sauvage avoit ſçu cela, elle auroit tremblé. Envain auroit-on voulu la raſſurer, elle auroit toujours cru ſa défaite certaine. Comment

ment auroit-elle pu s'imaginer que dans des Païs où la ſcience eſt ſi répandue, comment, dis-je, auroit-elle pu s'imaginer qu'on y trouveroit tant d'Ignorans ? Cette verité auroit été plus incompréhenſible pour elle, que la poſſibilité de la Quadrature du cercle pour un Mathématicien, la Tranſubſtantiation pour un Catholique, ou la Réſurrection des Morts pour un Médecin.

Réellement, Cher KAROKAJO, lorſque la Raiſon Civiliſée forma le deſſein de bannir l'ignorance, elle s'y prit d'une maniere qui ſembloit être tout ce qu'il falloit pour réuſſir. Mais qui peut compter ſur le ſuccès d'un deſſein ſagement imaginé, ſi ce ſont les Hommes qui doivent l'éxécuter ? Je crois que la Raiſon Civiliſée merite à cet égard des éloges, tu pourras en juger toi-même. Voici comme elle s'y prit. Les moyens dont on ſe ſert aujourd'hui pour inſtruire les Hommes, ſont ridicules, dit-elle

un

un jour dans un petit grenier d'Harlem, où elle s'occupoit à déchifrer quelques Copies d'un ancien Livre, ſans pouvoir en venir à bout. Ces moyens ſont ridicules, on fait mille Copies d'un Manuſcrut, & les Anes de Copiſtes qui ne ſavent pas bien lire, s'aviſent de deſſiner au naturel les mots qu'ils ne peuvent pas déchifrer. Ils croient que c'eſt aſſez pour des Lecteurs qui ſont quelquefois plus ignorans qu'eux, cela eſt ridicule à l'extrême. Allons vîte! qu'on chaſſe ces gens-là. Ils ſont cauſe que mes Peuples ſont ignorans, & indignes de mon empire. Le crime eſt grand, c'eſt un crime de Lèze Majeſté au premier chef. Il ternit la gloire de mon trône. Qu'on les puniſſe. Allons vîte! qu'on les faſſe mourir de faim.

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Elle appelle les Imprimeurs vilains craſſeux pour la plupart, juſques là qu'une Sucrée ne voudroit pas les toucher du bout du doigt, quand même elle les croi-

croiroit auſſi vigoureux qu'un HERCULE, c'eſt pourtant beaucoup dire, La Raiſon Civiliſée avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir que le Public pourroit ſe dégoûter d'une drogue aprêtée & débitée par des mains ſi malpropres. Ce n'eſt pas qu'elle ignorât que les plus délicats boivent avec plaiſir un vin preſſé par les pieds puans d'un Vendangeur, & qu'ils ſe contentent de ſavoir qu'il eſt bon ſans s'amuſer à faire d'autre enquête : elle ſavoit bien qu'on mange le pain d'un Boulanger, ſans s'informer s'il s'eſt lavé avant de le pêtrir.

Mais afin d'ôter tout prétexte de répugnance pour l'article en queſtion, elle eut recours à un tour extraordinaire, qui lui avoit déja réuſſi. Une Fille dont la beauté fait du bruit, eſt un tréſor ineſtimable pour les Marchands de Galanterie qui ont leur boutique dans la galerie du Palais. Cette Belle débite plus de colifichets dans un jour, qu'une vieille Grand Mere

Mere n'en débiteroit dans toute une année. Voilà pourquoi elle voulut qu'on mît de belles Femmes dans les boutiques des Libraires de Paris, & qu'elle fit défenſe à ces Meſſieurs de trouver à redire à leur coquetterie. Jamais il n'y eut rien de mieux imaginé, pour favoriſer le debit de la ſcience.

On la vendoit alors en gros & en détail. Mais l'avarice & l'orgueil des Libraires faillirent à faire évanouir ces beaux projets. Ils mépriſerent les Auteurs qui ſont les Ouvriers qui fabriquent la Science. Ils voulurent avoir leurs travaux au plus bas prix, & les vendre bien cher au Particulier. Leur avidité décrédita cette bonne drogue. Elle n'eſt pas ſi utile à la vie, qu'on ne puiſſe s'en paſſer ſans courir riſque d'accourcir ſes jours. On ſait que l'Ignorant vit autant que le Savant. Bien des gens prirent le parti de ſe paſſer des Livres qu'on tenoit à un ſi haut prix, & cela ſe pratique

tique encore aujourd'hui. Voilà pourquoi la Raiſon du païs a voulu qu'on en fît de toutes ſortes d'eſpeces, & qu'on les proportionnât aux facultés du Pauvre & du Riche.

Mais malgré tous ces beaux Reglemens, on alloit voir avorter tous ces projets, ſi la RAISON ne ſe fût aviſée de faire comparoître les Libraires à ſon tribunal. C'eſt là qu'elle leur dit d'un ton majeſtueux : Je vous prens pour être mes *Courtiers Evangeliques*. Ne ſoyez point orgueilleux de cette qualité, je ne vous mets point au niveau des Gens d'Egliſe, quoique vous leur reſſembliez en quelque choſe: aprenez ce qu'emporte le titre que je vous donne. *Courtier Evangelique* ne ſignifie autre choſe que porteur de bonnes nouvelles, & ce ſera vous qui les porterez. Je vous confie les lumieres des ſavans, & de ceux qui ne le ſont pas. Je ne veux point vous contraindre. Je vous fais maîtres des Livres ſaints comme des Livres profanes,

phanes, ſenſés & ridicules. Vendez-les en gros & en détail. Mais gardez-vous bien d'imiter ces Miſérables, qui font de groſſes proviſions de Bled dans leurs greniers, & qui ſe rendent éxécrables aux yeux du genre humain, parce qu'ils ne veulent pas en faire part aux autres.

Prenez, Meſſieurs les Libraires, prenez une conduite tout oppoſée: c'eſt aſſez pour vous de ſavoir le titre d'un Livre, il faut que vous laiſſiez aux Curieux le ſoin de ſavoir ce qu'il contient. Gardez-vous bien d'imiter deux ou trois Fous qui ſont à Paris, vous ſavez de qui je veux parler. On ſe moque d'eux, parce qu'ils ſont trop ſavans pour des Libraires. Voyez comme on traite les Libraires qui ſe diſtinguent dans la République des Lettres. *Maître Henri* n'a-t'il pas été mis tout du long dans l'*Almanac du Diable*? Savez-vous le crime qu'il avoit commis? Il s'étoit rendu habile, il étoit ſavant, & cela ne convient point à un Libraire. Q Gar-

Gardez-vous donc bien de l'imiter, & un petit nombre d'autres que je connois. Quelle folie pour des Libraires ! de s'imaginer qu'on doit n'avoir que de bons Livres dans sa boutique. Mais j'oublioisà vous recommander une choſe, cela rendra ma harangue plus longue, & elle en ſera plus à la mode. Attachez-vous à vous concilier la bienveillance des Avocats, & des Gens d'Egliſe, ſur-tout de ceux qui ſont d'un eſprit turbulent, voilà des gens que vous devez ménager. Ces Meſſieurs vous feront vivre, mais ce ne ſera pas à leurs dépens, ne ſoyez pas aſſez fous pour vous l'imaginer : ils vous laiſſeroient plutôt mourir de faim que de vous donner un ſou. Voici comment ils s'y prendront. La fureur de ſe ſignaler par des diſputes les animera les uns contre les autres, ils prendront plaiſir à ſe dire des injures, ils écriront à tors & à travers, vous imprimerez, & le Public en fera les frais.

Ce

Ce ſont là les inſtructions que la Raiſon Civiliſée donna aux Libraires pour mettre la Science en credit ; & depuis ce tems-là on en fit des Magaſins publics & particuliers, en différens endroits de la terre. On ne ſuit plus la pratique bizarre des Anciens, qui ſe minoient le corps & l'ame pour faire un petit magaſin, qu'ils emportoient par-tout où ils alloient. La Pratique aujourd'hui eſt bien différente. On peut ſe faire un aſſortiment de Savoir & d'Erudition qui eſt bien plus conſidérable que celui que les Sages de la Grece avoient dans leur cervelle. On le fait ſans ſe donner beaucoup de peine : & ſi l'on eſt riche, on peut être poſſeſſeur de toute la ſcience des Savans, ſans ſe donner d'autre peine que celle d'ordonner à un Intendant de l'acheter chez un Libraire. Tout cela veut dire, Cher KAROKAJO, qu'on peut être ignorant, & ignorantiſſime, & être poſſeſſeur de toutes les Sciences.

Ne va pas t'imaginer pour cela, qu'il n'y ait que les Riches qui puiſſent faire de groſſes proviſions de Science, qu'ils tiennent renfermée dans un Cabinet ou dans une Bibliotheque, c'eſt chez les Gueux qu'on voit les plus belles. Il y a ici une troupe de Mandians, qu'on reſpecte parce qu'ils ſont mépriſables, & qu'ils ne ſervent à rien; ou s'ils ſont bons à quelque choſe, c'eſt à faire porter aux Idiots la peine de leur crédulité. Il y a des gens qui veulent être trompés. Hé bien ce ſont ces gens-là que les Moines attrapent, y a-t'il là tant de mal? Il eſt vrai que le nombre en diminue tous les jours, auſſi ne voit-on plus ces riches Mandians élever de ſuperbes Edifices, comme ils faiſoient autrefois. Ce n'eſt pas leur faute, diſent-ils, c'eſt qu'ils ne trouvent plus de grues.

Je voudrois pour le bien de ces Peuples-ci, qu'ils n'en trouvaſſent point-du-tout, & que tous les Peuple-

ples de l'Ancien Monde fuſſent auſſi ſages que les Anglois. Cette Nation a fait rendre gorge aux Moines & aux autres Eccléſiaſtiques, qui s'étoient appropriés les biens des Bigots. Les tréſors que poſſedoient ces vénérables Fainéans, ſont répandus dans le Corps de la Nation, & n'ont pas peu contribué à la faire fleurir. C'eſt là qu'on voit mettre à profit ces riches tréſors de la Science. On voit par-ci par-là quelques riches Particuliers qui imitent les riches d'Albion. Mais la plus grande partie de ceux qui ſont dans le goût d'avoir des Biblioteques, imitent les Moines dans ce point ſeul, c'eſt qu'ils ne ſe ſervent point de la ſcience des Savans qu'ils ont amaſſée à grands frais. Il y a réellement autant de ridicule dans la manie d'un Homme qui fait un amas de Livres ſans s'en ſervir, qu'il y en auroit dans celle d'un riche Eunuque, qui n'épargneroit rien pour ſe faire un beau Sérail. Si tu rendois viſite à un de ces Poſſeſ-

ſeurs de Science dont je te parle, il te diroit : Voilà les Ouvrages d'un tel, voila les Penſées d'un autre, ici eſt la Philoſophie du Docteur des Rois de Macedoine, j'ai eu ſoin de mettre là le Savoir des Sages de la Grece. Rien ne me manque. J'ai recueilli tous les Ouvrages des Savans, j'ai tout juſqu'à leurs Pieces fugitives. C'eſt ici où vous voyez d'un coup d'œil tout le Savoir des Auteurs anciens & modernes.

Le Poſſeſſeur de la Science des Savans n'a réellement en propre que l'ignorance, c'eſt là ce qu'il emporte par-tout avec lui. S'il ſort de ſa maiſon, il laiſſe toute ſa ſcience dans ſon cabinet : & ſi les Voleurs venoient à faire raſle dans ſa Bibliotheque, il ſe trouveroit auſſi vuide de ſcience, que celui qui n'en a jamais fait proviſion. Tu vois, Cher KAROKAJO, que le beau ſecret que la Kaiſon de ce Païs a inventé, n'a pas tout le ſuccès qu'on en devoit eſperer. Mais ce n'eſt pas

ſa

sa faute, & les sentimens sont fort partagés là-dessus. Les uns tiennent pour l'affirmative, & les autres pour la négative. Si un Maître ne rend pas son Disciple savant, c'est la faute de l'Ecolier disent les Docteurs, *Asinatio sapè fricat scholasticos.* A cela les Disciples répondent, *sapè quoquè magistros.* Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré qu'il faut être fou pour amasser des trésors dont on ne fait point d'usage.

FIN.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPUYSE A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

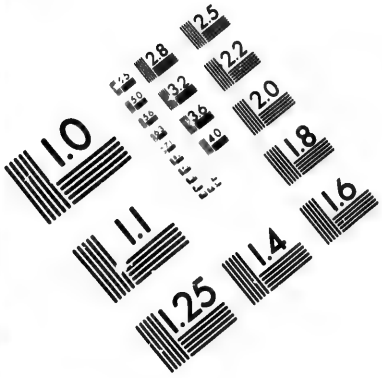
LETTRE XXVIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON dit ici que toutes les Ames ſont égales, mais je n'en crois rien. C'eſt dans les cérémonies de la Religion de ce Païs, qu'on peut s'aſſurer que les Peuples de l'Ancien Monde croient tout le contraire. Si un Riche laiſſe dequoi intéreſſer les Prê-

Prêtres à prier pour lui après ſa mort, on regarde ſon ame comme un être d'importance, tandis qu'on ne fait nul cas de celle d'un Pauvre qui ne laiſſe rien. Un Prêtre croit lui faire une belle grace s'il lui chante un *Libera*, encore n'eſt-ce pas ſur le haut ton. Il n'en eſt pas de-même chez les Sauvages, on n'y diſtingue les hommes que par leurs vices & par leurs vertus. Si un Honnête-Homme meurt, ſa famille cherche à le faire vivre après ſa mort; on conſerve cherement ſon corps après l'avoir embaumé, & on le met dans le principal endroit de la Cabane. Mais il n'en eſt pas ainſi dans ce Païs: on expoſe les corps à la corruption: tout ce qu'on cherche à conſerver, c'eſt l'ame d'un Riche, qui ne s'eſt ſouvent ſignalé que par des injuſtices.

Qu'il y a de difference entre les funérailles d'un Pauvre, & celles d'un Riche! j'ai aſſiſté aux unes & aux autres. Mais on fait à leurs corps & à leurs



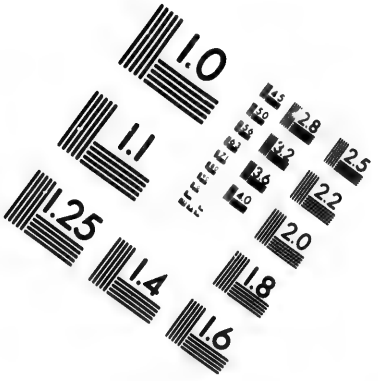
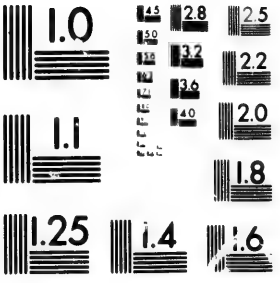
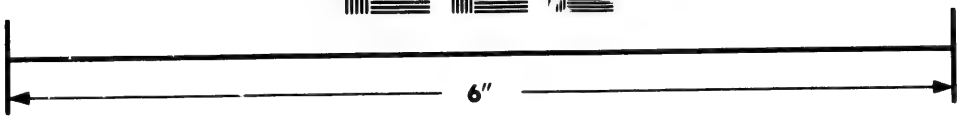
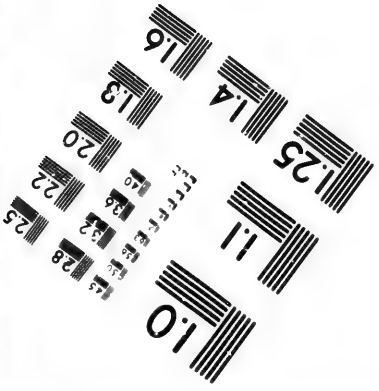
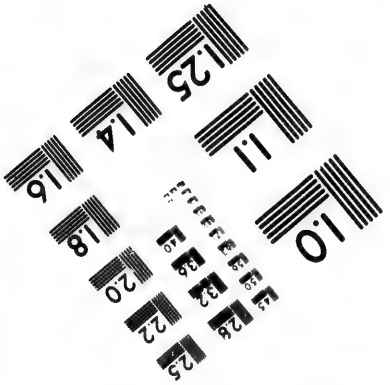


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

leurs ames, des honneurs bien differens. On obſerve à cet égard la même diſtinction qu'on obſerve entre un Pauvre & un Riche durant leur vie. J'ai vu enterrer un Mort de qualité, c'eſt *Lucius* qui m'a mené à cette pompe funebre, & j'ai eu bien de la peine à l'y réſoudre. Les Dévots n'aiment pas la compagnie d'un Sauvage, lorſqu'ils vont à l'Egliſe, & aux autres exercices de leur Religion. Je ne ſaurois les blâmer. Car pour ne te le pas diſſimuler, Cher KAROKAJO, il n'y a rien de plus ridicule que la figure d'un Sauvage dans les Aſſemblées des Dévots ſuperſtitieux, je le ſens à preſent plus que jamais. Nous riſquons beaucoup en y allant ſeuls, & nous pouvons mettre en peine les Amis qui nous y conduiſent.

Je ne veux pas vous refuſer, me dit *Lucius*, mais je veux faire quelques conditions avec vous. Tout ce qu'il vous plaira, lui dis-je. Voici ce qu'il

qu'il éxigea de moi. Vous ferez, me dit-il, tout ce que vous me verrez faire. Nous fumés bien-tôt d'accord, bien ou mal je l'ai fait: la curioſité ne permet pas toujours d'examiner juſqu'où l'on doit être ſcrupuleux Je ne m'amuſerai point à te dire toutes les leçons qu'il me fit. Il me rappella les petites avantures qui me ſont arrivées à cette occaſion. Il m'en raconta quelques autres, capables de rendre un Sauvage circonſpect.

Tu ſais qu'il y a des Peuples en Amérique, dont nous ne connoiſſons les Cérémonies Funebres que par tradition. Ils croient que les Etrangers qui ſe trouvent aux Obſeques d'un Grand, ſont des Eſclaves nouveaux, que le Génie Tutélaire du Païs y a conduit pour en honorer la pompe. On ne leur fait point de quartier: on les ſacrifie, & on les enterre enſuite au pied du Mort de qualité, pour qu'ils puiſſent le ſervir dans l'Autre Monde.

On ne fait point ici ces ſortes de ſa-

cri-

crifices, j'avois eu la précaution de m'en informer avant d'assister aux Funérailles de l'illustre Mort dont je te parle. Ce n'est pas en Europe qu'on immole le sang humain dans de telles circonstances. Les yeux de ces Peuples ne sont pas faits pour des scenes si tragiques, mais ils ont pourtant une manie bien bizarre. Ils s'en prennent à leur Dieu, & le sacrifient invisiblement cent fois par heure sur cent Autels differens. Un Prêtre fait cela dévotement pour une piece de dix sols. Voilà un Dieu sacrifié pour une bagatelle, & quelquefois pour l'honneur & la gloire d'un Scélérat trépassé.

J'ai trouvé cela si extraordinaire, que je me suis risqué à demander si ce Dieu faisoit cela de son bon gré, ou s'il y étoit forcé. On m'a dit qu'il s'étoit habitué à cela, & je crois que ce jeu lui plaît. Ses Dévots disent qu'il y prend plaisir, je ne saurois en douter : car il est constant que si cela ne

lui

lui plaisoit pas, il n'auroit qu'à n'y pas venir, & faire la sourde oreille quand les Prêtres lui diroient de descendre : il est sur qu'ils n'iroient point le chercher.

Voilà un de ces Points capitaux qui enflamment la haine des Catholiques & des Huguenots. Ceux-ci blâment la conduite des premiers : mais ils ont tort, & je ne saurois m'empêcher de les blâmer à cet égard. Tien, Cher KAROKAJO, je suis en colere contre ces gens-là. Si je me mêlois de disputer avec eux, je pourrois facilement les convaincre. *Volenti non fit injuria*, diront-ils que ce n'est pas là un Axiôme de Droit bien apliqué ? Souffre-t'il quelque contradiction ? J'ai presque envie de leur dire. Messieurs, laissez les Prêtres Catholiques en repos, leur procedé n'est pas si ridicule que vous le faites. Y a-t'il du mal de faire à son Dieu ce qu'il veut qu'on lui fasse ? Mais je n'aime point à disputer. D'ailleurs on pourroit me

dire, que la ſottiſe des *Amalecites* ne fut pas ſi grande, lorſqu'ils refuſerent de tuer *Saül*, & d'obéir au commandement de ce Roi, dans le tems de ſa frénéſie & de ſa fureur. Il n'y a rien de plus dangereux que de diſputer avec un Huguenot, il ne ſe preſente jamais dans le champ de bataille ſans être armé de pied en cap, & prêt à parer les coups qui lui ſont portés en *Barbara*. Il a des inſtrumens de guerre qu'on appelle des Argumens cornus, qui ſont auſſi terribles que les Beliers de JULES-CESAR.

Revenons à notre Enterrement, je ne ſai comment j'ai pu le perdre de vue. Une foule de Prêtres & de Dévots vint querir le Mort. On portoit devant lui pluſieurs Croix, qui ſont les Armoiries du Dieu du Païs. Il y a ceci de particulier: c'eſt que les Croix, les Chandeliers; & les Chandelles, & tout le reſte de l'attirail, eſt plus ou moins ſomptueux, à proportion des ſommes que le Défunt laiſſe aux Geſis

Gens d'Egliſe ; & les prieres ſont plus ferventes & plus nombreuſes, ſi les Legs ſont plus conſidérables.

La pompe de celui-ci étoit magnifique, ſi on le peut dire d'une pompe lugubre. Cet illuſtre Mort fut porté dans le Temple du Dieu du Païs. C'eſt là où pourriſſent les Riches, qui à proportion de leurs tréſors doivent être rongés par les vers ou par les rats, qui ont leurs retraites plus ou moins loin de l'Autel.

Les Prêtres & les Moines entonnoient des himnes & des cantiques dans une Langue que le Peuple n'entend point, mais leur Dieu l'entend bien, & cela ſuffit. On fit à cet illuſtre Mort des honneurs qu'il ne ſentoit pas. Je t'avouerai que je trouvai cela impertinent : parce qu'en Amérique nous trouvons très-ridicule de faire des honneurs à des ſujets qui en ſont indignes, ou qui y ſont inſenſibles. On l'arroſa d'Eau-Beniſte, qui ne paſſoit point le drap qui couvroit le cer-

cueil. Mais l'intention qui fait tout à l'Egliſe, la faiſoit bien paſſer au-delà. Pas un Malin Eſprit n'aproche de ce corps, du moins je n'en vis pas ; mais ils ne ſe fourrent pas dans les endroits où l'on n'épargne pas l'Eau-Beniſte. L'Ame du trépaſſé n'étoit point preſente, mais cela ne faiſoit rien à l'affaire, on faiſoit à bon compte comme ſi elle y eût été. On mit le corps en terre, en diſant, que les Anges, Saints, &c. te conduiſent en Paradis, & que les Principaux de la Cour Céleſte te reçoivent à ton arrivée.

Tout cela veut dire, Pauvre Corps va vîte pourrir en terre, où nous te logeons ; & toi, Pauvre Ame, qui n'y vas pas, & qui ne ſaurois avoir l'oreille aſſez fine pour nous entendre, obéi-nous, & va ſeulement en Paradis. Nous ſavons que tu dois y être déja, ſi tu devois y aller. Et ſi tu y eſt, tu y reſteras, parceque l'arrêt prononcé eſt irrevocable. Va ſeulement, & ſi nos prieres ne te ſont pas uti-

utiles, elles ne seront pas perdues, nous en trouverons bien le fruit dans notre cuisine. Voilà une paraphrase qui ne plairoit pas à tout le monde, parce qu'elle est trop claire, mais elle est bonne pour toi qui aimes ce qui est clair.

Je n'entrerai point avec toi dans le détail des autres cérémonies, ce ne sont que des bagatelles qui ne meritent pas qu'on se donne la peine d'en parler : il n'y a qu'un Huguenot qui puisse perdre son tems à les censurer. Il me suffira de te dire, que les offrandes se faisoient en argent monnoyé. Cela est raisonnable, on sait que c'est là la meilleure drogue qu'il y ait. Tu n'iras pas te mettre dans l'esprit, que c'étoit pour le Dieu du Païs qu'on les faisoit. Un Sauvage sait bien qu'un Dieu qui auroit besoin de l'or & de l'argent de ses Dévots, seroit bientôt décrédité. On aime à demander aux Dieux, & on ne fait aucun compte de ceux qui veulent qu'on leur donne.

L'Or, l'Argent, & les Preſens qui ſe font à l'Offertoire, ſont pour le Prêtre, qui, par un droit légitime & inconteſtable, doit vivre de l'Autel. C'eſt là un fond riche, noble, & qu'on ſait bien faire valoir. Je ſortis du Temple avec la foule : car on en ſort pêle-mêle, ſans obſerver rien de ce qui s'obſervoit lorſqu'on y entroit. J'étois tout occupé de ce que j'avois vu, lorſque *Lucius* me dit. Que penſez-vous de ces cérémonies ? elles ſont bien différentes de vos cérémonies de l'Amérique. Vous voyez, me dit-il, que chacun y aſſiſte volontairement. Les parens & les amis du Défunt n'y répandent que des larmes que la tendreſſe leur arrache. Le Chant des Prêtres n'eſt point interrompu par les heurlemens de ces malheureux, que vos Sacrificateurs ſont prêts à égorger ſur le tombeau du Noble. On ne voit point pâlir ici les Aſſiſtans à l'ouverture du Teſtament du Trépaſſé, qui contient l'arrêt de mort de ſes plus fidel-

fidelles ſerviteurs & amis. On ne voit point ces malheureuſes Victimes recevoir pour recompenſe de leurs ſervices, les châtimens que méritent le crime & l'injuſtice.

Je n'ai jamais vu *Lucius* ſi diſert, il auroit pu confondre tous les Prédicateurs du Mexique, dont les ſentimens & les pratiques ſont abominables. Il eſt zelé pour les maximes de ſa Religion, mais je ne lui conſeillerois pas d'aller faire le Miſſionnaire chez ces Barbares. Voyez, me dit-il, la difference qu'il y a de cette pompe, à celles que vous avez en Amérique. On ne ſacrifie point ici le ſang humain. Nous n'inſultons point à la memoire du Trépaſſé. Nous prions pour lui. Nous empêchons les Démons d'aprocher de ſon corps, en l'aſpergeant avec de l'Eau-Benite. Nous ne l'enſeveliſſons point dans les Païs d'un *Ometothtli*. S'il a trop aimé le Vin, s'il a été paſſionné pour les Femmes, ou pour la profeſſion des Armes,

Armes, on ne l'enterre point avec l'attirail d'un *Tlaxolenli*, ou d'un *Vitzilopuchtli*, pour que ces trois Dieux, plus méchans que trois Diables, ne ceſſent de les tourmenter éternellement.

Je vous avoue, dis-je à *Lucius*, que vos céremonies funébres ne ſont pas ſouillées par l'effuſion du ſang humain : mais croyez-vous qu'elles ſoient plus ſaintes que celles du Mexique, que je condamne avec vous? Que pourriez-vous répondre à un de ces Barbares, s'il vous diſoit ? Où trouvez-vous plus de cruauté, ou à répandre le ſang humain dans une cérémonie, ou à s'abreuver du ſang de la Divinité, comme font vos Prêtres qui le boivent à longs traits ? L'un & l'autre me paroit abominable. Voilà, Cher KARAKAJO, ce que je dis à *Lucius*, & il ne veut plus me voir. Je vai prendre une bonne réſolution, je ne parlerai plus de Religion aux Gens Civiliſés.

Ces

Ces gens-là nous prennent pour des Athées, ou pour des Foux, ils ont eux-mêmes la cervelle renverſée. Ils s'imaginent que cette belle invention de leur Raiſon Civiliſée leur fait beaucoup d'honneur, mais ils ſe trompent comme des lourdauts. Je ſuis sûr que toi & nos freres les Sauvages qui ſuivent les Lumieres Naturelles, & quelques Sages qu'on trouve ici répandus par-ci par-là, je ſuis aſſuré que cette bonne troupe prend ces Zelés pour des gens plus cruels que des Anthropophages. Si l'on jugeoit d'un Corps de Nation par quelques Pratiques Superſtitieuſes, comme celles dont je te parle, on ne voudroit pas mettre le pied dans ce païs.

Tu eſt trop ſage, Cher KAROKAJO, pour condamner toutes les Maximes d'une Nation, parce qu'en fait de Religion elle a des Pratiques ridicules. Il faut laiſſer au tems le ſoin de les détruire. C'eſt lui qui a détruit l'Empire du Dieu *Celum*, parce qu'il eut

eut la bêtiſe de ſe laiſſer mutiler d'un coup de faux. Il n'y a pas ici un ſeul Dévot, qui ne mépriſe tous les Dieux des Grecs & des Latins : & ſi tu leur demandes pourquoi ? ils ont la reponſe toute prête. Ils diſent fort ſenſément que c'eſt parce que ces Divinités firent de groſſes ſottiſes, & qu'un Dieu n'en doit point faire. Pour moi je n'en trouve point de plus grande, que de ſe laiſſer manger lorſqu'on peut l'empêcher. Ce Raiſonnement eſt fondé ſur un Axiôme du païs, qui dit, *Celui qui ſe fait brebis, le loup le mange.* Si cet Axiôme vient à mettre le pied dans les Ecoles de Théologie, quel remue-ménage ne fera-t'il pas ? Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & n'offre jamais ton encens qu'à ce Dieu ſage & éternel, dont la ſageſſe & la puiſſance éclatent ſi magnifiquement dans l'ordre & la conſtruction de l'Univers.

FIN

LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXIX.

ZAKARA à KAROKAJO.

LA Raiſon Civiliſée rend ſes Dévots plus clairvoyans que des Argus. Son flambeau a diſſipé les épaiſſes ténébres, que n'avoient pu percer les lumieres des plus grands Philoſophes de l'Antiquité. Elle va bien plus loin encore. Elle redreſſe les abus de ces Hom-

Hommes qui avoient puisé leurs connoissances dans le sein de la Divinité: mais elle le fait avec tant d'adresse, que la Religion même ne sauroit blâmer la maniere polie dont elle s'y prend pour lui donner un démenti. Le tour est extraordinaire, il n'étoit réservé que pour la brillante sagesse de la Raison Civilisée. Tu n'en saurois sentir toute la finesse, toi qui n'est qu'un rustre, qui n'as jamais rien sçu que ce que la Raison Sauvage de l'Amérique t'a enseigné.

Le Soleil avoit éclairé l'Univers pendant une longue suite de siécles, sans que les Hommes connussent cet Astre & ses mouvemens. On s'étoit follement imaginé qu'il rouloit d'Orient en Occident. La Religion n'avoit pu porter ses connoissances au-delà des bornes étroites prescrites à la sagesse de l'Aréopage d'Athenes. La Raison Civilisée a été plus loin, rien ne resiste à l'activité de ses recherches. Elle est enfin parvenue à savoir que

que ce n'eſt pas le Soleil qui tourne autour de la Terre, mais que c'eſt la Terre qui tourne autour du Soleil. L'affaire étoit délicate. Il s'agiſſoit alors de faire valoir cette découverte, ſans choquer la Religion, qui s'offenſe du moindre doute. Elle veut être crue ſur ſa parole, & ne peut ſouffrir qu'on lui raiſonne. Comment oſer lui dire qu'elle s'abuſe, & qu'elle débite des abſurdités auſſi groſſieres que le ſeroient celles d'un Cuiſinier, qui tranſcheroit du maître dans ſon métier, & qui feroit tourner le feu autour du rôt. C'eſt là, Cher KAROKAJO, une des plus ſenſibles comparaiſons, dont ſes Docteurs ſe ſervent pour mettre leur Siſteme à la portée des Eſprits les moins ſubtils.

Tout le monde ſavoit que la Religion avoit été enſeignée par celui qui avoit fait la Terre & les Cieux, on croyoit qu'il ſavoit mieux que perſonne les regles du mouvement qui ſe voit dans l'Univers. Quel parti prendre? De lui aller dire: vous vous

trompez, pure & ſainte Religion; celui qui vous a inſtruite, ſe trompe lui-même, ou il a voulu vous tromper, pour que nous fuſſions la dupe de vos Erreurs. Ce compliment auroit été pris pour une inſolence qui merite le feu, & les Apôtres de la Raiſon Civiliſée n'auroient pas manqué d'être brûlés, pour mieux répandre au long & au large leurs lumieres. Cela ne manque preſque jamais à ceux qui veulent ſe mêler de porter le flambeau pour éclairer les Idiots, & leur faire voir les horreurs des déſerts où une Religion ſuperſtitieuſe les conduit au travers des obſcurités dont elle les couvre.

Si on alloit en Turquie pour y dévoiler les impoſtures de *Mahomet*, il n'y a point de ſupplice cruel que ſes Dévots n'inventaſſent pour exterminer ceux qui voudroient tirer les Turcs de leurs erreurs. La Raiſon de l'Aſie a appris à ces Peuples barbares le ſecret de faire valoir ces Dogmes à coups de ſabre, cette nouvelle

maniere de raiſonner les mit en crédit. Les Pontifes de Rome goûterent ſi fort cette méthode, qu'ils abandonnerent celle du premier Fondateur du Chriſtianiſme, qui avoit ordonné à ſes Diſciples de n'employer que leur patience & leurs vertus, pour ſoutenir les Dogmes qu'il venoit de leur enſeigner. Quand on n'eſt pas ſcrupuleux ſur les Dogmes de pratique, on ne l'eſt gueres ſur ceux qui ſont de pure ſpéculation. Il y a ici une troupe d'anciens Dévots, ſcrupuleux obſervateurs des rites de leur Legiſlateur, on les appelle Juifs. Ils ont des Livres Saints, qui ſont tout ce qu'ils ont de commun avec les Chrétiens, mais ces gens-là ſont timides. Ils n'oſent contredire aux Dogmes revelés dans leurs Saints Livres, ils aiment mieux ſe faire brûler vifs en Eſpagne & en Portugal, que de ſoupçonner leur Légiſlateur de mauvaiſe foi, & de leur avoir enſeigné des choſes qui ne ſont pas.

La Raiſon Civiliſée n'a point d'é-

gards pour ces gens-là, elle les mépriſe, auſſi ne s'eſt-elle point miſe en devoir de leur aprendre le ſecret de contredire à des Livres qu'on reconnoît pour infaillibles. Voici ce qu'elle a appris à ſes Dévots. Les Livres Saints ſont divinement inſpirés par celui qui eſt la Vérité, & qui ne peut tromper ni être trompé. Ils diſent en termes formels, que c'eſt le Soleil qui tourne autour de la Terre, mais que celui qui les a dictés, ne s'eſt exprimé ainſi que pour condeſcendre à l'ignorance de ſon Peuple. Il n'a pas voulu choquer ſes préjugés. Il a dit que le Soleil tournoit, parce que ce Peuple ſe l'étoit imaginé. Cela veut dire en Langue Sauvage, que la Divinité a voulu éclairer ſon Peuple, en le livrant à ſes erreurs.

Je ne ſaurois te le diſſimuler, Cher KAROKAJO, le tour qu'a pris la Raiſon Civiliſée ne me paroît pas ſi ſenſé qu'on ſe l'imagine : car ſuppoſé qu'il y ait de la fauſſeté dans le Siſtême

me des Auteurs Inſpirés, on pouvoit s'y prendre tout autrement pour juſtifier cet abus. Il n'y avoit qu'a le rejetter ſur le Copiſte ou ſur l'Imprimeur, & mettre dans un *Errata* les Verſets qui paroiſſent s'oppoſer à la Raiſon du Païs. Il eſt bien plus naturel d'en remettre la faute ſur des Hommes pervers, ou ſur des Copiſtes ignorans, que ſur la Divinité qui ne peut tromper ni être trompée. Quoi! un Dieu voudra éclairer & inſtruire ſon Peuple, & il lui déguiſera la verité par une lâche condeſcendance pour ſes préjugés? On auroit beau faire & beau dire. Le tour qu'on prend pour juſtifier la prétendue fauſſeté que la Raiſon de ce Païs a decouvert dans les Livres Saints touchant le Siſtême du Monde, ne fait qu'agraver la faute au lieu de l'excuſer : car c'eſt rendre la Divinité coupable de lâcheté & de mauvaiſe foi, ſi ce n'eſt pas lui reprocher de l'ignorance.

Si l'on diſoit à nos Sauvages que le

meilleur moyen que les gens ſenſés de ce Païs ont trouvé pour interpréter les paroles de la Divinité, ſeroit de les prendre à contrepied, ils diroient tout net que les gens ſenſés de ce païs ſont des foux. Mais je me garderai bien de faire valoir nos raiſons à Paris, elles y auroient le ſort de celles d'un Saint *André*, ou d'un *Huguenot*. Un Sauvage ne doit pas ſe faire martiriſer, pour rendre ſages des Peuples qui ne veulent pas l'être, & qui regardent la ſaine raiſon comme le plus grand mal qui puiſſe arriver aux Mortels. Ne doute pas de ce que je te dis. *Boileau*, le Caton des François, a dit quelque part :

J'approuve ſon courroux, car puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous les maux la raiſon eſt le pire.

Je ne veux point me mêler de décider en Philoſophe ſur le Siſtême du Monde. Il eſt sûr qu'il y avoit autrefois des gens ſenſés, comme il y en a

aujour-

aujourd'hui. Ils ont trouvé le vieux Siſtême raiſonnable, & peut-être l'eſt-il autant que le nouveau. Tout ce que je blâme, c'eſt le tour qu'a pris la Raiſon Civiliſée pour faire valoir ſes productions. Elle devoit avoir plus de reſpect pour des Livres qu'elle dit être Sacrés & Infaillibles. Mais peut-être croirois-tu que le Siſtême nouveau a des avantages très-conſidérables ſur l'ancien. Point du tout. L'avantage eſt égal de part & d'autre. Toute la difference qui s'y trouve, eſt dans la maniere de compter, qui ne produit que les mêmes effets. Il en eſt de ces deux Siſtêmes, comme d'une ſouſtraction, ou une regle d'Arithmétique faite par deux Maîtres, dont l'un s'y prendroit à l'Italienne, & l'autre à la Françoiſe: ils viennent tous les deux au même point, c'eſt de trouver la ſomme en queſtion. Un avantage ſi frivole étoit-il d'une aſſez grande importance, pour porter la Raiſon de ce Païs à contredire à un Dogme Spéculatif expreſſémeut com-

pris dans des Auteurs divinement inspirés ? Auroit-on pu avoir plus de mépris pour des Auteurs profanes ? Si j'oſois parler librement aux Dévots de ce Païs, qui m'ont traité d'impie, parce que je me ſuis moqué d'une partie des Dogmes ridicules qu'ils ont ſubſtitués à la place des Dogmes raiſonnables : je leur demanderois ſi un Sauvage ne peut pas ſoupçonner ſa Raiſon de s'être trompée, comme elle le prétend des Auteurs Sacrés, qu'elle reconnoît pour infaillibles, & ſujets en même-tems à l'erreur ? Si la Raiſon de ce Païs eſt en droit de pouvoir allier des idées incompatibles, pourquoi ne pourrons-nous pas dire que notre Raiſon Sauvage ne ſait pas encore ce merveilleux ſecret ?

Il y a ici des gens ſenſés qui diſent, que le tour extraordinaire qu'on a pris pour faire valoir le Siſtême nouveau aura des ſuites auxquelles on ne s'attend point. On a cru avoir trouvé le ſecret de ménager la chévre & le choux, & on a fait tout le contraire.

Oui

Qui ſait s'il ne ſe trouvera point des gens qui diront à la Raiſon de ce Païs? Madame, ſouvenez-vous que vous avez dit autrefois que le Siſtême des Auteurs inſpirés eſt faux & réjettable, parce qu'il renferme des abſurdités. Le vôtre, Madame, ſur tels & tels articles, en contient bien davantage & de plus manifeſtes, & nous le rejettons, attendu que votre témoignage n'eſt pas plus infaillible que celui de la Divinité.

Lorſque le Siſtême nouveau fut inventé, on donna le ſurnom de *Sage* à un Roi qui en étoit un des plus zelés partiſans. Il avoit remarqué toutes les abſurdités qu'on trouve aujourd'hui dans le Siſtême des Anciens, & ſuivant les beaux tours de la Raiſon du Païs qui admet le Texte infaillible, & le contredit tout à la fois, il dit que s'il avoit été du Conſeil de Dieu lorſqu'il créa l'Univers, il lui auroit donné de bons avis pour réformer ſon Ouvrage. Si les Sauvages de nos Forêts euſſent eu un Roi qui ſe

fût

fût aviſé de dire la même choſe, on lui auroit bien donné un autre nom que celui de *Sage*. Je ne crois pas que tu l'euſſes trouvé beaucoup plus aviſé que ce Païſan du même Païs, qui blâmoit l'Auteur de la Nature d'avoir attaché le gland à la branche d'un gros chêne, tandis qu'il mettoit une citrouille ſur la tige d'une plante qui ne pouvoit la ſupporter. Ce Lourdaut en faiſant ces réflexions, s'endormit au pied d'un chêne, un gland lui tomça ſur le nez, la douleur le réveilla, & lui apprit à philoſopher tout autrement. Que ſeroit devenu mon nez, ſi à la place du gland il y avoit eu une citrouille ? Qui ſait ſi un pareil accident n'arrivera pas à la Raiſon de ce Païs ?

Je ne ſuis qu'un ſimple Sauvage moi, mais ſi j'avois vu faire une faute ſi lourde à notre Raiſon Sauvage, je lui aurois dit tout de grand qu'elle faiſoit une ſottiſe. Mais on ne parle pas ſi librement à la Raiſon de ce Païs, on ſeroit d'abord déclaré héretique,

& peut-être n'en ſeroit-on pas quitte pour cela? Il eſt pourtant sûr qu'elle n'a pas beaucoup avancé ſes affaires, en rendant ſes Dévots ſi hardis, & en leur aprenant à ſe révolter contre des principes reſpectables par leur antiquité & par leur origine, & cela ſous prétexte qu'ils ſont ridicules. C'étoit là la derniere choſe qu'elle devoit faire. J'ai lu Catalogue de ſes Dogmes, & à la réſerve de quelques-uns, toute ſa Doctrine ne ſauroit éviter le ſort malheureux du Siſtême qu'elle vient de décrier.

Je ſerois prêt à les nommer, ſi elle vouloit mettre à l'écart ſes Dragons, ſes Galeres, & ſa Baſtille. Ces trois termes ſont un argument baroque, auquel un Sauvage n'eſt pas plus en état de réſiſter qu'un Huguenot. Elle ne pourroit y réſiſter elle-même, ſi la Raiſon Barbare de l'Aſie venoit lui faire comme elle fit du tems de CHARLES MARTEL, je n'en dis pas davantage.

FIN.

LET-

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXX.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE t'ai parlé dans ma XXIV. *Lettre*, des prodiges & des merveilles que fait l'Or dans l'Ancien Monde. J'y conseillois à nos Sauvages de faire plus de cas de ce Métail, qu'ils méprisent parce qu'ils n'en connoissent pas la vertu. Rien n'égaleroit notre gloire

gloire & notre puiſſance, ſi nous ſavions faire uſage de ce Métail, à qui rien ne réſiſte. Mais ces tréſors nous ſeront funeſtes, ſi nous n'aprenons à les faire valoir. A quoi ſerviroit la Foudre à JUPITER, s'il ne ſavoit pas s'en ſervir? Il y a eu ici un Mortel qui trouva le ſecret de faire la Poudre à canon, qui eſt ſi utile aux Guerriers pour faire ces merveilles éclatantes dont je t'ai déja parlé. Peut-être t'eſt-tu imaginé qu'il y avoit de l'exageration dans le recit que je t'en ai fait. Un Sauvage pourroit-il s'imaginer qu'avec quelques petits grains de poudre, on pût venir à bout des plus grandes entrepriſes.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, que quand tous les Sauvages de l'Amérique réuniroient leurs forces pour renverſer une montagne, ils ne pourroient y réuſſir: mais ne t'imagine pas qu'il en ſoit de même des Habitans de ce Païs. Si la molleſſe les affoiblit, leur induſtrie les rend forts. Il ne faudroit qu'un inſtant à un Mi-

neur, pour faire voler en l'air cette montagne que tu aurois cru inébranlable. Le hazard avoit mis entre les mains d'un Moine Chimiſte le ſecret de faire cette Poudre, dont les effets ſont ſi terribles, quon auroit pu croire que cet ingénieux Mortel étoit un ſecond Prométhée, qui avoit dérobé la Foudre du Dieu qu'on adoroit dans le Capitole. Mais ce tréſor lui fut funeſte, parce qu'il ne ſçut pas s'en ſervir.

Le Fils de *Phœbus*, tout rayonnant de lumiere, n'eut-il pas un triſte ſort, parcequ'il ne ſçut pas ſe ſervir du flambeau que ſon Pere lui avoit confié pour éclairer l'Univers ? Je pourrois te citer d'autres traits, pour te prouver que les tréſors ſont preſque toujours funeſtes à ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir. Ceux que nos Sauvages poſſedent, ne peuvent que contribuer à leur perte, s'ils n'aprennent à les faire valoir.

Il y a trois ou quatre mille ans que l'Or étoit ſans force & ſans vertu dans cet Hémiſphere : on le mépriloit dans l'an-

l'ancien monde comme on le mepriſe aujourd'hui dans le Nouveau : il ſeroit peut-être encore ſans force & ſans vertu, ſi la Politique ne l'eût choiſi pour en faire le plus précieux des Minéraux. Je ſai qu'un Politique de Grece ſe mit autrefois en tête de lui ôter ſa vertu. Cette flétriſſure a été réparée depuis par un Politique de France. Il n'y a pas fort long-tems qu'on fit réparation d'honneur à ce Roi des Minéraux. On doubla, on tripla ſa valeur, & il y conſerve encore un prix qui eſt au-deſſus de celui qu'il a dans les autres Etats de l'Europe.

Quand la Politique n'auroit jamais fait autre choſe, que de donner à l'Or une puiſſance ſi extraordinaire, il faut qu'elle ſoit un Etre de bien grande importance ; car les petites cauſes ne produiſent pas de grands effets. Si l'on s'en rapportoit à ce qu'en diſent quelques Auteurs, la Politique ſeroit la plus belle choſe du monde. C'eſt là le grand Art, diſent-ils, c'eſt

de tous les Secrets celui qui eſt le plus admirable. C'eſt elle qui change la face des Gouvernemens, ou qui les maintient. Mais tous les Hommes n'ont pas la même idée d'une choſe. Ceux qui prétendent ſavoir ce que c'eſt que la Politique, l'appellent la *Science des Sages*; les autres lui donnent un nom tout oppoſé; chacun la repreſente ſelon l'idée qu'il s'en forme : & qui ſait ſi elle n'eſt pas tout ce qu'on s'en figure ?

On ne connoît pas toujours une cauſe, quoiqu'on connoiſſe ſes effets; & la Politique a ceci de particulier; c'eſt qu'elle uſe de certains tours, pour qu'on puiſſe attribuer à d'autres principes, les effets dont elle eſt réellement la cauſe. Voilà ce qui a fait dire à quelques perſonnes que c'étoit le *Merveilleux ſecret de paroître ce qu'on n'eſt pas.* Un Politique eſt un vrai Prothée, à qui ſes intérêts font prendre une forme nouvelle le matin, pour la quitter quelquefois l'après-midi; en un mot, c'eſt un Homme

me qui fait cent perſonnages différens dans un jour.

Un Sauvage auroit bien de la peine à devenir un bon Politique. Peut-être t'imagines-tu, Cher KAROKAJO, que ce n'eſt qu'un Etre imaginaire, qui n'a pas plus de réalité que le *Prothée* de la Fable. Tu ſais que le More eſt toujours noir & qu'il auroit beau ſe laver, il ne deviendra jamais ſi blanc que nos belles Filles de l'Amérique. Mais il n'en eſt pas de même du Politique. Dans un tems il eſt horrible par ſes vices, dans un autre il eſt éclatant par ſes vertus. Son intérêt lui aprend à faire de ſi monſtrueuſes métamorphoſes, c'eſt le ſeul Avocat qu'il conſulte, la Politique ne lui permet point d'en écouter d'autres. Elle ordonne à ſes Dévots de lui ſacrifier leurs ſentimens même les plus involontaires: humanité, honneur, amour, fidelité, enfin tout ce qu'on appelle vertu: voilà les victimes qu'elle veut qu'on lui offre, quand bon lui ſemble.

Si un Homme d'importance eſt épris d'amour pour une belle Fille qui ſe ſera rendue maitreſſe de tous ſes ſens, s'il n'a pu réſiſter à la force de ſes charmes, ou qu'il ſe ſoit entierement livré à elle par des proteſtations & des ſermens, il ne doit point ſe faire ſcrupule de devenir infidelle & parjure, ſi l'intérêt s'oppoſe au panchant de ſon amour. Elle veut qu'on lui ſacrifie des choſes encore plus cheres, elle exige quelquefois qu'un Pere déſavoue un Enfant qu'il chérit. Ce ne ſont là encore que de legers ſacrifices, elle ne ſe contente pas toujours de ſi peu de choſe. Elle fait quelquefois perir une multitude d'Innocens, pour ſauver un Coupable. Elle arme quelquefois un Roi contre ſes plus fideles Sujets, & le force à ſacrifier l'Honnête-Homme à l'intérêt du Scélérat. Elle ordonne alors des meurtres, des maſſacres, & des perſecutions barbares. L'Hiſtoire eſt remplie de pareils traits. Toute la Nature ſe taît devant elle, tout plie, tout cede, rien ne lui réſiſte. Les

Les Politiques ne ſont pas toujours à redouter. Il y en a dont l'art n'eſt point fatal à la Société, au contraire il fait le bonheur & la tranquillité du Peuple : tels ſont ceux qui ſont préſentement à la tête des Affaires. Il ſeroit à ſouhaiter que de tels Politiques euſſent toujours la conduite des Affaires, ou qu'ils puſſent inſpirer les mêmes ſentimens à leurs Succeſſeurs.

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'eſt que le nombre des Politiques eſt fort petit, & y a fort peu de gens qui les connoiſſent, quoique la multitude ſoit pour l'ordinaire l'inſtrument de leurs fureurs. Tu peux bien t'imaginer que ſans le ſecours du Peuple, ils ne ſeroient pas capables d'éxécuter de ſi grands deſſeins : & c'eſt dans la maniere de s'y prendre pour faire entrer tout un Peuple dans leurs intérêts, que conſiſte ce grand Art. Ils ſont que le Peuple, ſans connoiſſance de cauſe, s'emploie de toutes ſes forces à éxécuter les projets du petit nombre des Politiques. Elle s'y

prend

prend toujours en biaiſant, & fait qu'on attribue à d'autres principes les effets dont elle eſt réellement la cauſe. C'eſt la Divinité d'ordinaire qu'on met en jeu, comme le prétexte le plus impoſant pour le Peuple : c'eſt d'elle qu'on s'eſt ſervi pour l'animer, & lui faire commettre les forfaits les plus inoüis : elle les a fait battre pour la Religion : la terre a été couverte de morts, ſans qu'on ait eu égard au ſang ou à l'amitié : deſorte que ce qui devoit être la ſource du bonheur & de la concorde, ils en ont fait des motifs de carnages, de diviſions & de mille autres calamités. Il n'y a point de crime qu'ils n'ayent adopté pour une vertu, lorſque la Politique l'éxigeoit. Souvent des Hommes d'une grande probité deviennent méchans, & commettent des crimes atroces, par le plus noble & le plus pieux de tous les principes. Je me ſouviens d'avoir oüi dire à un Docteur en Politique, que c'eſt *l'Art de pénétrer dans les ſentimens d'autrui ſans laiſſer appercevoir*

cevoir les ſiens, & d'employer indifféremment tout ce qui peut favoriſer ſon entrepriſe, ſans ſe mettre en peine ſi c'eſt vice ou vertu. Sur le portrait que j'en fais, un Sauvage pourroit dire que c'eſt *l'Art d'être un grand ſcélérat.*

Tu ne dois pas t'imaginer qu'il n'y ait que les Princes qui agiſſent par Politique. Le Particulier a auſſi la ſienne. C'eſt elle qui regle toutes ſes démarches. C'eſt cette derniere eſpece de Politique qui remplit le Théatre du monde de ſcènes tragiques, comiques & ridicules. Rien n'eſt impoſſible à des Particuliers qui agiſſent par politique. Mais il n'y a rien de plus pénible que leur vie. Ils ſont dans une gêne perpétuelle. Ils ſont eſclaves de la contrainte, pour parvenir à leur but. Il faut ſe déguiſer en mille façons différentes, pour s'inſinuer dans la faveur de ceux que leurs emplois & leur naiſſance mettent en ſituation de leur être utiles. Il faut ſe déguiſer auſſi pour leur plaire, feindre un rapport de ſentimens avec les Grands, ſe con-

fer-

former à leurs inclinations, donner dans leurs maximes, encenſer à leurs défauts, aplaudir à toutes leurs démarches, quelqu'opoſées qu'elles ſoient à la vertu. Et après avoir joué bien des ſcènes humiliantes, il faut encore faire des baſſeſſes pour prévenir l'emportement des Grands, le reſſentiment de ſes Amis, la cenſure du Public. Et plus que tout cela, on doit ſe tenir continuellement ſur ſes gardes, pour ne pas donner priſe à une troupe de perſonnes, qui, envieuſes des commencemens de votre fortune, ſont attentives à ſaiſir tout ce qui pourroit contribuer à la renverſer. Conſidere, je te prie; qu'elles ne doivent pas être les inquiétudes d'un Politique Courtiſan. Un Sauvage ſoutiendroit peut-être que cette inquiétude en ôte tout le plaiſir, & qu'il eſt impoſſible de goûter quelque ſatisfaction dans la jouiſſance d'une choſe qu'on craint de perdre à tout moment. D'ailleurs le ſuccès en eſt fort équivoque, un moment détruit l'ouvrage

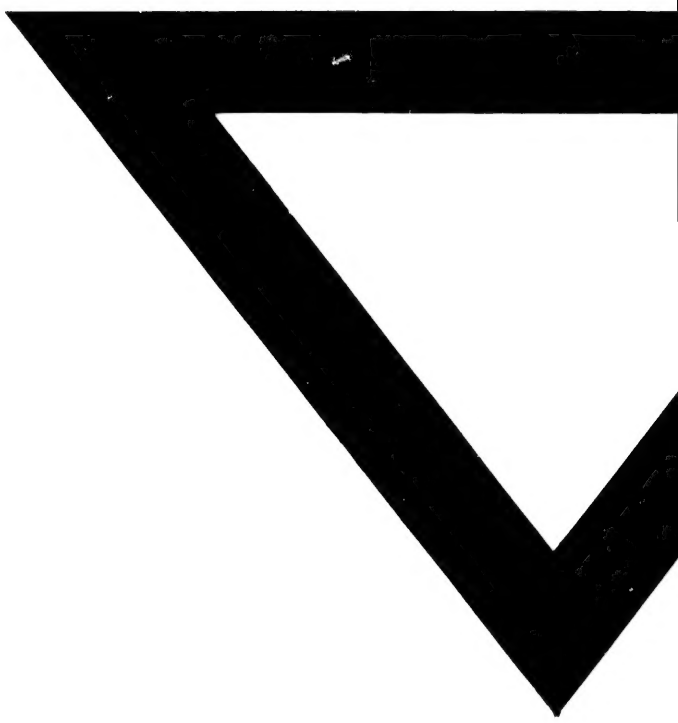
de

de pluſieurs années, mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit puiſſante. Elle a fait un Pape d'un ſimple Gardeur de pourceaux. Je t'ai déja parlé de ce Favori de la Fortune, que ſa politique éleva ſur le premier Trône de la Chrétienté. Mais ce haut point d'élevation valoit-il toutes les peines qu'il s'étoit donné pour y parvenir? Il ſe priva toute ſa vie de tous les plaiſirs, & prit autant de ſoin à détruire & affoiblir ſa ſanté, qu'un autre en pourroit prendre à conſerver la ſienne. Voilà quelques traits qui pourront te faire juger des fatigues qu'un Politique doit eſſuyer. Il n'y a que l'Hiſtoire qui puiſſe te donner une connoiſſance parfaite de ce grand Art qu'on poſſede en Europe. Si SIXTE a monté ſur le Trône par la Politique, DENIS en eſt deſcendu parce qu'il en a manqué.

Ne crois pas, Cher KAROKAJO, qu'il n'y ait que ceux qui ſont à la tête des Affaires qui ſe reglent par al Politique. Le Particulier les imite, mais ſeu-

ſeulement dans ce qu'elle a de mauvais. Il veut cacher des deſſeins, & delà il conclud qu'il faut être fourbe, trompeur ; & n'avoir que les apparences de la Vertu. On dit que nous ſerions heureux, ſi nous ſavions agir par politique : cela eſt peut-être vrai : mais il vaut mieux n'en avoir point-du-tout, que d'en avoir une mauvaiſe.

FIN.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

CES Lettres juſqu'ici au nombre de trente, plaîront peut-être par la diverſité des Sujets qui y ſont traités, & par la maniere enjouée & légere dont ils le ſont. J'en pourrai publier la ſuite par volumes, ſi l'accueil que le Public fera à cet Eſſai m'y encourage.